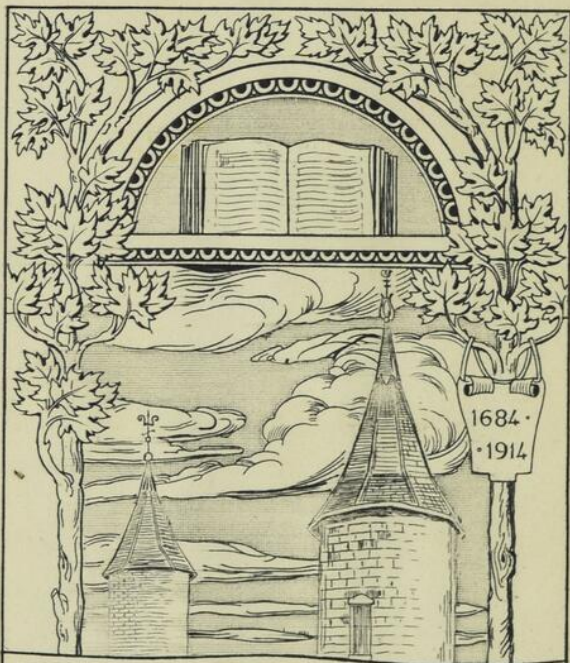


C843.54

B1576s

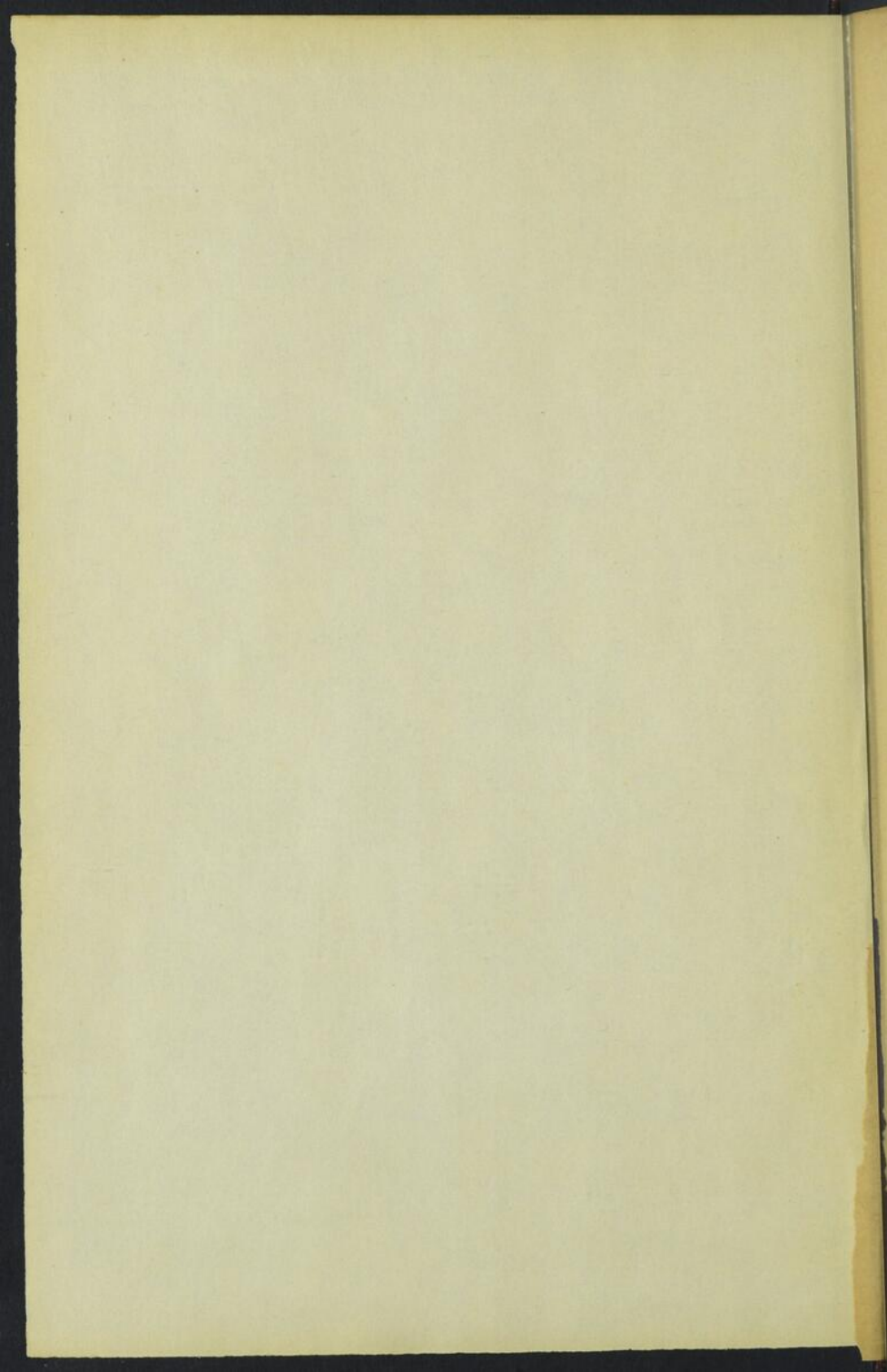
1962

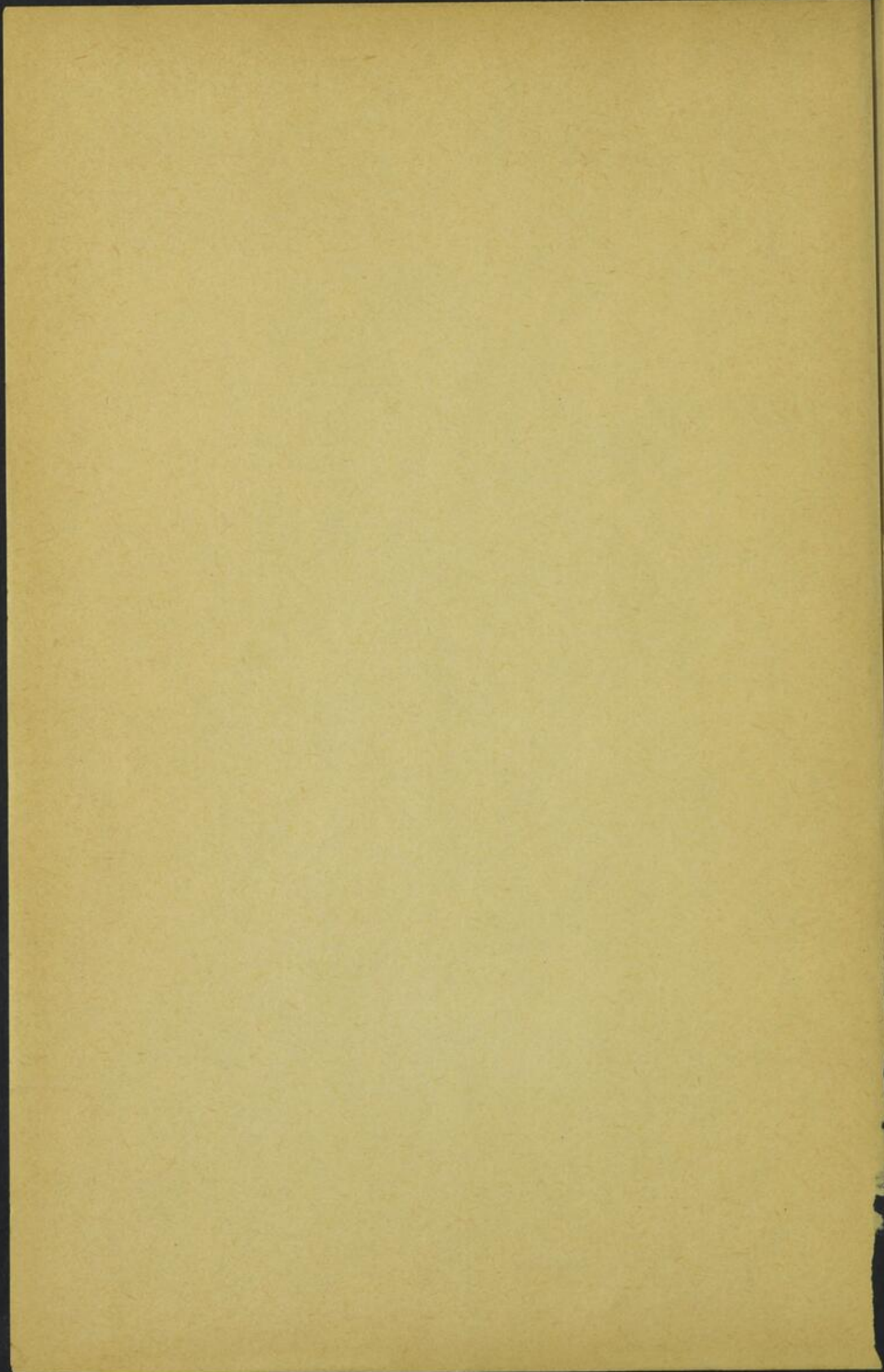


BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL

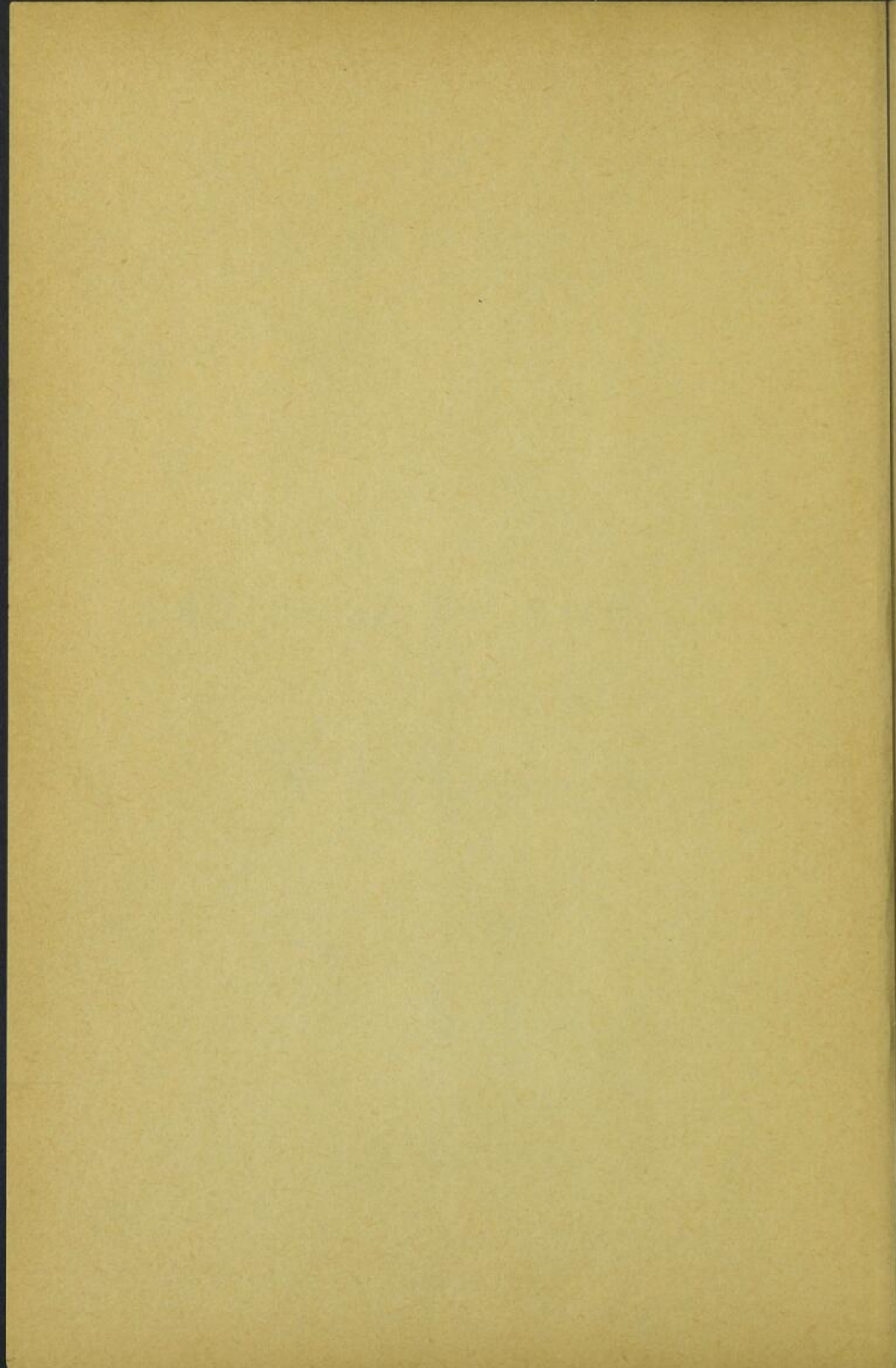


La Reliure
Mauricienne
C. Carignan
Trois-Rivieres





LE SCANDALE EST NÉCESSAIRE



PIERRE BAILLARGEON

**LE SCANDALE
EST NÉCESSAIRE**

g

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

LES ÉDITIONS DU JOUR
MONTRÉAL

DU MÊME AUTEUR

HASARD ET MOI. *Beauchemin*. 1940.

ÉGLOGUES, *Amérique Française*. 1943.

LES MÉDISANCES DE CLAUDE PERRIN. *Parizeau*. 1945.

COMMERCE. *Les Éditions Variétés*. 1947.

LA NEIGE ET LE FEU. *Les Éditions Variétés*. 1948.

PS

9503

AES3

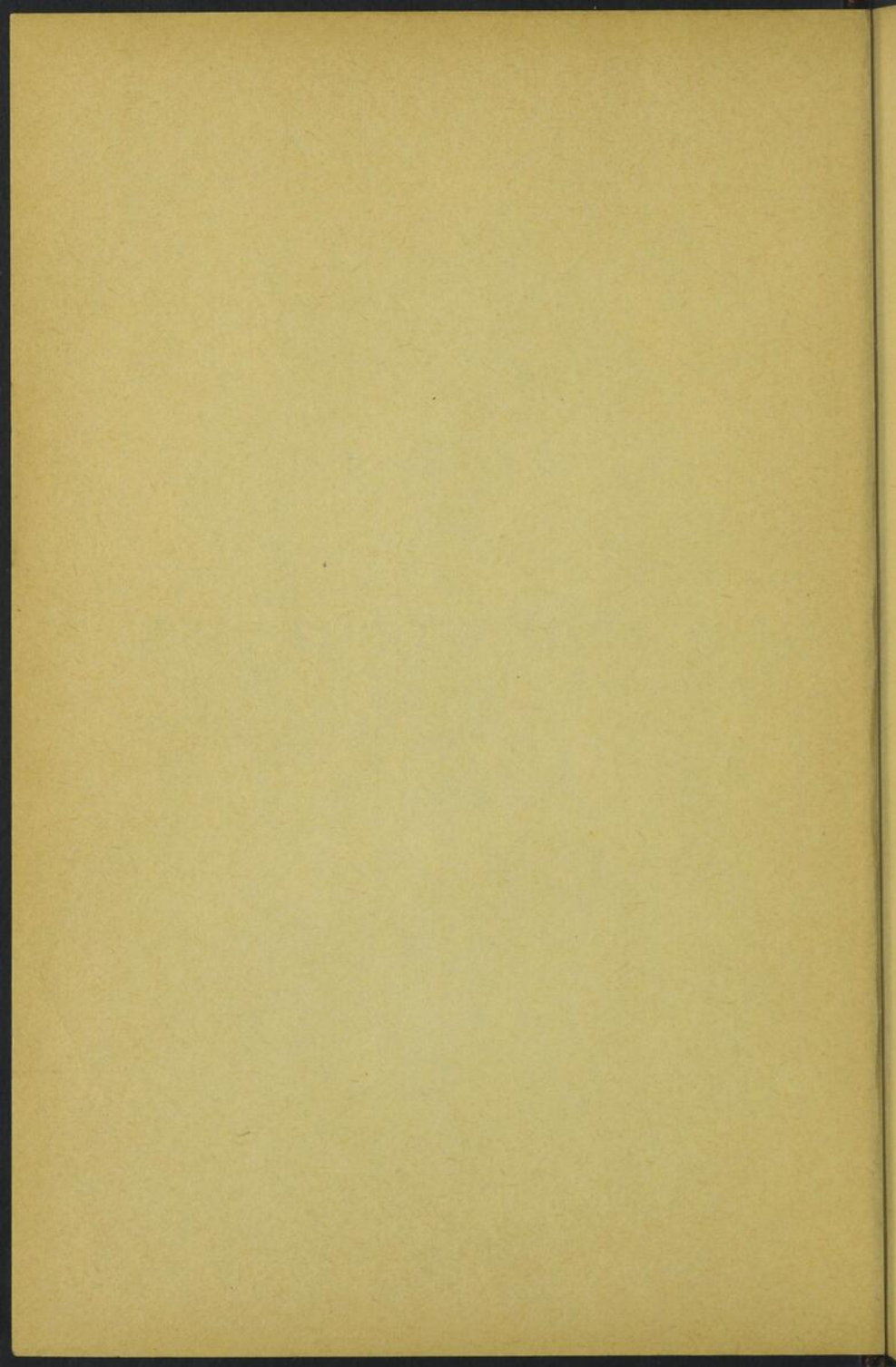
FS

309 112-711A2

B. Q. R.
NO. 2644

PREMIÈRE PARTIE

LE SCANDALE EST NÉCESSAIRE



Un rêve

J'eus un rêve: notre société m'apparut. Elle était telle que je la voyais tous les jours, mais il n'y avait plus d'espoir pour elle: c'était *hic et nunc* l'enfer. Pour non-usage de notre intelligence, nous étions tous damnés; et le clergé, qui possède la vérité entre autres choses, soit par pitié ou par volonté de puissance, nous cachait avec soin notre malheur.

Nous étions apparemment sans problème et sans inquiétude, à l'abri des Anglais qui nous entouraient et du reste du monde, dans la province de Québec comme dans une cour de collège, sous l'égide de surveillants stricts et d'anges gardiens incorruptibles.

Le catéchisme répondait à toutes les questions et le *Compendium* confondait tous les adversaires. Toute la vérité, mâchée pour nous en partie seulement, et qui datait du Moyen-Âge, se trouvait à telle adresse, occupait tant de tablettes et pesait environ une tonne, enfouie dans des in-quarto que leur style rendait illisibles, et leur masse, péremptoires. Toutefois, petite déviation provinciale, les trois vertus théologiques étaient devenues la foi, l'espérance et la propriété...

Ces idées ne changeaient ni ne s'entre-choquaient. C'était la principale critique que l'on aurait pu en faire. Mais elles suffisaient aux orateurs pour prouver que notre religion était la seule bonne; notre philosophie, la science des sciences; notre langue, la plus belle; et notre histoire, une épopée. Que de noyés roulaient les flots de l'éloquence!

Les écrivains abondaient dans le sens de tout le monde. Par exemple, ils prêchaient le retour aux guérets à une population en majeure partie rurale, au risque d'accuser un peu plus son déséquilibre social, de la vouer

plus certainement à un avenir non enviable de pays sous-développé. Ils cherchaient à nous imposer comme guide la petite histoire locale, par là favorisant en nous, avec un sérieux de ruminant, une sorte de délectation morose des plus stériles. On ne pouvait ignorer davantage le métier d'auteur. De Rabelais à Montaigne, de Voltaire à Rousseau, de Laclos à Stendhal, il y a de l'audace, toujours de l'audace et encore de l'audace. La vérité sort de la bouche des enfants *mal élevés*.

Ecrire et parler, comme écouter, étaient des manières de se taire. De tant de silence, il ne pouvait résulter que la corruption de la langue et la torpeur de l'esprit. Là où rien ne change, la conscience ne fait certes pas son office.

Mais nous avions déjà pour nous le droit et nous allions bientôt avoir le nombre. Par une obscure lutte biologique, s'accomplissait le miracle de notre survivance. Les peuples vivent peu et survivent longtemps. Notre slogan, emprunté à la Bible, était : « Croissez et multipliez-vous ». Dans la bouche de Dieu, le premier impératif, c'est « croissez » : éducation prime procréation. Mais nous n'avions entendu que le second : « multipliez-vous ». De quelques milliers, nous étions devenus quelques millions, malgré la sélection naturelle et les vocations nombreuses, cette sélection surnaturelle.

Ainsi nous avons produit une main-d'oeuvre toujours meilleur marché et nous nous étions exilés dans notre propre pays. Partout les étrangers, ce sont les pauvres, exclus qu'ils sont de la civilisation moderne. Notre histoire serait un mélodrame ayant pour titre *la Revanche des berceaux*, et qui finirait comme un conte : « Ils eurent beaucoup d'enfants et furent très malheureux... »

Le pays, presque entièrement désert, et dans les immenses plaines duquel le temps se changeait en éternité, ne favorisait que trop l'engourdissement de l'esprit. Il ne s'y passait rien : il n'est rien de plus énervant. Ah ! Seigneur, un raz-de-marée, un typhon, la peste, un séisme ou un schisme, n'importe quoi qui nous ranime !... Vous avez dit : « Il faut que le scandale arrive. »

II

Le rôle de l'écrivain

Par scandale, je ne veux pas dire ce qui remue la basse région de l'âme, « redoublement des appétits secrets qui trouvent enfin leur expression patente »; mais le choc qui vous tire de l'assoupissement, l'obstacle qui vous oblige à sortir de l'ornière: ce qui met le cerveau en branle, ce qui augmente la conscience.

Le scandale ainsi compris est le propre métier de l'écrivain. Loin de s'agir pour lui de nous circonvenir de longues phrases à la manière du serpent investissant anneau par anneau sa proie, il lui incombe de nous faire bondir, de nous rendre à nous-mêmes. C'est un accoucheur des intelligences.

Bien injustifié est aussi le reproche qu'on lui fait le plus souvent, de poser plus de problèmes qu'il n'en résout. Là encore c'est vouloir qu'il pense pour les autres. Mais piquer la curiosité est plus que la satisfaire.

Les questions sont plus fécondes, elles ont plus d'avenir que les réponses, qui ne sont jamais que transitoires. En tout cas, les réponses ne doivent jamais précéder les questions; autrement il y a beaucoup à parier qu'elles ne correspondent à rien. C'est pourquoi notre catéchisme, qui réfutera nos propres erreurs, reste à écrire.

Impatient de nous réveiller, l'écrivain peut multiplier les traits et les paradoxes; mais il lui suffit ordinairement de s'exprimer en toute franchise: cela ne va pas sans heurter de front beaucoup de préjugés, d'habitudes: croire au lieu de penser, suivre au lieu de s'aventurer, survivre au lieu de vivre; enfin tout ce qu'inspirent l'intérêt, la paresse et la peur. Être soi-même, quel défi!

Les vérités passent pour des médisances, puis pour des insolences avant d'être reçues pour ce qu'elles sont.

C'est parfois quand elles nous révoltent, qu'elles traduisent nos pensées profondes. Leur importance se mesure à leur force de percussion. Si une lecture ne te secoue pas, elle ne t'est de rien.

L'écrivain ne cherche pas à nous imposer ses idées; il se contente de nous les proposer; de tout ce qu'il dit, il n'est rien qu'il nous dicte: autant qu'il nous parle, il semble nous écouter. Ce ne sont pas ses livres qui seraient intitulés comme tant de brochures qui furent ici en grande recommandation: *Orientations, Directives, Doctrine, Mission!* Sa seule ambition, c'est de nous faire partager son amour de la vérité, augmenter l'aristocratie intellectuelle de ceux qui voient les choses comme elles sont. Sa conclusion est invariablement celle-ci: ne croyez pas tout de suite ce que je viens de vous dire; c'est trop important. D'ailleurs, son style est d'autant plus poli que sa pensée est plus hardie. Il dédaigne les gros mots et n'use qu'avec discrétion des grands mots, parce qu'ils en imposent. Entière, sa franchise n'est jamais brutale. La volonté de choquer est suspecte; et, à coups de vérités, on assomme. Chaque parole doit garder un peu du silence dont elle est née.

Par-dessus tout, l'écrivain nous réaccoutume à tenir compte de nos propres idées. Tel est le plus grand service qu'il nous rend; car c'est aux idées qui surgissent du fond de nous-mêmes que d'ordinaire nous attachons le moins d'importance; même, par une sorte d'absurde modestie, nous les rejetons aussitôt dans les « ténèbres intérieures », comme si, du fait qu'elles sont originales, elles ne pouvaient être que des naïvetés. « Dans toute parole de génie, dit Emerson, nous reconnaissons notre propre pensée, investie d'une majesté étrangère. »

En nous inspirant par son exemple la hardiesse de nous en tenir à nos propres impressions, et d'y tenir d'autant plus qu'elles s'opposent aux opinions reçues, l'écrivain suit lui-même l'exemple qu'a donné l'auteur du *Discours de la Méthode*, dont l'affirmation la plus révolutionnaire fut sans doute que la puissance de juger est naturellement égale en tous les hommes.

III

Préhistoire

Quel rôle l'écrivain tel que je viens de le définir avait à jouer parmi nous, dans les circonstances d'abord évoquées! Nous avons tellement besoin de sa provocation que nous ne nous en doutions même pas! Et qu'en a-t-il été? Il faut avouer qu'à cet égard, la préhistoire de notre littérature, qui a pris fin vers 1945, a laissé beaucoup à désirer: ni géants ni monstres!

A telle enseigne qu'un humoriste avait pu soutenir un jour, non sans quelque vraisemblance, hélas! que notre véritable littérature nationale était constituée par la riche collection de nos jurons: « Là, du moins, disait-il en riant, l'âme s'exprime! » Chose certaine, les sentiments profonds des Canadiens français restent à découvrir. Mes compatriotes se tiennent clos et couverts. Que pensent-ils? Que sentent-ils? Ils sont moins hypocrites que secrets. Cacher, là réside presque tout le mal. Tant que nous ne nous serons point exprimés, nous demeurerons, au sens premier du mot, des enfants.

Les premiers écrits sont des exercices de style faits sans autre préoccupation que de bien écrire, c'est-à-dire, pour lors, d'après des modèles: avant d'être auteur, il faut être élève; croître avant que d'accroître. Pour tout écrivain, l'histoire recommence: il y a d'abord un moyen âge où il balbutie, avec de belles rencontres comme en font les enfants par la pauvreté même de leur vocabulaire; puis vient une période classique d'imitation, qui prépare le moment à partir duquel, enfin maître de sa langue comme de lui-même, il s'exprime.

Or, pour différentes raisons ou lacunes, c'est avant ce moment-là que la plupart de nos écrivains se sont tus. Leurs œuvres sont antérieures à l'expérience de la vie;

même certaines d'entre elles, tant elles sont livresques, semblent antérieures à leurs propres auteurs! Ils ont écrit sur les bancs du collège, — quelques-uns furent heureusement précoces, — puis vécu comme les autres, tant bien que mal: le gagne-pain fait perdre tout le reste! Et les mécènes ont mauvais goût, étant des snobs.

Plus que de talent ou de personnalité, ces écrivains ont peut-être manqué de la solitude et du silence à la faveur desquels leurs paroles eussent pu s'accroître et devenir comme celles de l'homme débordant de sagesse, des « eaux profondes ».

Récemment un éditeur français trouvait que nos auteurs n'avaient pas vécu. Au contraire, ils ont brûlé la chandelle par les deux bouts! Quand ils prennent la plume, ils sont à bout de souffle. Il faut être quelqu'un de très vivant pour se confiner au fond d'une campagne et fuir tout ce qui vous grise et vous vide.

On peut incriminer notre instinct grégaire, cette frioleuse panique qui nous faisait nous grouper et nous serrer les uns contre les autres, entourés que nous étions de déserts: de telles solitudes ne comportaient pas de solitaires; de tels groupements, pas d'individus ni, partant, d'échanges autres que superficiels. Il y a surtout le fait que, pour faire une longue retraite, on avait bientôt de trop lourdes charges. Même libre, d'ailleurs, on aurait hésité. Quand on est jeune et sociable, indépendant d'esprit, mais affectueux, il n'est pas facile de se retirer. Il faut que les circonstances renforcent à propos la volonté. Montaigne dans sa tour, Racine en disgrâce, Voltaire en exil, Stendhal en campagne, Verlaine en prison, Dostoïevski au bagne ont, bon gré mal gré, attendu le moment propice.

Outre la solitude et le silence, il aurait fallu le plus grand courage. Tout ici est à remettre en question! Voilà, par exemple, qu'on rêve encore de l'utopique Laurentie pour ne savoir pas tirer parti des droits existants! Voilà qu'on nous rebat les oreilles avec les « droits » de

la langue française! Seuls les droits nous enflamment; l'usage nous laisse indifférents.

L'écrivain qui parle sans embages, — les lâches manquent de style, — dévoilant les vrais problèmes cachés sous les faux et faisant apparaître tous les sots raisonnements comme autant de brides à veaux; cet écrivain-là, dis-je, souffre pauvreté et mépris. Le donneur d'idées se classe dans la même catégorie que le donneur de sang et la donneuse de lait.

(Des idées des autres, je vois qu'on vit grasement!)

En général, les gens, avides de certitudes, demandent ce qu'il faut croire, ce qu'il faut faire. Ils réclament des miracles. Ils mendient des mensonges. De la littérature, ils n'attendent qu'une flatterie, des feux d'artifice. Les questions les ennuient, la critique les abat. La vérité choque tout le monde, parce qu'elle est toujours nouvelle.

L'écrivain gagne avec peine sa survie.

Par bonheur, d'un petit peuple comme le nôtre, menacé d'assimilation, guetté par le froid et par la faim, survivant plus qu'il ne vivait, et qui pour cela s'enveloppait et se renfrognait, il était peu probable qu'il sortît un véritable écrivain, qui est l'être le plus vulnérable du monde: écrire, c'est s'exposer.

IV

Absence de public

L'auteur, l'œuvre et le public sont comme le sujet, le verbe et son complément. Si le complément manque, la proposition est incomplète; de même l'œuvre, quand elle n'est pas lue; et, tant que sa pensée ne s'imprime pas dans l'esprit des autres, l'auteur ne peut que douter de lui-même.

On peut se demander si, pour notre écrivain lucide, libre et véridique, il y avait ici un public. Ce n'est certes pas l'école qui l'aurait préparé! On n'y enseignait même pas le vocabulaire. Quand on se fâchait, on montrait le poing, ne trouvant pas ses mots! Ce qui a pu donner le change, c'est le catéchisme: les enfants ne pouvaient pas nommer ce *store*, ni ce *chrysanthème*, ni ce *peuplier*, ni cette *fauvette*, mais il savaient par coeur la définition de termes tels que *transsubstantiation* et *hypostase*! Ce qui pis est, nous nous séparions des nôtres en étudiant notre langue comme en adoptant l'anglais.

L'étrange enseignement qu'était le nôtre avait tout à craindre de l'esprit critique. Aussi ne se faisait-on pas faute de le persécuter. À peine avions-nous atteint l'âge de raison, qu'il nous était fait un crime de réfléchir. Pour bien faire, il aurait fallu retomber en enfance au sortir de l'enfance! Alors notre salut aurait été chose acquise; nos maîtres auraient donc rempli leur mandat. Il faut dire que l'enseignement était entre les mains du clergé, dont le but premier n'est pas l'enseignement! La plupart de nos grands hommes furent des autodidactes.

Habitués qu'ils étaient par leur formation à s'en remettre au jugement d'autrui au lieu d'exercer le leur, les lecteurs préféraient aux ouvrages du crû, dont la critique restait à faire, ceux de l'étranger, appréciés d'avance. D'ailleurs, l'Index boycottait presque tous les chefs-d'oeuvre. La Bible était suspecte! Berthelot Brunet fut mis à la porte du collège pour avoir prêté à un condisciple le *Théâtre* de Labiche!

Soit dit en passant, à quoi bon conserver la langue française si ce n'est pour lire avec plaisir les *Essais*, les *Provinciales*, *Phèdre*, *Tartuffe*, *Candide*, les *Confessions*, la *Chartreuse de Parme*, les *Fleurs du mal*?

Par notre crainte de l'erreur, poussée jusqu'à l'absurde, les rééditions étaient rendues impossibles. Additions et corrections étant gardées en portefeuille, les ouvrages canadiens demeuraient inférieurs non seulement aux étrangers, mais à leurs propres auteurs. Que

seraient, entre autres, les *Essais* et les *Caractères* sans les ajouts copieux où Montaigne et La Bruyère ont mis presque tout leur génie? une compilation, une traduction. L'offre la plus considérable est consécutive à la demande la plus grande.

Toute cette histoire rappelle la comédie ancienne, qui met en scène un pauvre diable de valet qui a raison, en butte aux tracasseries d'un maître qui a tort. Triomphe ridicule du principe d'autorité sur l'esprit critique. À propos, le théâtre aurait pu remédier à notre enseignement. Il est lui-même une école. Le style de la comédie, fait pour être articulé avec naturel et tout de suite compris, le plus vif, donc le plus vivant, est aussi le meilleur modèle. Où le théâtre manque, la phrase se traîne. Et puis il a sans doute fallu l'invention de la scène pour donner aux gens cette légèreté quasi divine de rire d'eux-mêmes. Malheureusement nous n'avions connu que des troupes éphémères.

Pour surcroît de malheur, la province de Québec n'est pas du tout conservatrice, quoi que l'on prétende; elle manque désespérément de traditions vivantes. Cela s'observe dans tous les domaines. Par exemple, les jeunes ne lisent guère leurs aînés. Les professeurs, entrés en religion trop tôt pour connaître les écrivains de leur génération, ne peuvent ensuite les révéler à leurs élèves. Cette solution de continuité nuit beaucoup à notre culture. Nous recommençons toujours sur nouveaux frais.

Enfin, les bibliothèques étaient rares, pauvres. Une opinion répandue était qu'il fallait d'abord vivre, c'est-à-dire manger; les choses de l'esprit seraient pour des temps meilleurs. On semblait ignorer que c'est l'esprit qui change les conditions de l'existence. Le capital le plus précieux d'un peuple, c'est sa *matière grise*; c'est ce qu'il lui importe de mettre en valeur en tout premier lieu. On ne croyait aux idées que devenues machines, usines ou mines. Mais alors ces idées profitaient surtout à ceux qui les avaient eues ou mises en pratique avant nous.

Or, comme je l'ai dit plus haut, une œuvre qui n'est pas lue reste virtuelle; son développement, c'est sa dif-

fusion : pour atteindre sa perfection, pour être vraiment grande, elle a besoin de l'imagination d'un grand public. Davantage : la rencontre du grand auteur et du grand critique est nécessaire à l'un comme à l'autre.

La critique est, en réalité, l'art même. Le septième jour de la création, où Dieu s'éloigne de son œuvre pour la juger comme un étranger, n'est pas un jour de repos, un de nos mornes dimanches; c'est, au contraire, le plus formidable *suspense* de l'histoire : la ratification de ce qui avait été fait de rien, sans laquelle il n'aurait été rien de fait.

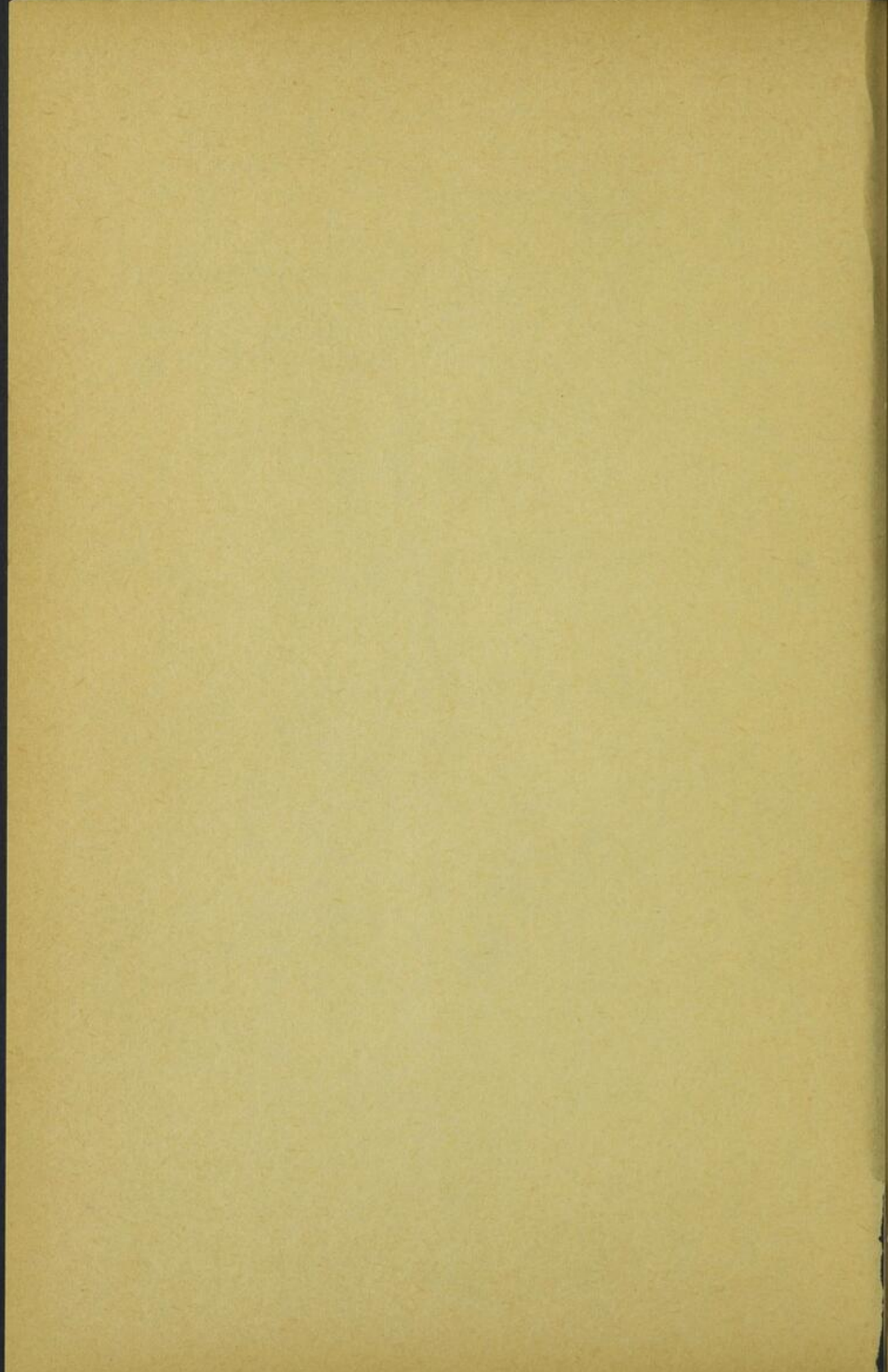
En dépit de tout, je pense qu'un grand écrivain aurait pu surgir dans la province de Québec. (Ce n'est pas le milieu qui explique l'écrivain, c'est l'inverse qui est vrai. Quoi de plus extraordinaire que le phénomène Poe aux États-Unis en plein dix-neuvième siècle?) Reste à savoir si nous aurions pu supporter sa présence.

V

Fuite de la réalité

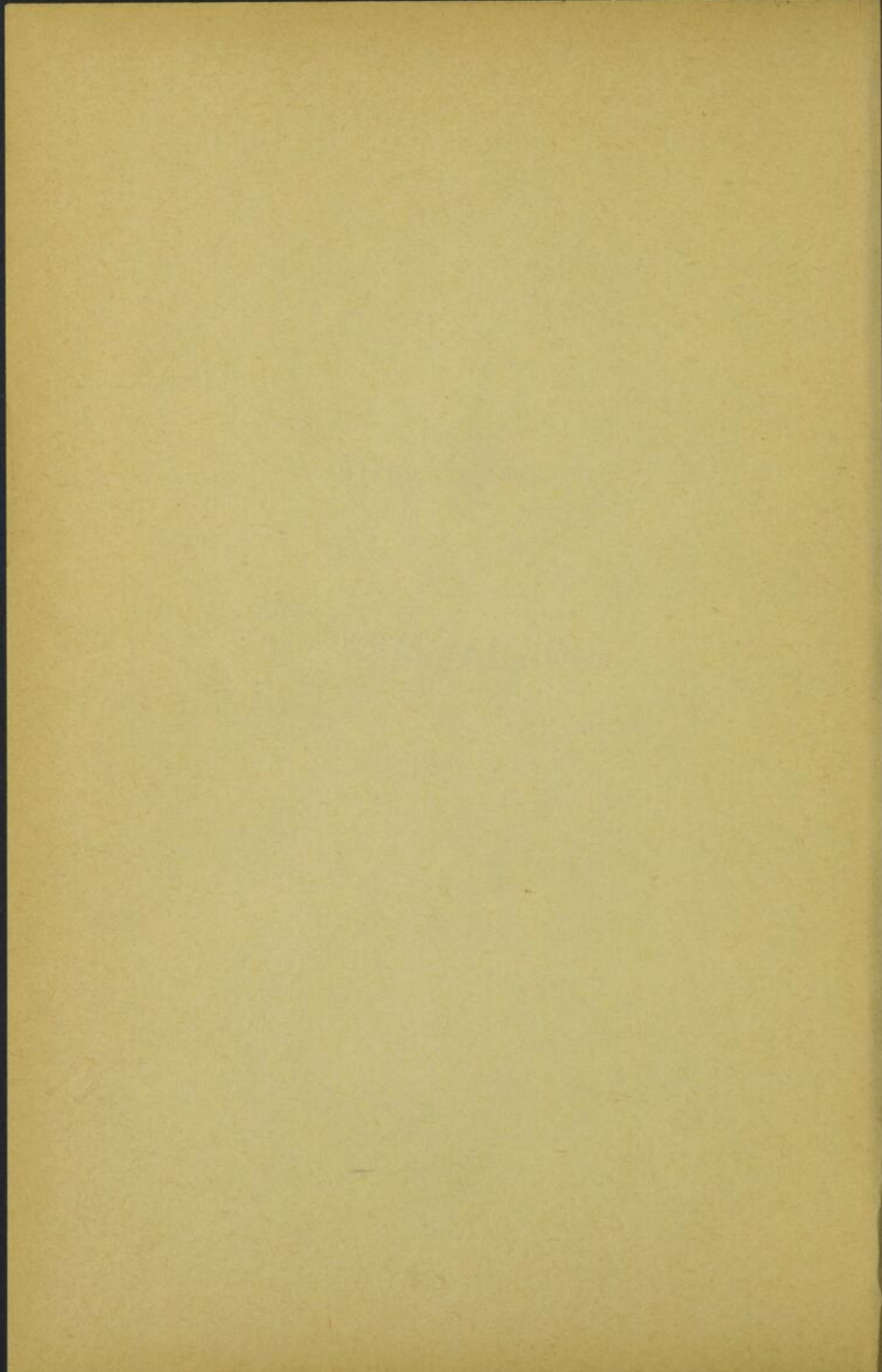
Les Canadiens français ressemblaient aux Hébreux de l'Ancien Testament. Comme les Hébreux, ils avaient confondu dans un même culte leur foi, leur langue et leur sol; comme eux encore, ils vivaient en espérance; et si les premiers, dans l'étroite Judée, étaient tendus vers l'avenir, tandis que les seconds, au large dans la province de Québec, étaient tournés vers le passé; si la Bible contenait surtout des prophéties, tandis que la littérature canadienne comprenait surtout des histoires, il y avait là cependant deux manières de fuir une réalité semblable : l'écrasante supériorité des empires qui les dominaient; chez les uns comme chez les autres était une égale intolérance pour le présent.

L'écrivain qui, méprisant les prestiges du passé et les rêveries sur l'avenir, nous aurait forcés à regarder en face notre situation, aurait couru le risque de nous faire perdre cœur. « Il y a, dit Blondel, des vérités prématurées ou déplacées qu'il faut, non point dénaturer ou dissimuler, mais offrir aux esprits selon qu'ils peuvent les porter. » Soit. Mais si on dénature ou dissimule la vérité? Il me semble que l'écrivain doit alors, coûte que coûte, les exprimer en toute franchise. Comme dit saint Grégoire le Grand, « le scandale vaut mieux que le mensonge ».



DEUXIÈME PARTIE

ÉPIGRAMMES



I

LES TROIS RÈGNES

L'étranger nous régit en tout ce que nous avons de plus cher : notre langue, notre sol et notre foi. Nous sommes soumis au pape, à la reine et à l'Académie. Mais « l'étranger ne peut partager sa joie ».

II

GUSTAVE COHEN

Nous nous croyons bien plus français que tous les étrangers et descendants d'étrangers établis en France depuis que nos ancêtres en sont partis. Aussi, quand le brave Gustave Cohen vint nous parler de nos ancêtres communs « les bâtisseurs de cathédrales », il excita notre hilarité.

III

FAUSSE FIDÉLITÉ

C'est en gardant trop bien nos traditions que nous avons fini par différer tant des Français.

IV

LA PLUS VIEILLE FRANCE

Ceux qui ont appelé le Canada la Nouvelle-France étaient sans doute loin de se douter qu'elle deviendrait la plus vieille France, tandis que la France ne cesserait de se renouveler.

V

LA TRADITION FRANÇAISE

Si, de toutes les traditions, il en est une bien française, c'est de ne s'attacher à aucune.

VI

NOSTALGIE

La nostalgie de la France a été inventée vers 1840. Le complexe d'infériorité n'est apparu qu'après 1900. (Il est bien évident qu'un gaillard comme François Mercier, entre autres, n'en a aucunement souffert!)

VII

NOTRE IMMUTABILITÉ

On m'avait dit que, depuis mon départ, mon pays avait tellement changé que je ne m'y reconnaîtrais plus. Je n'en ai rien cru, heureusement.

VIII

MAXIMUM

L'écart entre ce qui est à faire et ce qui est faisable est ici le plus grand qui se puisse concevoir.

IX

ÉQUILIBRE

Une certaine inertie dans tout le pays. Non point absence de forces, mais les forces, par couples, s'annulent: Français contre Anglais, catholiques contre protestants, gouvernement provincial contre gouvernement fédéral, etc.

X

IMMOBILISME

Nous avons conquis de haute lutte la liberté d'en rester au même point au milieu des peuples les plus progressistes de la terre.

XI

ALIÉNATION

Nous vivons chichement au milieu d'immenses richesses naturelles, de plus en plus dépaysés dans notre milieu transformé par d'autres.

XII

HÉSITATION

Peut-être notre immobilisme est-il au fond une longue hésitation entre l'humanisme et la mystique, entre nos us et coutumes et le *way of life*, entre le sud et le nord, entre l'être et le néant! L'énorme rocking-chair qu'on pouvait admirer dans le bureau de l'ex-recteur de l'Université de Montréal symbolisait assez bien ce balancement.

XIII

VIA PARIS

C'est par le détour de Paris que certaines modes américaines pénètrent chez nous.

XIV

UN NOIR DANS L'ÎLE

Richard Wright, qui a passé un été dans l'île d'Orléans, a noté qu'il n'y avait rencontré personne qui prît la peine de voir la vie d'une manière personnelle, ni qui essayât de vivre différemment des autres. Le noir est peu sensible aux nuances.

XV

NOS VALEURS

Aux Etats-Unis, nous faisons valoir ce que nous sommes demeurés; et, en France, ce que nous sommes devenus.

XVI

MANIÈRE DE VIVRE

Nous ne vivons ni à la manière sans gêne des Américains, ni tout à fait à la française, mais plutôt à la bonne franquette.

XVII

TOUR DE DANSE

Gentillesse de notre peuple. En voici un bon exemple, que je tiens de mon ami R.B. En visite à Montréal, le futur Edouard VII, alors prince de Galles, se fit conduire à l'improviste dans une ferme des environs. La maîtresse de maison, une Canadienne française, le reçut du mieux qu'elle put; et, avant de prendre congé d'elle, son hôte lui demanda ce qui lui ferait le plus plaisir. S'il avait été charmé de l'accueil, il dut l'être encore plus de la réponse: « Un tour de danse avec vous. »

XVIII

CULTE EN MOINS

Nous avons tous les cultes, sauf celui des grands hommes, qui, en France, contrebalance l'envie.

XIX

ABSENTS PRÉSENTS

Il y a des cas où nous ne sommes que six millions. Il y en a d'autres où l'on doit compter aussi nos morts depuis le XVI^e siècle. Nous formons tantôt une minorité, tantôt une majorité.

XX

FAMILLES NOMBREUSES

Les Canadiens français ne souffraient pas du complexe d'infériorité qu'on remarque chez d'autres minorités, parce qu'ils appartenaient en majorité à des familles nombreuses.

XXI

RECORD

On pourrait croire que le Canada est un pays où les idées circulent assez peu, étant donné l'étendue de son territoire et le petit nombre de ses habitants. Mais il faut regarder aux agglomérations plutôt qu'aux déserts

qui les séparent. La ville de Montréal est plus populeuse que ne le furent à leur apogée ni Athènes ni Rome. D'ailleurs, les Canadiens font en moyenne 511 appels téléphoniques par personne chaque année; c'est le record mondial.

XXII

HÔTES DÉPITÉS

Ceux qui sont d'avis qu'il faut maintenir l'équilibre actuel et, pour cela, pratiquer une politique d'immigration sélectionnée, font penser à ces hôtes dépités qui se prétendent très difficiles sur le choix de leurs invités, parce que personne ne fréquente leurs salons.

XXIII

LE ROUET D'OMPHALE

Le mari canadien file doux. Il est significatif que notre premier poème symphonique s'intitule *le Rouet d'Omphale*.

XXIV

MONDE À L'ENVERS

Sa femme interrompit notre entretien: « Va reconduire Jean à la patinoire. » Mon ami s'exécuta aussitôt. Quand il rentra, elle lui dit: « Tu iras le rechercher avant souper. » Cette subordination de l'homme à la femme, et des parents à l'enfant, me surprit. C'était une des choses que j'avais oubliées là-bas.

XXV

QUALITÉ OU DÉFAUT

Chez nous, le mot « fier » n'était pas péjoratif, bien au contraire. C'est en France que je me suis rendu compte qu'il était pris généralement en mauvaise part.

XXV

DÉSABUSEMENT

Un court séjour outre-mer fait d'un Américain un réformateur dans son pays. Un séjour plus long en fait un spectateur amusé et indulgent.

XXVII

Y VIVRE ET EN VIVRE

Pour connaître bien un pays, il ne suffit pas d'y séjourner plus ou moins longtemps comme touriste ou comme étudiant; il faut y gagner sa vie. Je le constate encore une fois en lisant un « retour d'Europe ».

XXVIII

NOTRE SUSCEPTIBILITÉ

Un jour, j'ai vu le moment où on allait me faire un mauvais parti parce que j'avais osé dire qu'il n'y a pas de printemps au Canada.

XXIX

« QUELQUES ARPENTS DE NEIGE... »

Aucun de mes compatriotes n'a su gré à Voltaire de n'avoir pas parlé de nos *millions* d'arpents de neige.

XXX

EFFET CONTRAIRE

La critique déprime les jeunes Canadiens français au lieu de les stimuler. Cela s'explique par l'habitude qu'ils ont contractée à l'école, de tout croire sauf eux-mêmes.

XXXI

MONUMENTS VIVANTS

Duplessis est bel et bien mort, mais ses électeurs sont toujours vivants, même s'ils ont rougi.

XXXII

ON

Dans la province de Québec, tu es libre de dire tout ce qu'*on* pense.

XXXIII

DÉFINITION

Un pays jeune est un pays où l'on vieillit vite et où l'on souffre mal la contradiction.

XXXIV

L'UTILITÉ DES VIEILLARDS

Notre manque de maturité vient peut-être du fait que les vieillards ne jouent pas ici le rôle qu'ils jouent ailleurs. Mais ne sommes-nous pas prématurément des vieillards?

XXXV

LA FIN JUSTIFIE LES MOYENS

Nos soi-disant intellectuels s'arrangent pour finir leurs jours à Paris, où jouir à leur aise de l'esprit, à force de le trahir ici.

XXXVI

AU JARDIN D'ACCLIMATATION

Je m'arrêtai devant la cabane de la marmotte du Canada. Le gardien me dit: « Elle n'en sort jamais. » Ne devait-elle pas être notre emblème à la place du castor?

XXXVII

DON QUICHOTTE

Envers tous ces séparatistes, mon sentiment est semblable à celui de Sancho Pança à l'endroit de Don Quichotte. Tout irréalisable que me paraît leur idéal dans la conjoncture actuelle, je trouve qu'il faut être vil pour s'en moquer.

XXXVIII

GRAFFITI

« J'ai beaucoup voyagé, me dit-il. J'ai trouvé que les différences entre les peuples sont superficielles. Il n'est, pour s'en convaincre, que de visiter les vespasiennes: partout les graffiti démontrent que le cœur humain ne change guère avec les longitudes et les latitudes. »

XXXIX

AUTISME

Notre autisme semble contre-indiquer le séparatisme.

NORÉMUS

Notre péché mignon, c'est l'à-peu-près. Vers 1910, eut lieu à Montréal la première et dernière course de taureau. L'impresario était un nommé Kennedy, alors bien connu dans le monde du sport. Il opposait un matador authentique, venu d'Espagne, à un taureau du pays, auquel il avait donné le nom terrifiant de Norémus. Le jour de la corrida, il faisait un temps splendide. Le matador était dans une forme superbe et Norémus, enragé par le jeûne, jetait feu et flamme. L'assistance nombreuse, portée au degré d'enthousiasme voulu par une grosse campagne de publicité, grillait d'impatience sous un soleil ardent. Naturellement, on la laissa se morfondre ainsi le plus possible. Enfin le matador fit son apparition et son costume chamarré fut applaudi. Tout, jusque-là, s'annonçait très bien. Soudain tout se gâta. La bête, lâchée dans l'arène, se rua tête baissée sur le gazon : on avait oublié de désherber ! On eut beau le piquer, le battre, enfumer les naseaux : Norémus brouta, brouta, brouta.

XLI

INCOMPATIBILITÉ

Les Canadiens et les *Canadians* ne se mêlent pas. Il y a comme une différence de densité qui les sépare.

XLII

ANTIBIOTIQUE

L'anglophobie de certains semble l'antibiotique nécessaire à leur conservation.

XLIII

PRÉVENTION TENACE

La prévention des *Canadians* contre les Canadiens diminue à mesure que ces derniers s'anglicisent.

XLIV

ANGLICISATION

Les Canadiens font de l'esprit, mais ils ont de l'humour.

XIV

SHAKESPEARE

Shakespeare à lui seul vaut qu'on apprenne l'anglais.

XLVI

MISE AU POINT

On peut préférer Shakespeare à Gratien Gélinas, Swift à Victor Barbeau, Gibbons à Lionel Groulx, Keats à Saint-Denys Garneau, sans pour autant être anglophile.

XLVII

SOYONS JUSTE

Quand on connaît le fond de l'homme, on admet que les Anglais nous ont traité avec autant de bienveillance qu'il était raisonnable d'espérer d'eux après la conquête de la Nouvelle-France.

XLVIII

INÉGALITÉ

Le Canadien dépense deux fois plus que le *Canadian* pour le boire et le manger. Raison permanente d'inégalité économique, entre autres.

XLIX

MONDE RENVERSÉ

Les qualités propres à l'administrateur: à savoir, l'imagination, la hardiesse, l'esprit d'initiative, etc., se trouvent surtout chez les Canadiens, tandis que la patience, la ponctualité et toutes les autres qualités nécessaires à la routine des emplois subalternes sont communes chez les *Canadians*. La hiérarchie actuelle va donc contre l'intérêt général.

L

TWO SOLITUDES

Le site de Montréal, choisi par les Français, est admirable. Malheureusement les maisons sans style cachent le Mont-Royal et le Saint-Laurent.

Les Canadiens anglais habitent de préférence Westmount, à flanc de colline; et les Canadiens français, faute de mieux, en banlieue. Pour se sentir chez eux, les premiers s'élèvent au-dessus de la ville et les seconds s'en éloignent.

Qu'avons-nous appris les uns des autres?

LI

MEMBRE HONTEUX

Un de mes amis définit ainsi le Canadien français: animal à cinq membres, dont un honteux.

LII

HOMÈRES

Maria Chapdelaine n'est pas plus canadienne que *Carmen* n'est espagnole. Nous seuls pourrons parler de nous-mêmes avec profondeur et, si je puis dire, en tirant tout de nos entrailles. Nous seuls pouvons mieux nous voir et nous connaître en fermant les yeux. Les Homères sont aveugles.

LIII

LA PEUR

On revient toujours à la peur qui règnerait ici. N'aimerions-nous pas avoir peur comme les enfants?

LIV

MOYEN ÂGE

Pendant toute ma jeunesse, j'ai été en butte aux tracasseries des Soeurs, des Frères et des Pères. Je ne peux pas croire au Moyen-Âge!

LV

ÉQUIVALENCE

« Bien de chez nous » veut généralement dire : à notre niveau.

LVI

LA CONVERSATION

Au Canada, l'effort que demande la conversation est fait par celui qui écoute plutôt que par celui qui parle.

LVII

QUIPROQUO

Le clergé a joué au Canada un rôle providentiel tant qu'il ne s'est pas pris pour la Providence.

LVIII

HORS DE L'ÉGLISE

Hors de l'Église, il nous aura été longtemps impossible de nous instruire et de nous marier, presque de naître!

LIX

EMBARRAS

J'avais demandé à un Jésuite si un de leurs élèves serait mis à la porte au cas où il perdrait la foi et ne s'en cacherait point. Il m'avait répondu qu'à sa connaissance, cela n'avait pas été prévu. Je reposai la question à un Franciscain, qui se borna à reconnaître qu'elle mériterait d'être envisagée. Récemment, ayant rencontré un membre du nouveau *Mouvement laïque de langue française*, je lui ai demandé si un élève du « secteur non-confessionnel » en serait exclu au cas où, « foudroyé par la grâce », il acquerrait soudain la foi. Même embarras.

LX

NOTRE ÉLITE

Le clergé reste à peu près toute notre élite intellectuelle. Ce n'est pas tout à son honneur.

LXI

LE FRONT

Pour que les principaux responsables de l'instruction publique changée en école d'ignorance et d'abêtissement, n'en rougissent pas, il faut que le front ne soit plus, comme trompétait l'Aigle de Meaux, le siège de la pudeur.

LXII

MEMENTO

Nos esprits forts feraient bien de méditer cette parole de Jean-Jacques Rousseau : « Il y a de l'inhumanité à troubler les âmes paisibles et à désoler les hommes à pure perte, quand ce qu'on veut leur apprendre n'est ni certain ni utile. »

LXIII

LÉGENDE DORÉE

Fallon s'étend sur les prières que Cartier adressa au ciel pour la guérison de son équipage atteint de scorbut, et rejette en note le remède efficace que les Indiens lui indiquèrent. Il faut voir aussi comment il justifie le rapt de cinq Indiens perpétré par Cartier!

LXIV

LE BON SAUVAGE

D'après le bon P. Charlevoix, l'Iroquois, individualiste, rationaliste, même un peu communiste, devançait fort ses soi-disant civilisateurs. Le « bon sauvage » ne tarderait guère, du reste, à convertir l'Europe!

LXV

SAGESSE IROQUOISE

Les Iroquois tenaient que les enfants n'étaient pas responsables de leurs actes, parce qu'ils n'avaient pas encore l'usage entier de leur raison, et que les adultes raisonnables n'étaient responsables qu'envers eux-mêmes, la raison étant commune à tous et égale en chacun.

LXVI

NOUVELLE MENACE

Autrefois il importait que la religion prît tout son sens de lien pour triompher de la force centrifuge du pays qui menaçait d'éparpillement ses habitants peu nombreux. Une religion plus lâche que la catholique n'aurait fait que rendre plus pressante l'invitation à l'aventure d'un territoire immense. Maintenant que l'on constate partout le même concours vers les centres urbains, il ne peut plus s'agir de prévenir le retour à l'état sauvage au sein de la nature, mais d'empêcher la déshumanisation par l'usine. Pour obvier à cette nouvelle menace, il semble que l'individualisme soit à favoriser plus que l'esprit grégaire.

LXVII

RIEN NE CHANGE

On a beaucoup épilogué sur le fait que les Canadiens français, de paysans qu'ils étaient naguère pour la plupart, se sont mués brusquement en prolétaires lors de la dernière guerre mondiale. Mais qu'importent les différentes manières dont ils gagnent leur vie, tant qu'ils continuent de croire que le salut de leur âme est la seule affaire qui soit vraiment sérieuse? Là où la religion ne change pas, rien ne change au fond.

LXVIII

L'AMOUR

L'amour, au Canada, a la profondeur de la religion qui s'y pratique. Il y est aussi souvent question de sous.

LXIX

CERCLE

C'est à l'école que nos enfants apprennent à mal parler.

LXX

MULTIPLICATION

Les grands géniteurs ne multiplient pas les chances de grands génies.

LXXI

MULET

Un bilingue, c'est quelqu'un qui parle mal deux langues, et dont l'esprit fourche.

LXXII

PONDÉRÉS OU VIOLENTS

Nous passons tantôt pour pondérés, tantôt pour violents. C'est que nous cherchons nos mots, et que, ne les trouvant pas toujours, nous montrons le poing.

LXXIII

TROP JEUNES

Le français est une langue savante, une langue pour adultes cultivés. Nous sommes encore trop jeunes pour la parler.

LXXIV

USAGE PLUTÔT QUE LOI

Quand on entendra parler à peu près correctement le français dans l'autobus, on pourra se moquer de ce qui se dit pour ou contre à la Chambre des communes.

LXXV

LA RADIO D'ÉTAT

Un peuple comme le nôtre, qui a conservé sa langue au prix de tant de sacrifices, mériterait que la radio d'État lui offrît plus souvent autre chose que des sketches en baragouin enrhumé.

LXXVI

TRAMWAY

Nous nous sommes creusé la cervelle pour traduire des mots tels que « tramway », « ferry-boat », « pipeline »; mais, de la syntaxe, de la stylistique, du style, point de nouvelles.

LXXVII

« R » APICAL

J'ai eu beaucoup de peine à rouler l'« r » comme les autres. C'était payer cher l'acquisition d'un accent.

LXXVIII

FÉMINISATION

Nous disons: « une job », « c'est plate », etc. Curieuse tendance à féminiser tout.

LXXIX

CONTRARIÉTÉ

La contrariété de l'anglais avec le français a été pour beaucoup dans notre résistance à l'assimilation.

LXXX

FIXATION DE LA LANGUE

Conserver telle quelle notre langue n'était pas tout. Il fallait encore qu'elle se conservât en France. Or, au seul XVI^e siècle, elle avait plus évolué que du XVII^e siècle à nos jours! La langue de Rabelais diffère plus de celle de La Bruyère, que la langue de ce dernier ne diffère de celle Montherlant. Cette fixation de la langue par les écrivains des XVII^e et XVIII^e siècles me semble plus miraculeuse que notre survivance.

LXXXI

LE SOUPER D'AUTEUIL

La Fontaine, Boileau, Lulli, Mignard, Baron et Chapelle s'étaient réunis chez Molière, qui relevait de maladie. Le convalescent se coucha de bonne heure; la fête continua sans lui. Dans la griserie générale, Chapelle s'écria: « La vie n'est qu'un tissu de peines et de douleurs. Pourquoi ne pas en finir au plus tôt en allant tous ensemble se noyer dans la Seine? »

La proposition souleva l'enthousiasme.

La Fontaine envoie prévenir chez lui qu'il ne rentrera pas. Puis les jambes des convives les portent tant bien que mal vers le fleuve.

Heureusement Baron, plus lucide, courut prévenir Molière, qui fut effrayé, parce qu'il connaissait le vin de ses amis.

Pendant qu'il se levait, ils avaient gagné la berge, et s'étaient déjà saisis d'un petit bateau pour prendre le large.

Molière arrive, se fait expliquer leur projet, y applaudit, puis soudain, en bon comédien, se fâche: pourquoi ne l'avaient-ils pas emmené avec eux? Quel égoïsme!

Les autres se regardent, confus.

« Mais, ajoute Molière, les envieux n'attribueront-ils pas leur suicide à l'ivrognerie plutôt qu'à la philosophie? Demain, sur les huit heures du matin, bien à jeûn et à la face du monde, nous irons nous jeter la tête la première dans la Seine. »

On revient, on se couche, on cuve son vin. Le lendemain, on se réveille: vive la vie!

Le Grand Siècle était sauf. De même que la civilisation française au Canada!

LXXXII

MIRACLE À VENIR

Le maintien de la civilisation française au Canada jusqu'au XX^e siècle fut possible grâce à un concours de circonstances favorables, sans l'intervention de quelque cause surnaturelle. Notre isolement dans les campagnes nous a soustraits longtemps aux influences étrangères, cependant que le clergé, qui nous avait pris en main, jugeait la sauvegarde de notre langue propice à la conservation de notre foi. Or, soudain les circonstances ont changé du tout au tout. L'industrialisation rapide du pays à la faveur de la dernière guerre mondiale a entraîné la prolétarianisation de la plupart d'entre nous et, changement encore plus important, le clergé ne considère

plus le français comme indispensable à notre salut éternel depuis qu'un tiers de ses fidèles est anglophone. Pour la première fois, par conséquent, notre civilisation dépend de nous seuls. Et il ne peut plus être question de retour à l'ancien état des choses. L'effort du gouvernement Dupressis, tendant à enrayer par des subventions et des prêts l'exode des champs vers les villes, n'a pu reconstituer une majorité rurale. De leur côté, les écoles s'emploient à former une génération de techniciens. De la sorte se perd notre originalité en Amérique du Nord, car, par notre genre d'agriculture, nous étions paysans; et, par notre enseignement classique, humanistes. Toutefois, si nous nous exerçons à traduire les grands textes de l'Antiquité, nous le faisons dans un esprit très différent de celui des Français. Comme disait le recteur de l'une de nos universités pontificales, « nous n'apprenons pas seulement à penser, mais aussi ce qu'il faut penser ». À la traduction, s'ajoutait la tradition... Le dogmatisme qui nous fut imposé longtemps a peut-être affaibli considérablement notre faculté d'adaptation. Le miracle canadien est à venir.

LXXXIII

LA MAISON

La maison canadienne adhère au chemin comme la noix de gale à la nervure d'une feuille. On tourne le dos à la nature; tout l'intérêt est pour les passants. On peut supposer que, s'il lisait, l'habitant aurait pour auteurs préférés ceux des XVII^e et XVIII^e siècles, peintres de portraits.

LXXXIV

NOTRE VÉRITÉ

Qui, de Tardivel, immigré, ou d'Asselin, citoyen de naissance, a le mieux exprimé notre manière de voir, notre sentiment? C'est évidemment Asselin. Et, des deux, le plus français d'esprit fut aussi le Canadien. Notre vérité ne s'importera pas.

LXXXV

PRESCIENCE

Tous ces étudiants, venus en France se spécialiser, et quelques-uns se déniaiser, ne se sont jamais exercés à écrire, comme s'ils savaient d'avance qu'ils n'auraient jamais rien à dire.

LXXXVI

TÂCHE DE LA CRITIQUE

Une des tâches de notre critique littéraire pourrait être d'expliquer à nos compatriotes de langue anglaise les œuvres typiquement françaises, qui de prime abord les rebutent. Mais sa tâche principale, c'est encore l'appréciation des œuvres canadiennes d'expression française. D'autres ne le feront pas pour elles. Qu'est-ce que les Français cherchent dans une œuvre étrangère? Tout, sauf, s'il s'agit d'une œuvre écrite dans leur langue, la valeur littéraire. Du reste, en fait d'œuvres étrangères, on ne connaît généralement que celles qui ont eu du succès dans leur pays d'origine. Saint-Evremond, exilé en Angleterre, ne dit mot de Shakespeare.

LXXXVII

À-PROPOS

La critique, lasse de dire: rien, rien, rien, éprouve le besoin, tous les quatre ou cinq ans, de crier au chef-d'œuvre. Il n'est, pour faire figure d'auteur, que de bien tomber.

LXXXVIII

LEUR SAINT

Saint-Denys Garneau n'était à son aise que le cul entre deux chaises. C'est même le sujet d'un de ses poèmes, cité dans l'anthologie de Guy Sylvestre, et qui commence par ce vers suffisant pour l'exclure à jamais du Parnasse:

Je ne suis pas bien du tout assis sur cette chaise!

LXXXIX
NOTRE LUMIÈRE

Notre *intelligentsia* ne sait même pas que le bêtise est sérieuse. Elle ferait bien de lire Rabelais plutôt que Saint-Denys Garneau, et de pratiquer notre bon vieux folklore au lieu de l'anthologie d'hier. Nous ne sommes pas des Slaves après tout pour nous bercer de tristes mélopées et de propos mystiques sous la neige! L'éclat de rire est plus notre affaire. *À la claire fontaine* demeurera notre véritable hymne national.

XC
SANS MÉLANGE

La littérature canadienne d'expression française sera probablement toujours plus française que n'est anglaise la littérature américaine, parce que la population des États-Unis est un amalgame de toutes les races, tandis que la race française au Canada est restée à peu près sans mélange.

XCI
PATRIMOINE

Ce que nous aurions intérêt à prendre dans la littérature française, c'est l'esprit chrétien avec l'humanisme. Mais, à ce jour, rompant leur synthèse, et tantôt chrétiens, tantôt humanistes, nous avons toujours négligé une partie de notre patrimoine spirituel.

XCII
EXCEPTION

Montesquieu rattachait la prospérité des lettres à celle des empires, comme signe ou cause, et citait à l'appui l'histoire de la France. Là-contre l'histoire du Canada s'inscrit en faux, car, s'il est devenu un des pays les plus riches du monde, on ne peut certes en dire autant de sa littérature. En revanche, une autre remarque de Montesquieu explique très bien le crédit dont nos littérateurs ont bénéficié auprès de leur public: « Les premiers au-

teurs de toutes les nations ont toujours été fort admirés, parce que, pendant longtemps, ils ont été supérieurs à tous ceux qui les lisaient. »

XCIII

CRISE DE CROISSANCE

Etant donné que ni les Canadiens anglophones ni les francophones n'ont, jusqu'ici, produit de grandes oeuvres, il semble qu'il faille expliquer cette carence de part et d'autre par la même raison. Le fait est que presque toutes les énergies ont été absorbées par la production des choses nécessaires à la vie. Mais, pour ce qui est des premiers, il y a surtout le fait qu'ils n'ont pas eu le temps de subir profondément l'influence du pays; et, si les seconds la subissent depuis longtemps, en revanche, par leur multiplication rapide, ils ont eu comme une crise de croissance prolongée, difficilement compatible avec le développement intellectuel.

XCIV

PETITS CHIENS

Quelques-uns se targuent de lire autant les Anglais et les Américains que les Français. Cela, d'ailleurs, ne se voit que de trop dans leur manière d'écrire! Ils lisent, en effet, dans le texte, ce que les Français ont lu en traductions dix ou vingt ans avant eux. Mais nous n'avons encore imposé aucun livre américain ou anglais. Ce sont les Français qui nous ont découvert Whitman, James, Poe, Melville, Faulkner, Hemingway, entre autres. Mais l'attitude de ceux-là à l'égard des Anglais, des Américains et des Russes est la même qu'à l'égard des Français. C'est toujours l'élève devant le maître.

XCV

TROIS ÂGES

Le premier est celui où tout le monde est illetré; le deuxième, celui où tout le monde cite; et le troisième, celui où tout le monde parle de tout *ex professo*. On arrive

peut-être à ce dernier: l'autre jour, une pimbêche me parlait avec autorité de mes « notules ».

XCVI

HISTOIRES

Pour comprendre l'histoire du Canada, il faut connaître l'histoire de France, l'histoire d'Angleterre, l'histoire des Etats-Unis et l'histoire de l'Eglise: presque tout se décide outre-mer ou dans l'au-delà.

XCVII

CHAPEAU DE CASTOR

Quand le chapeau de castor passa de mode en Europe, c'en fut fait de la Nouvelle-France.

XCVIII

L'UNIQUE RÉGIME

La spécialité de nos historiens, c'est le régime français. On dirait qu'ils ne savent pas l'anglais. L'historien le plus important sorti de notre peuple n'est cependant ni Garneau, ni Groulx: c'est Will Durant. Les six millions de Canadiens français m'intéressent plus que les quelque soixante mille du XVIII^e siècle!

XCIX

MONOPOLE DE LA BIÈRE

A propos des pommiers, à Prague, Chateaubriand note: « On n'en fait point de cidre, le monopole de la bière s'y oppose ». Ainsi en était-il alors en Bohême comme...

C

LE PRÉSENT

Le passé a été français, l'avenir sera peut-être canadien, mais le présent est anglais.

CI

DÉPENDANCE

Chose curieuse, on ne déplore tant l'influence de la littérature française sur la nôtre que pour appeler de tous ses vœux l'influence de la littérature américaine. Chose encore plus curieuse, les auteurs américains qu'on nous propose pour modèles, Faulkner, Hemingway, Dos Passos, ont tout appris à Paris.

CII

EMERSON

Il n'est peut-être pas d'auteur américain qui se recommande plus à nous que Ralph Waldo Emerson. Combien regrettais-je, en lisant *Self-Reliance*, son meilleur essai, de ne l'avoir pas connu à l'âge de quinze ans, alors que, jeune autodidacte tourmenté par des professeurs, je me cramponnais d'instinct, à mon sens, dont ils cherchaient à me faire douter, ce qui, d'ailleurs, allait contre la fin même qu'ils disaient poursuivre, car il est bien clair que la défiance de soi-même, qu'ils suscitaient chez l'élève, ne pouvait ensuite que s'étendre à tout.

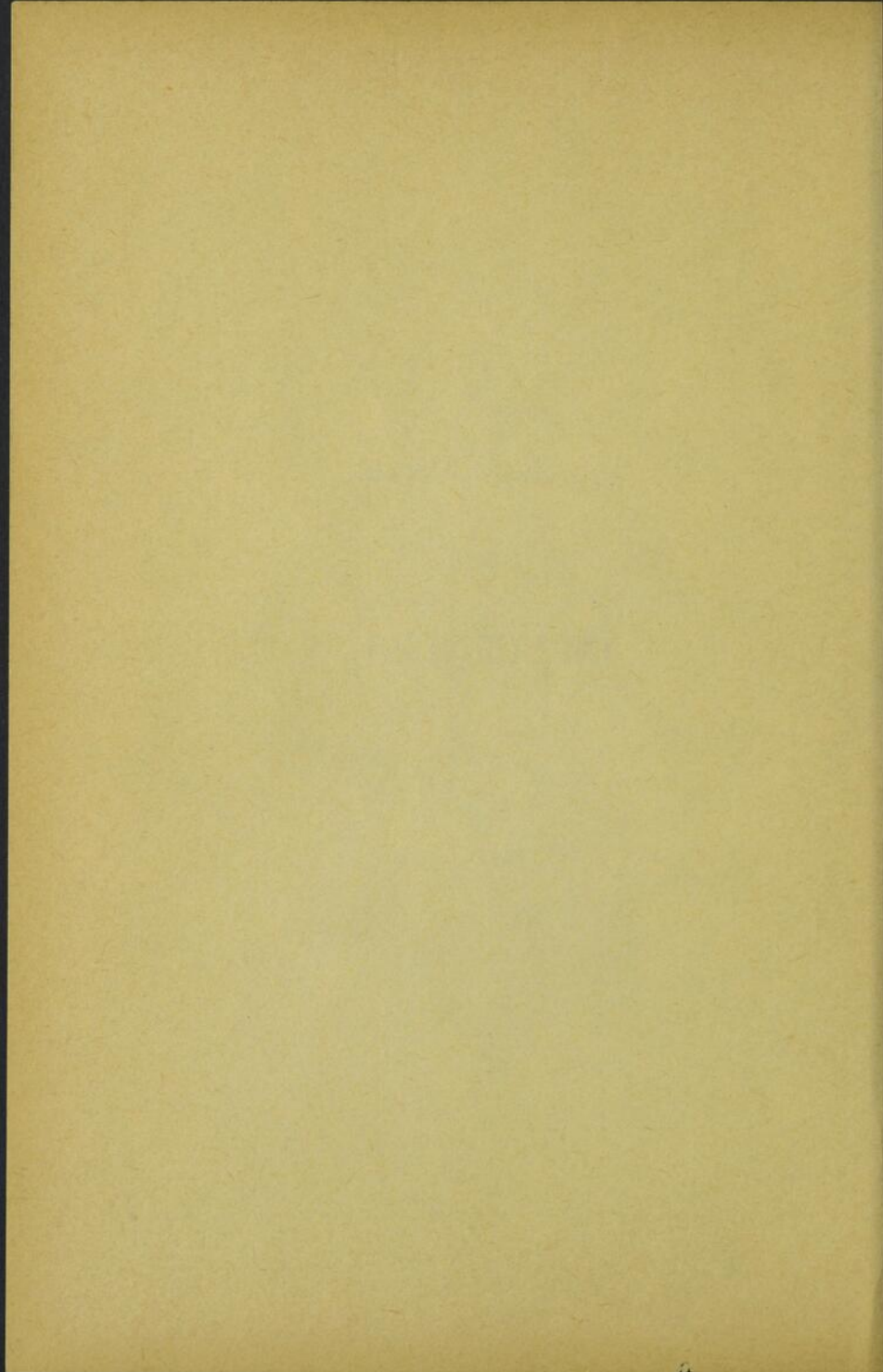
CIII

CACTUS

L'écrivain canadien grandit dans le désert. Encore doit-il porter des piquants! Des réserves acquises lentement, une production rare... Mais il ne faut pas trop presser la comparaison. La floraison du cactus dans la solitude est une prodigalité qui lui est funeste.

TROISIÈME PARTIE

INFLUENCES



I

Les mauvaises influences

Périodiquement, les Canadiens s'interrogent sur la valeur de leur littérature. C'est Olivar Asselin qui le premier osa la mettre en question dans sa valeureuse préface à l'anthologie fanée de Jules Fournier. (Mais si on se demande toujours: est-ce que je suis? on ne se demande pas encore: est-ce que je pense?) Dans les articles publiés récemment, ce qui m'a frappé, c'est le mot d'influence pris seulement dans un sens péjoratif.

En littérature, l'influence est nourriture. Ainsi l'entendent les auteurs. Quand c'est le lecteur qui est assimilé au lieu du livre, il y a envoûtement plutôt qu'influence. On ne parle pas des tragiques grecs à propos de Pradon, mais à propos de Racine pour marquer son originalité.

Ceux qui s'imaginent que l'influence de la littérature française sur la nôtre a été excessive, et que c'est dans la mesure qu'elle y échappera que cette dernière s'affirmera; ceux-là, dis-je, méconnaissent la nature de l'influence et, en particulier, celle que notre littérature a pu subir.

Quelle a été, somme toute, l'influence en cause? Et par cette influence, naturellement, je veux dire surtout celle des plus grands: Rabelais, Montaigne, Pascal, Voltaire, Rousseau, Chateaubriand, Stendhal, dont les œuvres forment ce que Gide a appelé « le dialogue français ». « Il est évident, dit Aristote, qu'en tout, c'est le meilleur qu'il faut imiter. »

Que, dans l'ensemble, les écrivains canadiens aient peu subi cette influence, ce qui me le fait dire, c'est que je trouve chez eux toutes sortes de qualités, sauf celle qui est commune aux grands écrivains français: savoir, l'esprit critique, libre, frondeur, l'esprit tout court ou,

si l'on préfère, le « mauvais esprit », — le « bon esprit » est grégaire.

Au sujet de notre littérature, il n'y a pas encore très longtemps, on pouvait répéter ce que Roland dit de sa jument, dans le poème de l'Arioste: elle réunit toutes les qualités imaginables, mais elle a pourtant un défaut, c'est qu'elle est morte.

Nous pouvons regretter d'autant plus l'influence des écrivains français du premier ordre qu'elle ferait contrepoids à notre bon esprit, fait de docilité, d'humilité, de soumission et d'obéissance, toutes vertus quand elles s'allient chacune à sa complémentaire; par exemple, l'obéissance avec l'initiative, la docilité avec la responsabilité, l'humilité avec le courage. Joubert l'a dit: « Il faut que toutes les vertus soient doubles. »

Si, depuis cinquante ans seulement, au lieu des gros livres dorés sur tranche tout à fait rassurants par leur parfaite insignifiance, les meilleurs élèves de nos collèges et de nos couvents avaient reçu en prix les grands livres de l'humanité, nous serions peut-être aujourd'hui un autre peuple.

Je dis: peut-être, parce qu'il n'est pas sûr du tout que nous aurions pu les lire avec profit sans exercer notre esprit critique. Or, nous redoutons cet esprit encore plus que notre corps. Même, et c'est un Jésuite qui le dit, le P. Henri de Lubac, nombre d'excellentes gens confondent le Saint-Esprit avec le mauvais esprit.

Au lieu de déplorer l'influence de la littérature française, il serait beaucoup plus juste de déplorer la trop grande part d'imitation qu'on trouve dans notre littérature, et qui est toute superficielle, affaire de mots et de modes.

La littérature canadienne a commencé sous d'inquiétants auspices: notre premier poète, Octave Crémazie, fut libraire; et notre premier roman, œuvre du fils de Philippe Aubert de Gaspé, est intitulé *L'Influence d'un livre!* Même *À la manière de...* de Francœur et Panne-ton est à la manière d'*À la manière de...* de Reboux et Muller!

Excessive, pourtant, l'influence des écrivains français de second ordre l'a certes été chez nous. Louis Veillot a eu ses dévots; Léon Bloy, ses fanatiques. Du reste, l'influence de ce dernier n'a pas été toute mauvaise.

Admettons d'abord que les plus dangereux ennemis du clergé ne sont pas les esprits malavisés que l'on taxe trop volontiers de voltairianisme. Non, les « ennemis dans la place », les plus perfides, les plus pernicioeux, sont la routine, la richesse et le confort. Or, c'est à cela que Bloy s'en est pris plutôt que de tirailler l'arrière-garde de l'anticléricalisme en retraite; et son exemple a été suivi au Canada par quelques écrivains qu'il avait convaincu que la défense la plus efficace qu'on puisse opposer à l'Adversaire, c'est la sainteté.

Il faut dire que les émules de Bloy ne sont pas tous à l'abri du reproche de pharisaïsme: c'est le mériter pleinement que d'attendre que le clergé soit parfait pour songer à sa propre sanctification!

Il est bien regrettable que Bloy n'ait point écrit sur la liberté, fondement de notre religion, mais si mal comprise de nous que nous allons jusqu'à opposer liberté et religion! Mais Bloy aurait été assez mal venu à en traiter, puisque, d'après son dernier biographe, il n'admettait pas la discussion. Avant longtemps, malheureusement, cette intolérance devrait faire son succès partout, compatible qu'elle est au fond avec le conformisme universel qui s'annonce.

En revanche, au point de vue littéraire, l'influence de Bloy a été beaucoup moins bonne. Par ses outrances verbales, — il y en a d'admirables, je le reconnais, — par ses « goineries de l'hyperbole », ce prophète truculent, matomore, mystique, a flatté notre goût pour les faciles effets oratoires.

Déjà le catholicisme, contrairement au protestantisme, ne favorisait que trop la parole aux dépens de l'écrit. Dans nos collèges, les concours d'éloquence ont toujours éclipsé les concours littéraires. Ajoutons que le parlementarisme anglais n'a pas été plus favorable à l'art de la prose!

II

Le Jardin

La classe était remplie d'objets propres à distraire mon attention : des statuettes, des fleurs en papier, une horloge, des cartes. Il y avait surtout, le long du mur, de vieilles estampes représentant des scènes de l'Ancien Testament, dignes de Barnum.

Comme je regardais l'image d'un vieillard assis parmi des lions, j'entendis mon nom éclater dans le silence. Je me détournai et vis, braquée sur moi, la guimpe de la Sœur.

— Venez ici, me dit-elle avec une feinte douceur.

Je m'approchai sans méfiance, mais non sans gêne, de cette femme vêtue comme un parapluie. J'avais sept ans et c'était le matin de mon premier jour à l'école. Elle me fit signe de venir à côté d'elle ; je montai sur l'estrade. Sitôt que je fus à sa portée, elle m'appliqua sur la joue une gifle retentissante.

— Parlez maintenant, fit-elle ironiquement.

Mais j'étais trop jeune pour comprendre l'ironie. J'étais, d'ailleurs, trop abasourdi pour, dès lors, comprendre quoi que ce fût. Comme je restais planté là, elle dit plus haut :

— Parlez donc !

Alors je balbutiai je ne sais plus quoi, qu'une deuxième gifle, plus drue que la première, interrompit net. Des rires fusèrent des bancs. De sa blancheur d'hostie, le visage de la Sœur passa au rouge.

— Parle encore !

A peine eus-je ouvert la bouche, que, coup sur coup, deux autres gifles m'étaient assénées.

— Plus fort ! me lança la cornette presque à bout portant.

Eperdument, je me mis à crier comme une bête. La Sœur en colère bondit de sa chaise et, d'une main puis de l'autre, elle me frappa de plus belle.

Comment cela finit-il? Chacun de ses coups me rendait un peu plus coupable! Dans ma mémoire, cette furie me frappe toujours. Penché sur moi, elle fait la nuit.

En un sens, je dois beaucoup à cette femme: elle a éveillé ma conscience. Ma mauvaise conscience, bien entendu. La conscience n'est jamais bonne. C'est le sentiment d'être irrémédiablement en reste. Un peu comme l'accoucheuse, qui choque le nouveau-né, la religieuse réussit à provoquer mon inspiration.

Un élève avait sans doute parlé dans mon coin, et j'avais été puni à sa place. Simple erreur sur la personne. Mais je croyais encore aux adultes. Puisque j'avais été battu, j'étais coupable, bien que ma faute fût aussi mystérieuse que le péché originel. Il y avait là un désordre dont je souffris plus que des sévices.

Or, quand on ne comprend plus, on se met à réfléchir. On pense pour compenser... Je ne devais pas retrouver mon innocence première, le demi-sommeil de l'aurore.

III

La réputation

Le matin, quand je partais pour le collège, ma mère résumait ses recommandations en cet alexandrin:

— Montre-toi déférent en toute circonstance.

Et, si j'avais tenu tête à un professeur:

— Mettons que tu avais raison, disait-elle. Est-ce que cela ne te suffisait pas?

Tant elle aurait voulu m'épargner d'inutiles représailles.

Tous ceux qui me voulaient du bien, je leur rends cette justice, m'ont conseillé l'omission et la restriction mentale. Je ne les ai point écoutés, et me suis attiré toutes sortes d'ennuis. Néanmoins, je persiste à croire la franchise bonne à quelque chose.

Voyons, est-ce qu'il m'a jamais servi de faire connaître le fond de ma pensée? Oui, une fois. Mais cela remonte loin. J'avais alors sept ans.

Ce midi-là, je me tenais extraordinairement bien à table et, par bonheur, personne ne s'en inquiétait; quand soudain, au milieu du repas, retentit la sonnette, qui me fit l'effet de la trompette du Jugement dernier.

Ma mère alla répondre au visiteur inattendu et je l'entendis jeter les hauts cris:

— Ce ne peut être Pierre: il revient toujours tout droit de l'école!

Aussitôt d'épouvantables comptes rendus de pendaisons, lus à haute voix et commentés par la bonne et la femme de ménage, me revinrent en foule à la mémoire; une sueur froide m'inonda. C'est fait de moi, pensai-je: on va me prendre et me pendre! A l'anxiété qui, depuis mon retour à la maison, m'avait étreint, avait succédé le plus profond désespoir.

Pourtant l'horreur du mensonge l'emporta sur celle de la potence. Comme l'étranger, persuadé de mon innocence, se retirait en se confondant en excuses, je courus me dénoncer:

— C'est moi, monsieur!...

L'inconnu me considéra un moment, puis à mon grand soulagement:

— Je ne te ferai rien, me dit-il; tu es trop franc.

Le cas n'était, d'ailleurs, pas pendable. Dans une bataille à coups de boules de neige, j'avais écorché le front de son fils d'un morceau de brique, et m'étais enfui à la suite des autres pris de panique à la vue du sang.

Ma mère, très fière du trait, l'apprit à toute la famille; et moi, qui m'en étais vu un instant l'opprobe, j'y devins une sorte d'exemple. Ma réputation était faite. Elle fortifia tellement ma disposition naturelle que, de franc que j'étais d'abord, je devins un enfant terrible. Il me restait à constater à mes dépens comme l'auteur de *l'Imitation* a raison de s'écrier « À combien d'hommes a été funeste une vertu connue et louée trop tôt! »

Mon insolence n'aurait bientôt plus connu de limite si, peu de temps après, je n'avais reçu une si terrible leçon. À la mort de mon père, survenue la même année, un grave personnage en deuil m'exprima ses condoléances en me tendant la main gauche.

— Vous pourriez au moins tendre la droite! lui dis-je.

Pour toute réponse, il me mit sous le nez ce qu'il en restait: tous les doigts manquaient. J'en rougis encore.

IV

Le mauvais esprit

Le P. ***, de pieuse mémoire, recteur du collège *** presque tout le temps que j'y fus élève, tenait que ceux des nôtres qui allaient en France devenaient hostiles à leurs compatriotes ou, ce qui revenait presque au même, à sa compagnie.

Là-dessus comme sur beaucoup d'autres choses, malgré tout mon respect pour son sacré caractère, j'ose avouer que je ne partageais pas son avis. Il m'a toujours semblé que ce qui est juste est nuancé.

Aussi, en 1938, m'embarquant pour la première fois, me promettais-je bien de le faire mentir à mon retour, tant par ma conduite que par mes propos. Mais lorsque, longtemps après, je le rencontrai:

— Vous, fit-il, vous étiez d'avance contre nous!

Par la suite de son sermon, — il parlait comme du haut de la chaire, — je compris le sens de son apostrophe. Il voulait dire qu'avant même mon départ, j'avais l'esprit critique.

C'était cette rage de tout remettre en question, de douter même des opinions les plus anciennes, de ne reconnaître d'autre autorité que la raison et de vouloir y soumettre tout ou presque tout.

Il est de fait que cet esprit-là règne en France et que, si là-bas des Canadiens recouvrent la foi, d'autres malheureusement la perdent avec leurs mœurs. Mais à New York ou à Londres, à Moscou comme à Rome, ils tourneraient aussi mal, faute de discipline personnelle, de conviction profonde.

On serait donc bien avisé de préférer la persuasion à une contrainte toute extérieure. Par exemple, au lieu d'abuser de son autorité, on pourrait essayer d'expliquer les auteurs.

Il me souvient que le même recteur fit une sortie contre un élève assez impertinent pour mettre au-dessus de ses professeurs Descartes et Valéry: le premier, d'après les termes mêmes du *Compendium*, « adversaire du bon sens »; et le second, poète, ce qui était tout dire! En outre, deux Français!

L'âne superbe avait terminé ironiquement:

— Les maîtres de cette maison sont trop près. On n'en souffre que de lointains!

Cette conclusion mit en joie tout le collègue. Mais c'était de l'élève pris à partie que riaient ses condisciples. O lâcheté du troupeau!

Le bon Père aurait été scandalisé bien autrement s'il avait pu deviner que cet élève ne cherchait de maître qu'en lui-même!

L'esprit du collègue n'avait guère changé il y a quelques années, à en juger par la déception d'un de mes neveux. Arrivé en Philosophie II, où peut-être enfin sa curiosité serait satisfaite, il avait entendu cet avertis-

sement: « J'espère que nul élève ici présent ne se croit plus intelligent que saint Thomas d'Aquin, à qui le Christ a dit en personne: « Tu as bien parlé de moi »? Le professeur avait alors promené sur la classe un regard inquisiteur, puis, avec un air de triomphe: « Par conséquent, dit-il, au cours de l'année, vous ne poserez pas de questions. Comme cela, nous ne perdrons pas de temps et, en vous tenant au manuel, vous ne risquerez pas de vous tromper. »

V

Par ma très grande faute

Le milieu exerce une influence profonde pendant les années de la formation et de l'apprentissage de la vie. Ces années coïncidèrent pour moi avec l'entre-deux-guerres, certainement de toute notre histoire la période la plus terne et la plus stationnaire. Mais la monotonie développe l'imagination.

D'ailleurs, il y avait alors plus d'arbres, de magnifiques ormes, entre autres; on entendait dans les rues le choc des sabots contre l'asphalte ou le pavé; la société n'avait pas été dispersé par une soudaine expansion de Montréal; la campagne était encore très différente de la ville.

Il me semble aussi que les personnes étaient plus originales, plus comiques. Je dois dire que je les voyais avec les yeux de mes soeurs aînées, qui étaient gentiment très moqueuses. Le sens du ridicule, c'est déjà celui du style.

À l'école, puis au collège, le silence était de règle. Cette discipline était encore là ce qu'il y avait de plus formateur. Elle aurait fait merveille si les enseignants s'étaient eux-mêmes tus quelquefois. Malheureusement, ils avaient le défaut que Platon trouve aux paroles écri-

tes : ils répondaient à des tas de question qui ne leur étaient pas posées, mais ne pouvaient répondre à celles que leurs réponses faisaient naître.

Tous les dimanches, j'entendais un sermon. J'ai aussi écouté les émules des tribuns que la Providence avait suscités pour la défense de notre langue et de notre religion. Comme on aimait parler tout seul ! Les monologues, depuis lors, m'ennuient. Je ne lis plus que les auteurs qui causent.

Chez moi, en revanche, la discussion était continuelle. Si la santé d'une famille se juge par les éclats de voix dont elle remplit la maison, les miens se portaient on ne peut mieux ! La discussion se poursuit en moi-même. Qu'est-ce donc qu'être seul ?

En fait d'éditions, il n'y avait que les journaux. Une opinion n'y avait de valeur que traduite ou rapportée : c'était alors une nouvelle, et généralement une nouvelle de l'extérieur. Quelle idée valait un compte rendu de pendaison ? On suivait le conseil que Pierre Stépanovitch donne à son père dans *les Démons* de Dostoïevsky : « Des faits, des faits, des faits ! »

J'entrai au journal *La Patrie*, recommandé par ma demande d'emploi : M. Eustache Letellier de Saint-Just, un des principaux collaborateurs, l'avait jugée mieux rédigée que d'autres, et appuyée de façon décisive. Je commençai par traduire les *comics*. Cette morne occupation m'a trempé l'âme. J'ai eu longtemps des situations si inférieures que mes amis me demandaient toujours : « Tu es encore ? . . . — J'aime ce que je fais. Je ne fais pas ce que j'aime. »

Un jour, enfin, M. Oswald Mayrand, qui fut longtemps directeur de *La Patrie*, et un de nos plus grands humoristes, me chargea de tenir par *interim* une des chroniques. « Vous éviterez, me dit-il, tout ce qui, de près ou de loin, touche la politique, l'éducation et, à plus forte raison, la religion. Laissez aussi de côté la littérature, la musique et les beaux-arts : vous savez aussi bien que moi que tout cela n'intéresse pas beaucoup le public. Mais, quant au reste, vous pourrez écrire ce que vous

voudrez, pourvu que ce soit toujours avec mesure, discrétion et prudence. »

Pour premier sujet, je choisis la radio comme intarissable source de bruits. N'était-ce pas bien anodin? Pas du tout. Oublier qu'on était propriétaire de deux postes émetteurs! Je faillis être remercié de mes services.

Quelle ne fut pas ma surprise, à mon retour, en parcourant les journaux! Quel progrès! Quelle liberté!

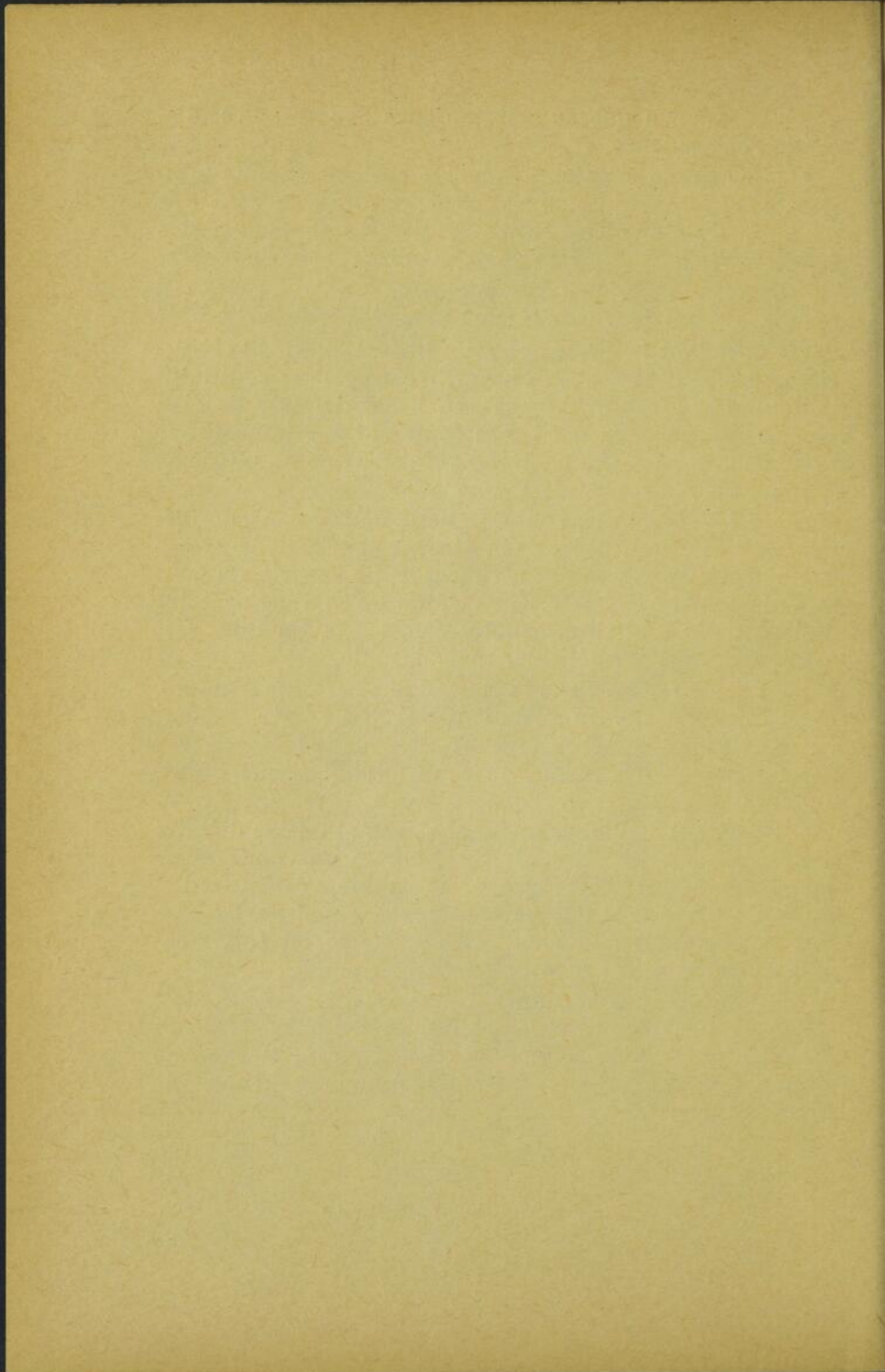
Cependant je doute que cette libération profite beaucoup à notre littérature. (Les nouveaux poètes sont intelligibles.) C'est qu'un pays où il est défendu de rien dire est un heureux défi. Les contraintes y imposent le souci de la forme. Là ne suffit point d'avoir un message, il faut encore trouver la manière de le livrer.

Au XVIII^e siècle, l'abbé Galiani avait remarqué justement que la contrainte de la décence et celle de la presse avaient été les causes de la perfection de l'esprit, du goût et de la tournure chez les Français. Le sublime oratoire était l'art de tout dire, sans être mis à la Bastille. Cet art n'est pas l'hermétisme, mais l'ironie.

Si l'entre-deux-guerres était, d'une certaine manière, favorable au style, il ne l'était pas trop à l'écrivain. J'ai vu Berthelot Brunet rédigeant une de ses chroniques sur du papier hygiénique pris à la bibliothèque Saint-Sulpice!

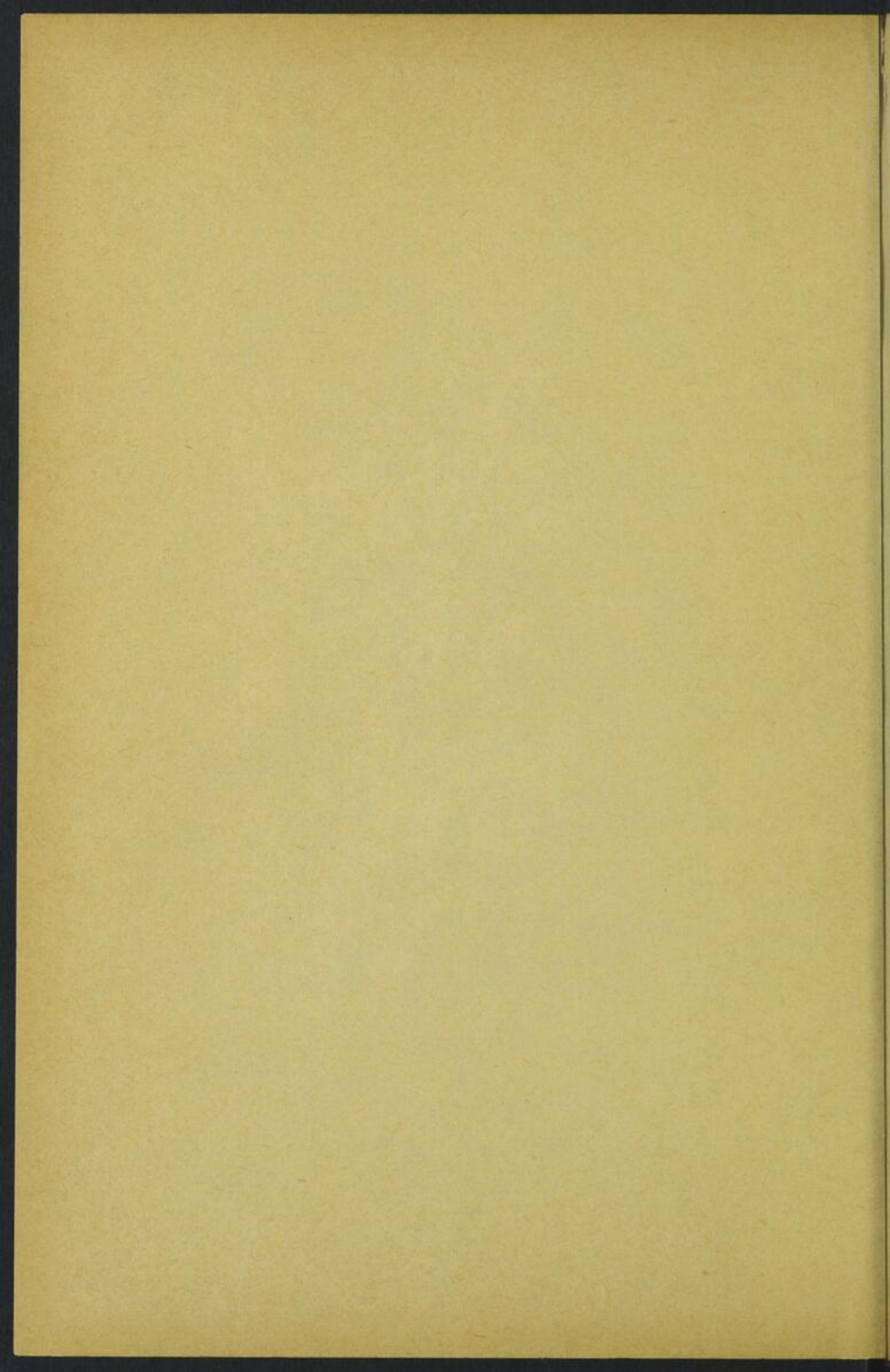
Comment expliquer mon goût, mon ambition d'écrire dans ces conditions-là? Ce n'est certes pas pour avoir jamais entendu: « Oh! que cela est bien écrit! » ni à cause de ces « gens qui s'accoutument à mal parler et à mal penser », et que bien penser choque ou fait rire! *Mea culpa, maxima mea culpa.*

Toutefois j'ai toujours pensé que le mieux était d'exercer un second métier et de publier à la fin de sa vie un livre unique, comme un pied d'agave, au bout de cinquante ans, jette en l'air une immense grappe de fleurs, et meurt.



QUATRIÈME PARTIE

PORTRAITS



Avant-propos

Nous passons pour un peuple jaloux de ses traditions. Rien n'est plus faux. Nous écorchons le français. Nous oublions tout, même notre devise: Je me souviens! Chaque génération, ignorante de la précédente, est oubliée de la suivante. Nos morts sont plus morts que les morts des autres pays: les leurs ont cessé de vivre, mais les nôtres ont cessé d'être. Nous foulons avec l'indifférence de l'immigrant la terre qui renferme leurs os. Nos cimetières ne sont que des dépotoirs. C'est pourquoi nous sommes si peu vivants. Nous recommençons toujours sur nouveaux frais. Encombrés d'histoires du Canada, nous manquons de bonnes biographies. Comme si nous n'avions jamais eu d'intérêt qu'en troupeau! Que de fois, parlant à un plus jeune de ceux de mes aînés qui m'ont appris quelque chose, me suis-je étonné de son étonnement! Je pense qu'il est de mon devoir d'évoquer leur souvenir avant de disparaître, à mon tour. Je commencerai par Alfred Laliberté, dont me plaisaient tant le courage intellectuel et l'enthousiasme.

Alfred Laliberté

Un jour qu'il était question de Medtner, qu'il plaçait au premier rang des compositeurs contemporains, je demandai à Laliberté de me parler de l'homme, qu'il avait très bien connu. « Imaginez, me dit-il, une sorte de géant terrible avec des yeux bleus, un regard d'enfant. »

Ce portrait, plus psychologique que physique, car son ami était très beau à en juger par ses photographies, rendait assez bien compte du caractère angélique et du côté sombre qu'on trouve dans l'œuvre. Il ressemblait assez bien aussi à Laliberté, en qui la force la plus grande s'alliait avec la plus grande délicatesse. Personne sans doute n'a joué mieux que lui Mozart, par exemple. Mais l'écorce était rude. Vigoureusement charpenté et replet; la tête assez grosse, les traits forts, de longues oreilles et le nez en trompette, la mâchoire puissante; Laliberté aurait eu l'air commun, n'avaient été ses yeux où pétillait toute la malice du monde, et sa démarche, qui, d'un homme de son âge et de sa corpulence, surprenait, mais il semble y avoir un rapport nécessaire entre le talent artistique et la souplesse du corps: il se déplaçait vivement en sautillant.

Tout feu pour ce qu'il aimait, tout flamme pour ce qu'il détestait, tout vie et pressé de vivre, impatient du médiocre, cette grande perte de temps, violent à force d'être tendre et faisant un peu peur, Laliberté avait beaucoup de partisans et beaucoup d'adversaires. Mais il demeurait un homme seul.

Son caractère s'expliquait en partie par le long séjour qu'il avait fait en Allemagne avant la première guerre mondiale et la difficulté qu'il avait eue à se réadapter à la vie canadienne.

Il s'en était fallu peu que son séjour à Berlin ne fût de courte durée. Bientôt il se présentait chez le dernier professeur qu'il lui restât à voir. Tous les autres avaient refusé de lui donner des leçons à cause de son impréparation. L'enseignement de la musique au Canada devait être alors bien loin de valoir celui qui s'y donne de nos jours. Jusque-là, pourtant, le jeune Laliberté ne s'était pas laissé décourager. Mais soudain, en entendant par la porte entre-bâillée un élève jouant à la perfection, il prit conscience de ses lacunes. Il se laissa tomber sur une marche et fondit en larmes. Le maître le trouva là et, touché par ce désespoir, il s'offrit à lui faire rattraper le temps perdu.

Courageusement, au prix de durs sacrifices, la plupart du temps se nourrissant de fromage et de pain, Laliberté se mit à la tâche et fit tant et si bien qu'au bout de sept ans d'effort, il gagnait le premier prix du concours de lecteur auquel participaient trois mille pianistes, en exécutant à livre ouvert la troisième sonate de Scriabine. Cela lui valut l'honneur de jouer ensuite en privance pour le kaiser et, récompense encore plus grande, le manuscrit de la sonate, qu'il reçut des mains du compositeur lui-même.

Enfin, plein d'enthousiasme à la pensée d'apporter à ses compatriotes ce qu'ils n'avaient pu lui donner, avec un patriotisme exalté par la nostalgie, Alfred Laliberté revint.

Willie Eckstein triomphait alors à Montréal.

Il restait à Laliberté d'apprendre à ses dépens que, pour un Canadien français longtemps absent, la difficulté n'est pas seulement de faire partager aux siens le fruit de son expérience, mais de se faire admettre encore comme un des leurs. Un humoriste a dit que les absents ont tort de revenir! Il paraît que, lors du seul récital que Laliberté a donné à Montréal, les étudiants lui lancèrent des tomates pourries, parce qu'il jouait l'*opus 110* de Beethoven, alors que l'Allemagne était devenue notre ennemie... On mêlait un peu tout à cette époque.

À cause de son long séjour en Allemagne, Alfred Laliberté passait ici pour germanophile. Dans une cer-

taine mesure, il l'était en effet, même avec défi pendant les deux guerres. Parce qu'il aimait par-dessus tout Bach, Beethoven et Wagner, il passait aussi pour francophile et sourd à la musique française. Là on se trompait encore plus. Ce qui était vrai, c'est qu'il méprisait des morceaux tels que *Pièces en forme de poire* d'Erik Satie ou *le Petit âne blanc* de Jacques Ibert. Encore était-ce plutôt contre les étiquettes qu'il en avait que contre les produits mêmes. Sa religion, c'était la musique. Il souffrait mal qu'on badinât sur ce sujet. Il y avait toujours dans son regard une étincelle, qui pouvait se changer rapidement en flamme de joie ou de colère.

A propos d'une foule de petites œuvres charmantes, mais sans grande importance, il disait: « On ne se nourrit pas de bonbons! » Du reste, ses trop rares compositions dénotaient une influence plus française que germanique. Un jour qu'un de ses interlocuteurs lui reprochait de mésestimer Debussy: « J'en sais par coeur toutes les notes, répliqua Laliberté. Pouvez-vous en dire autant? » Enfin, tout récemment, Marcel Dupré, le fameux organiste français, a rendu hommage à Alfred Laliberté: « C'était un bel artiste. »

Avec autant d'apparence, on aurait pu taxer Laliberté d'anglomanie, car il préférait Shakespeare à Racine. Un jeune Canadien, qui en faisait une question de patriotisme, pour le convaincre de la supériorité de Racine, lui fit lire l'ouvrage un peu sec que Thierry Maulnier a consacré à ce dernier. En lui rendant son exemplaire, Laliberté dit qu'il aimait toujours mieux Shakespeare, mais qu'il aimait encore mieux Racine que Maulnier!

Ce qui précède a pu faire croire que Laliberté était un homme tout d'une pièce. C'était tout le contraire. D'ailleurs, rigidité et art s'excluent. Mais la nuance, chez Laliberté, se trouvait entre les paroles et les actes. Par exemple, un jour, comme, au grand scandale de ses élèves, il faisait une violente sortie contre la charité, où il disait ne voir que mièvrerie, que niaiserie, qu'avilissement, on frappa à sa porte. C'était un mendiant. Lali-

berté fouilla dans sa poche et mit dans la main du pauvre homme une pièce de monnaie, tout en continuant de plus belle à invectiver contre la charité. Mais ses élèves l'écoutaient maintenant avec un sourire.

Ce qu'il y avait peut-être de plus aimable chez Laliberté, c'était son enthousiasme. Toute belle chose l'enflammait. Il se passionnait à soixante ans comme à vingt. L'esprit chez lui était demeuré jeune comme le cœur et, pour ainsi dire, sujet à des palpitations. Racontons d'autres anecdotes. Laliberté a longtemps boudé l'*Héroïque*. La dédicace à Napoléon la lui gâtait; il y voyait la seule faiblesse de Beethoven. Or, un soir, au milieu de son repas, un de ses élèves reçoit un appel du maître: « Venez tout de suite, dit-il. Une chose très importante. » L'élève se rend donc en vitesse chez Laliberté, qui, dès qu'il l'aperçut, s'exclama: « J'aime la *Troisième!* » Une autre fois, appel en pleine nuit; il s'agissait cette fois d'un nouveau manuscrit de Medtner! Il le déchiffrait impétueusement en chantant et criant de joie autant qu'en piochant le clavier.

Après cette image de Laliberté pétrissant avec pétulance un morceau de Medtner, et pestant contre les pages qui s'enroulaient sur le lutrin, il m'en revient une autre, pleine de sérénité. Le maître est assis dans un fauteuil près de la fenêtre, relisant Shakespeare, Goethe, Nietzsche ou Melville, ses auteurs favoris, cependant qu'à l'autre bout du profond studio, au delà de l'écran, des tables et des chaises, un élève joue sous le regard étrangement clair d'un portrait de femme. Peut-être que, par cet écran, cette distance, Laliberté voulait débarrasser l'élève de toute timidité comme de tout désir de l'impressionner. Toujours est-il que, le morceau fini, il allait s'asseoir à côté de lui et jouait à son tour, d'abord comme il venait d'être fait, puis comme il fallait.

Plusieurs pianistes de passage répétaient leur récital chez Laliberté. Une fois, Laliberté dit à Rachmaninov: « Tu as joué plus mal qu'aucun de mes élèves! » Peut-être s'était-il exprimé plus crûment? Rachmaninov fit claquer la porte.

Individualiste forcené, Laliberté avait horreur du troupeau. Ce qu'il aimait tant chez Medtner, c'est que c'était un homme seul et qui allait contre le courant. Comme tous les véritables réformateurs, Medtner remontait à la source au lieu de s'abandonner à la dérive de conserve avec tous les conformistes modernes. Les conformistes de tous les temps se sont toujours donnés pour des avant-gardistes. Mais l'avant-garde, c'est une vue rétrospective. Ainsi les deux écrivains les plus originaux du XVIII^e siècle, Saint-Simon et Jean-Jacques Rousseau, passèrent longtemps pour des retardataires, parce que le premier s'exprimait comme un homme du temps de Louis XIII, et que le second avait repris la longue période coutumière aux prédicateurs du Grand Siècle. Pour reprendre une comparaison de Laliberté, le fait de brûler la grammaire n'a jamais ajouté un chef-d'œuvre à la littérature. Il n'était pas de ce « monde d'amateurs stupides de nouveautés ».

Je vis souvent Laliberté au cours des années 40. La conversation se prolongeait fort avant dans la nuit. Parfois elle se poursuivait à une table du *Haufbrow*, non loin de son studio. Je raccompagnais le maître chez lui pour l'écouter jouer, et la musique nous envahissait avec la lumière du jour naissant.

II

Paul Morin parle

— Que voulez-vous savoir, mon jeune ami? Vous savez d'avance tout ce que je pourrais vous dire. Et puis on n'interviewe pas un mort... Asseyez-vous là, près du radiateur; vous vous réchaufferez. On dit qu'il fait un froid de canard. Moi, je ne sors plus. Depuis trois ans, je ne suis allé en ville qu'une dizaine de fois. Pourquoi sortirais-je? Pour rencontrer des gens qui m'irritent, pour voir des affiches qui insultent la langue française

et suscitent ma colère, pour attraper le rhume? Je préfère rester au milieu de mes choses, de mes beaux souvenirs.

*Ce rapide présent ou le bel avenir
Ne charment ni ne touchent.*

Ces laques dorées, ces estampes chinoises, ces bibelots me sont chers. Je relis des lettres d'amis. Je pratique les classiques, qui ont si bien dit tout. Je me plonge dans l'histoire des George. Quelle époque de raffinements, de luxe, de culture, que la leur!... Cela? c'est l'écusson des Morin d'Equilly. Où sont mes lunettes? Oh! ces lunettes! Quand j'en ai besoin, elles se dérobent dans les coins les plus obscurs. La malice des choses! Connaissez-vous bien la malice des choses, Bailargeon? Elle me fait peur depuis que la méchanceté des hommes ne me la cache plus. Les Anglais disent *malignancy*, la malignité des choses. Par exemple, un bouton de col qui s'attaque à une pomme d'Adam, qu'il rend toute blette, et qu'il ronge comme un ver pendant des années!... Bon, les voici. Elles étaient sous mon nez, comme pour mieux me narguer. Mais le moyen d'apercevoir mes lunettes sans le secours de mes lunettes? La rivière que vous voyez sur cette photographie est l'Avre, qui traverse Nonancourt, en passant tout près du domaine de mes ancêtres, là, à l'arrière-plan. Nonancourt est une petite ville de Normandie, à quatre-vingt-dix courses de Paris, pour parler comme Jules César. Quant au jeune homme nonchalamment appuyé sur le parapet du petit pont, c'était moi il y a longtemps. Je venais d'achever ma thèse de doctorat sur Longfellow et je corrigeais les épreuves du *Paon d'email*. Regardez-moi: je suis maintenant un gros monsieur ventru à barbiche blanche. Il ne me reste plus, du jeune homme sur l'Avre, que le nez droit. Si vous voulez, nous parlerons plutôt de ce temps-là. J'ai fait mes études à Paris, rue de Madrid, puis au collège Saint-Louis, où les PP. Jésuites m'apprirent la danse, l'escrime et l'équitation. Puis mon père me demanda

d'étudier le droit à Montréal. Au bout de trois ans, j'étais reçu avocat, Dieu sait comment, et retournais en toute hâte en France vivre trois autres années délicieuses, tout en préparant consciencieusement une longue thèse sur les sources le Longfellow. Les sources plutôt que l'œuvre. Aux Etats-Unis, vers cette époque, il suffisait de puiser en France, en Allemagne et en Italie pour être considéré comme un grand auteur. Entretiens, j'écrivais les poèmes du *Paon d'email*, où j'essayais tout simplement de parler des choses que j'aimais, avec le souci de ne pas gaffer au point de vue de la science du vers. Le respect des lois, c'est tout, n'est-ce pas? Les licences qu'on s'accorde aujourd'hui sont le fait de jeunes révoltés sans intérêt, encore hors de page, sinon celui d'incapables. Le véritable poète se joue de toutes les contraintes. Peut-être dois-je surtout à Henri de Régnier et à la comtesse de Noailles, chez laquelle j'ai passé des heures charmantes. On y oubliait tous les soucis vils de l'existence. On était chez elle comme dans une flamme, où rien de bas ne subsistait. J'ai plusieurs lettres et des vers inédits d'Anna de Noailles. Lisez ceux-ci. Ne sont-ils pas magnifiques? Revenu d'Europe, j'occupai la première chaire de littérature française de l'Université McGill, puis j'enseignai à Smith College et à l'Université de Minnesota. Un peu plus tard, je devins secrétaire de l'École des Beaux-Arts de Montréal, poste que me fit perdre un certain marchand de couleurs. Vint ensuite la crise économique, des années terribles. Agent d'assurances, je publiai *Poèmes de cendre et d'or*. Mais cette petite secousse de voir mon nom imprimé, je ne la ressentais plus. Il me fallait gagner ma vie. Enfin j'ouvris un bureau de traduction. Depuis lors, je gagne honorablement ma vie au service de maisons de commerce et de compagnies anglaises et américaines. Mais quel travail stérilisant que la traduction! Je me console un peu en pensant que je n'ai jamais eu à monter dans un tramway! Vous travaillez pour le compte d'un journal, heureux homme! Quelle source intarissable de joie que nos journaux! J'en reçois une foule de tous les coins de la province et je

passé des moments agréables à y relever des cocasseries du genre de celle-ci: après un éloge du premier ministre qui prend sa retraite, un rédacteur écrit *exeat* au lieu d'*exit*! N'est-ce pas comique?...

III

Berthelot Brunet

On ne parle plus de Berthelot Brunet dans les journaux, auxquels il a donné tant de « papiers ». Combien de Montréalais se souviennent de sa silhouette chaplinesque? (Même l'inoubliable finit par s'oublier!) Qui peut encore citer un de ses mots? Pourtant il en a eu d'excellents. Celui-ci, par exemple: « On dit que nous parlons la langue du XVII^e siècle. Nous parlons surtout celle de Tartuffe! » On en trouverait un grand nombre dans ses deux mille articles. Il en a dit un grand nombre d'autres au cours de ses brillantes improvisations servant à payer son écot au restaurant ou à la taverne.

J'ai eu la bonne fortune d'entendre deux de ces improvisations. Dans la première, Berthelot Brunet soutenait qu'on pouvait juger à coup sûr de la valeur d'un capitaine ou d'un homme d'État par la qualité de son style, invoquant à l'appui de sa thèse César, Commines, Richelieu, Napoléon, Disraëli, Churchill, grands chefs et grands écrivains. La seconde improvisation n'était pas moins paradoxale: d'après lui, le premier des écrivains canadiens, et le meilleur, était la mystique Sœur Marie de l'Incarnation.

A propos de nonnes: « Comme les religieuses ne sortent jamais seules, disait-il, les écrivains canadiens n'osent jamais écrire sans être accompagnés d'un écrivain français. » La remarque pourrait être d'aujourd'hui. Quel étudiant, quel boursier prendra la peine de réunir les bons mots de Berthelot Brunet? Il me semble que cela vaudrait bien autant que de bâtir à chaux et à

sable une thèse sur la *Henriade*! On serait aussi bien mieux récompensé de sa peine. Car ce recueil obtiendrait encore plus de succès que *Mon Encrier* n'en connut autrefois: Berthelot Brunet a plus de trait que Jules Fournier; de plus, il est resté très actuel.

Des trois écrivains canadiens les plus intéressants du début du siècle, Jules Fournier, Olivar Asselin et Berthelot Brunet, le plus suivi fut Asselin, qui a laissé un exemple de probité et des disciples, notamment Willie Chevalier et Jean-Louis Gagnon; le moins influent, quoique le plus doué, fut notre poverello. Berthelot Brunet ne fut pas pris au sérieux, parce qu'il était petit, laid, seul, sale et sans le sou, vivant comme un clochard et, brochant sur le tout, plein d'esprit. D'être sérieux si légèrement n'était plus dans nos habitudes.

L'esprit, « cette chose encore plus rare que la vraie poésie », a été la principale contribution de Berthelot Brunet à notre littérature, qui en avait manqué avant lui presque autant que depuis, si on excepte Arthur Buies, « toujours armé d'un style vif », selon l'expression même de Brunet (mais on fait toujours son propre portrait). En parlant de cet ancêtre: « N'est-il pas temps que nous ayons de l'esprit? » demandait-il. Question demeurée sans réponse.

Ce fut à sa manière un précurseur. Rôle glorieux, mais des moins confortables. Celui qui devance ses contemporains va bientôt en haillons. C'est dans le troupeau que la laine protège la laine. Hors du troupeau, la tonte, pour ainsi dire, est continuelle.

On lit dans sa notice biographique: « Il voyait ses amis vivre de commissions, de gratifications, de primes et de bonis; il crut plus simple et plus honnête de quêter. » En quelques semaines, au Ritz, il flamba tout son bien, puis, de notaire qu'il était, il devint écrivain, c'est-à-dire, pour lors, une nouvelle sorte de mendiant. Cependant il préserva farouchement son indépendance d'esprit, là-dessus ne laissant aucun doute à ceux qu'il tapait. Mal en prit à un chanoine de lui offrir un jour, peut-être sans arrière-pensée, une boîte de cigares: dans la critique

qu'il fit ensuite de son livre, Berthelot Brunet le compara à un derviche tourneur!

Au lieu d'attribuer tous nos maux aux Anglais, Berthelot Brunet en blâmait ses compatriotes. Pour qui se prenait-il, ce tondu, ce galeux? Ce n'est que maintenant que certaines de ses remarques les plus désagréables nous apparaissent comme des *De Profundis* grinçants désespérément adressés à un public insatiable de flatteries. Enfin, je crois que Berthelot Brunet n'était pas peu fier de son impopularité.

Aujourd'hui que l'anglophobie, le séparatisme et toutes les autres billevesées dont il s'est tant moqué, sont de nouveau pris pour des idées, et défraient toutes les conversations, nous aurions intérêt à le relire.

Il pensait que le problème de notre survivance n'était pas une question d'indépendance politique, mais une question de progrès intellectuel. Ce n'étaient point des tracts qui nous sauvegarderaient, mais des brevets et des *copyrights*. Vain serait tout notre courage s'il allait à l'encontre du bon sens. Mais « un syllabaire et puis un formulaire, voilà ce qu'était de A à Z toute notre éducation! » Berthelot Brunet aurait dit à Marcel Chapat: « Vous feriez plus pour nous en devenant un grand chimiste plutôt qu'un grand chimérique. »

* * *

Si Berthelot Brunet n'a jamais été un auteur populaire, il fut bientôt un personnage légendaire. Mais toutes les anecdotes qui circulaient sur sa vie privée, si un habitant de la rue peut en avoir une, étaient pitoyables autant que comiques, et ne m'avaient inspiré nulle envie de connaître l'homme. Quant aux quelques articles que j'avais lus de lui dans *les Idées* et dans *l'Ordre*, le style m'en avait semblé assez lâché. J'aurais voulu que toutes les phrases fussent brillantes et piquantes, et qu'on n'en pût rien ôter, telles des larmes bataviques. J'ai toujours eu horreur du débraillé, des longs cheveux, de tout ce qui est un peu fou.

C'est à la librairie Déom que je rencontrai pour la première fois Berthelot Brunet. Il parlait de choses

et d'autres, la tête portée un peu en arrière à cause de sa petite taille, au milieu d'un groupe de professeurs et d'étudiants auquel je fus invité à me joindre. Il me tendit la main en s'inclinant. La politesse de ses manières et la correction de son langage contrastaient avec ses hardes frippées et déchirées comme on n'en voit ordinairement qu'aux vagabonds. Mais son éloquence faisait oublier ses loques.

Le hasard, qui n'avait pas voulu que nous nous conussions plus tôt, bien que nous fréquentassions les mêmes librairies (Déom, Méthot et Pony) et les mêmes bibliothèques (Saint-Sulpice, Fraser et la Municipale), sembla ensuite favoriser nos rencontres. Il faut dire que, depuis la première, j'étais entré à l'emploi d'un journal situé dans le quartier où Berthelot Brunet, avec la grande liberté des chiens sans collier et des chats de gouttière, se promenait à toute heure, encapuchonné d'une espèce de béret trop grand, d'un bleu passé, qui devait lui avoir été donné comme le reste de son accoutrement, un bout de cigare entre les dents et, sous le bras, un sac d'écolier rempli de bouquins, dont la pesanteur, combinée avec les vapeurs de l'alcool, compliquait quelquefois sa démarche en zigzags d'un double mouvement de tangage et de roulis.

A la place de son sac, un jour, je ne sais plus d'où, il avait emporté la serviette de Paul Morin avec qui il avait fait des libations. Le lendemain, à quelques heures d'intervalle, presque dans les mêmes termes et avec une égale indignation de part et d'autre, j'entendis Paul Morin accuser Berthelot Brunet de lui avoir subtilisé ses traductions et Berthelot Brunet imputer à Paul Morin de s'être emparé de ses livres, chacun d'eux croyant dur comme fer me révéler chez son compagnon de la veille un trait de la plus noire perfidie. Voilà de nos jugements d'autrui.

Ce qui me gênait le plus, ce n'étaient ni ses nippes ni ses punaises, ni même l'odeur d'Eau des Carmes qu'il exhalait en parlant, mais ses contradictions, son cynisme. Par exemple, il se vantait d'avoir écrit en

même temps, dans *L'Action conservatrice*, contre les libéraux et, dans *La Riposte*, contre les conservateurs. Ce qui était pis, dans le numéro des *Idées* consacré à la mémoire d'Olivar Asselin, dont il avait loué le style dans *L'Ordre*, tout ce qu'il avait trouvé à dire, c'était qu'en somme, comme écrivain, le grand journaliste disparu n'avait été qu'un prote du premier ordre, manquant de naturel, qui est tout.

Naturel, le style de Berthelot Brunet ne l'était que trop : il était bien l'homme même, avec sa grande lecture et la finesse de son esprit, mais il était aussi le clochard, avec sa guenille et ses vices. Pour quelques médailles, que de flans!... Cependant, de pathétique comme son long visage à grosse moustache, tête de romancier russe du siècle dernier, il n'y a rien dans tous ceux de ses écrits que j'ai lus; ni, du reste, trace d'envie ni revendication quelconque : il avait beau être pauvre comme un moine du temps jadis, Berthelot Brunet n'avait pas l'esprit tourné contre lui-même, ni contre la chair, ni contre la vie. D'ailleurs, l'auteur de *Chacun sa vie* a vécu plutôt celle des autres que la sienne : il lisait ou écrivait sur ce qu'il venait de lire; le reste du temps, il flânait, nous observant de sa prunelle vive comme un moucheron derrière ses petites lunettes à monture de cuivre. Pour expliquer leurs négligences, ajoutons que ses articles durent passer entre les pattes des remanieurs maniaques qu'étaient alors les rédacteurs en chef.

Il a écrit ses livres alors qu'il était au dernier degré diabétique, plus que jamais à la diable. Ils valent surtout, comme ses articles, par les traits qu'on y rencontre. *Chacun sa vie*, qui est peut-être le meilleur, est une pénitence et son *Histoire de la littérature canadienne-française*, un pensum : « Notre littérature? disait-il. Cela se collectionne, mais ne se lit pas. Plus je vais, plus je crois qu'entre tous les peuples qui écrivent, et qui publient, nous avons cette grande originalité, de n'en avoir point. » Encore ce dernier ouvrage a-t-il été outrageusement retouché et comprimé avant d'être mis sous presse. Le manuscrit qu'il m'en avait lu était de beaucoup supérieur

à ce qui a été édité. Quant au recueil de contes, *le Mariage blanc d'Armandine*, et au roman, *les Hypocrites*, que dire? Il est rare qu'un véritable personnage de roman comme Berthelot Brunet devienne un bon romancier.

Mentionnons ses travaux de nègre, qui furent nombreux. On y découvrirait probablement de bonnes choses. Il ne se peut qu'il n'en vienne sous la plume d'un tel écrivain, même quand il la prête. Combien durent lui peser tous ces ouvrages à la rédaction desquels il fut obligé de s'astreindre pour le vivre et le couvert! Une fois, un médecin l'ayant enfermé dans une cabane dans le bas du fleuve pour le forcer à écrire pour lui, Berthelot Brunet ne put recouvrer sa liberté qu'en se faisant expédier par son ami Paul Toupin la fausse nouvelle de la mort d'une de ses soeurs!

Peu de temps avant sa mort, je lui pris une interview. En fait, il répondit à mes questions à la machine à écrire sur treize feuillets que j'ai conservés. On peut les considérer comme son testament littéraire. En voici quelques extraits.

Qui consent à se réclamer d'une école? C'est par politesse, par amitié qu'on dit à un auteur: « Maître ». Le disciple le plus fidèle veut toujours être un enfant prodigue. La littérature est une république et il est rare qu'on y élise deux fois le même président!

A coup sûr, les filiations existent. Mais il ne faut pas conclure trop vite... Je me souviens qu'écrivant des poèmes détestables, où je cherchais l'image précieuse et inédite, il m'arriva de trouver une métaphore dont j'étais très fier. Or, deux jours plus tard, en feuilletant ses Bucoliques, je la retrouvai chez Jules Renard!

Ce jeu des rapprochements est toujours assez vain. Un jeu qui m'amuserait davantage, ce serait de chercher à quel auteur on s'oppose. Il y a peut-être, en effet, plus de filiations par contradiction que de filiations directes. Pour ma part, j'ai toujours écrit contre un livre ou contre quelqu'un. Quel écrivain ne peut dire comme Clémenceau: « Je fais la guerre »?

En général, les écrivains français sont pour nous ce qu'étaient pour les classiques français les Grecs et les Latins. Et nous avons les mêmes timidités que les classiques français: nous n'osons pas nous aventurer là où ne s'est pas risqué un Français...

Parler de l'importance du milieu, c'est trop souvent une excuse pour les paresseux et surtout pour ceux qui n'ont pas de talent. Il n'existe pas de milieu où pousse naturellement l'œuvre d'art. L'œuvre d'art est toujours une exception. Sans doute est-elle soumise aux lois du monde physique et du monde intellectuel. Mais comment ces lois agissent-elles? C'est un mystère que n'ont pas encore élucidé les théoriciens. Il en va des lois littéraires comme des lois historiques: il faut être bien naïf pour y croire.

Bien sûr, quand nous donnerons quelque chef-d'œuvre, il surviendra quelque critique qui en trouvera les sources et qui affirmera que ce livre est bien canadien, comme on prouve que Chénier est bien français, Tourguéniev bien russe et Henry James plus anglais qu'américain!

L'influence des lectures est sans doute plus marquée. Mais elle l'est surtout chez le méchant écrivain. L'écrivain de talent sait si bien brouiller les pistes, ses lectures s'annulent si bien l'une l'autre qu'on dira tantôt que Stendhal est un écrivain du XVIII^e siècle, tantôt que c'est le seul romantique de la littérature française. Ici encore on affirmerait plus intelligemment qu'un auteur se définit mieux par les écrivains auxquels il s'oppose que par ceux qu'il imite...

Lorsque j'ai envie de parler ou que la solitude me pèse, je me mets à la machine et j'écris. Sur quoi? souvent je ne le sais pas d'avance. Je pousse si loin la manie d'écrire que, lorsque je lis, j'écris encore plus que je ne lis. Je n'ai pas entendu une phrase que mon crayon en contredit déjà l'auteur!

Je n'ai pas de méthode, si ce n'est d'écrire presque toujours ce que je ne voulais pas. Un plan me sert surtout à en voir les défauts et à faire tout autrement. Disons que ma méthode serait d'écrire d'abord pour

trouver ensuite ma méthode. J'écrivais des livres pour en faire ensuite la critique!

Non, le style n'est pas pour moi un problème, parce que j'ai horreur de me corriger. J'écris toujours à la machine et du premier jet. Un écrivain qui peine sur son texte me semble plus vaniteux, plus fat et plus bête encore que n'est sans-gêne celui qui donne au public ses brouillons. N'est-ce pas une impolitesse de parvenu que de se présenter au public en habit et haut de forme? J'ai hâte que vienne la mode des shorts pour la prose et pour la poésie comme elle est venue pour le vêtement.

Comment je suis devenu écrivain? Il faudrait plutôt me demander quand est-ce que je n'étais pas écrivain. Dès que j'ai su lire, je me suis mis à écrire. Au lieu de jouer comme les autres enfants, je m'amusais à écrire. C'est du reste pourquoi j'ai tellement l'air du type qui se moque de son lecteur. Il arrive souvent que le métier d'écrivain, loin d'être une déformation de la nature, soit la nature même.

Il y a beaucoup de pommes vertes parmi ce que je donne. Tant pis! Il m'est aussi nécessaire d'écrire qu'il l'est à une commère de parler! Je me console en me disant que le peuple canadien est un peuple naturellement éloquent et que c'est déjà un progrès que de me contenter d'écrire.

La littérature peut être un gagne-pain pour un diabétique comme moi à qui le pain est presque interdit! Pour les autres, j'en doute. J'ai écrit un millier d'articles, publié un recueil de contes, un roman et un volume d'essais, outre une douzaine de traductions d'ouvrages anglais. Eh bien, tout cela ne m'a pas rapporté ce que j'ai gagné deux ou trois fois en quelques heures quand j'étais notaire!

Si la littérature ne nourrit pas son homme, c'est tant mieux, puisque pour rester écrivain, il faut avoir la vocation; et les vocations contrecarrées sont toujours les meilleures.

*La dernière fois que j'aperçus Berthelot Brunet, ce fut d'un tramway arrêté en face de *La Patrie*, où il*

avait commencé de travailler régulièrement. Dans son costume flambant neuf, d'un ton clair, il avait la mine d'un premier communiant. Il tenait une brochure que je reconnus être celle d'un roman d'Adrienne Choquette, qui venait de paraître, et dont le titre était en l'occurrence d'un sinistre présage: *la Coupe vide*. Berthelot Brunet a été secrétaire de l'École littéraire de Montréal et correspondant du *Mercure de France*.

Tant que nous laisserons nos meilleurs écrivains mourir de misère, nous parlerons en vain de notre attachement à la langue française.

IV

Ringuet

Ce qui a fait le succès de *Trente Arpents*, la description minutieuse d'un milieu rustique, a perdu de l'intérêt. En revanche, « Hiver », la partie jugée d'abord la moins réussie, parce que, bien à tort, on a cru y discerner de l'ironie à nos dépens, nous paraît maintenant de beaucoup la meilleure.

C'est la partie où le héros du roman, Euchariste Moisan, va finir ses jours à White Falls, chez son fils Ephrem. Là, Ringuet n'a plus qu'à décrire les impressions successives du déraciné sur le déclin de sa vie, ou plutôt, cette vie n'ayant pas eu de sommet ni même de relief, disons: arrivé au bout de son rouleau.

En extrayant son héros hors de son pays, Ringuet s'est du même coup dépêtré de son régionalisme étroit. Les dernières pages, dépouillées de l'antiquaille québécoise, passent du sujet canadien au plan humain. Le roman s'achève ainsi par une bonne nouvelle par rapport à laquelle ce qui précède fait l'effet d'un long prologue folklorique. Ainsi, dans ce qu'ils ont de plus valable, *Trente Arpents*, classés parmi nos romans du terroir, sont une oeuvre exotique.

C'est, d'ailleurs, dans cette dernière partie que s'affirme l'esprit nouveau de l'oeuvre: toute sentimentalité

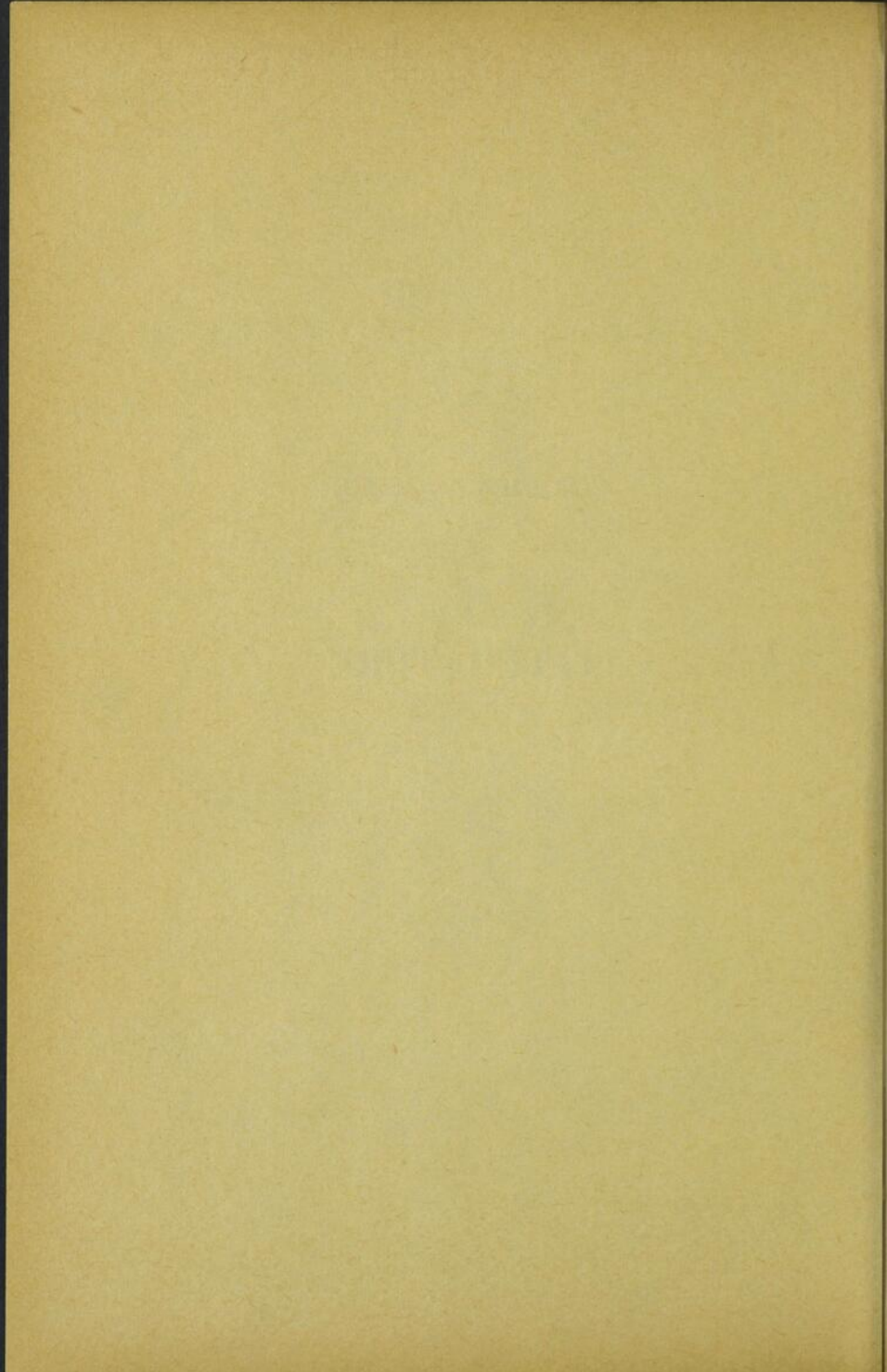
intempestive, toute mièvrerie pastorale, tout faux lyrisme, tout embellissement, tout endimanchement en sont bannis. Les rares commentaires de l'auteur sont renfermés dans des réflexions brèves, souvent dans une simple épithète. La plupart du temps, Ringuet laisse parler les choses. L'émotion contenue de la fin nous touche plus que tout. Bien sûr, il y a là beaucoup d'ironie, mais c'est l'ironie du sort.

De l'ironie, l'auteur en mit plus dans sa vie et dans sa conversation que dans ses livres. Il était naturellement taquin et moqueur. Ce sont là deux petits défauts qui vous font d'ordinaire de grands ennemis. Chose plus grave, Philippe Panneton tenait volontiers le crachoir (plus tard, on vous le verse sur la tête!) et il avait l'esprit de contradiction. Ce n'est pas encore de l'esprit, mais c'est une disposition certaine à en avoir ou, du moins, à en faire. On dit qu'il était contredisant à un tel point qu'il se contredisait lui-même. Suprême contradiction, il a fini ambassadeur après avoir obtenu la célébrité comme auteur. Or, comme on sait, il n'y a pas de métiers plus opposés que ces deux-là. L'écrivain s'impose par la force de ses expressions, tandis que le diplomate s'avance dans la carrière à force de silence.

Toute la vie de Panneton est pleine de paradoxes. Il n'a rien fait comme les autres, à part ses deux romans, *Trente Arpents* et *Le Poids du jour*, écrits d'après les romans réalistes. L'école de Maupassant et de Zola est la seule où il soit resté jusqu'à la fin. De tous les collègues par où il est passé, Panneton eut l'honneur d'être expulsé. Son esprit de contradiction s'y manifestait surtout par une fringale de lectures. Il lisait partout, en classe, dans la cour et à la chapelle. Et il lisait depuis l'âge de quatre ans. Tant d'originalité le priva de baccalauréat. Mais un autodidacte n'en a pas besoin. Ce défaut de parchemin fut pour Panneton un défi à relever. Il devint médecin et même professeur agrégé à la faculté de médecine de l'Université de Montréal. Enfin, il fut l'un des membres fondateurs de l'Académie canadienne-française et il devait faire également partie de la Société Royale, sa rivale.

CINQUIÈME PARTIE

LITTÉRATURE



I

OISEAUX RARES

Les personnes lettrées deviennent plus rares que les gens de lettres.

II

NOTRE HOMÈRE

C'est dans les *Fables* que nous nous familiarisons avec toutes les tournures. Il importe assez peu que la poésie et la sagesse de La Fontaine nous échappent d'abord.

III

PARADOXE

Le moraliste, qui parle de l'homme en général, n'intéresse qu'une élite.

IV

EXORDE

Ce qui — dit-on — va de soi, m'arrête. Je ne sors pas des exordes.

V

NÉGLIGENCE

Dans presque tous les livres qu'on m'a prêtés en me les recommandant fort, j'ai trouvé des pages non coupées.

VI

KARL MARX

On a triomphé longtemps de Karl Marx en démontrant que le travail seul ne fait pas la valeur; or, l'auteur du *Capital* ne le soutient nulle part: il souhaite seulement qu'il en soit ainsi.

VII

IRONIE SOCRATIQUE

Dans son dialogue *des Lois*, Platon dit comme une chose certaine que les vieillards écoutent de préférence les paroles graves des moralistes les plus sérieux. Est-ce là un exemple de l'ironie socratique, ou bien l'humanité a-t-elle changé tellement?

VIII

MANQUE DE RÉALISME

Il y a encore plus fort, et que contredit toute notre expérience: Aristote, son disciple, met entre les motifs qui attirent l'affection la découverte de ses fautes!

IX

INCOMPRIS

Le talent court les rues, mais ne rencontre personne.

X

CERCLE

On multiplie les commentaires pour maintenir une oeuvre à la portée du public, et le prestige qu'elle acquiert ainsi la soustrait à tout jugement.

XI

PRESTIGE

L'éloignement, comme un recul du temps, peut faciliter la critique. Mais il ajoute à l'auteur un prestige dont le dépouille une rencontre.

XII

ENSEIGNEMENT LIVRESQUE

Sur chaque auteur, les élèves apprennent par coeur les jugements des critiques autorisés; et pour le reste, — les oeuvres! — on lit des morceaux choisis. L'enseignement livresque, c'est l'enseignement sans les livres.

XIII
PRÉJUGÉS

Le plagiaire fait plus de trouvailles que la critique : le premier s'en croit enrichi ; le second, appauvri.

XIV
MONTESQUIEU

Montesquieu dit : « J'aime à lire un livre nouveau après le jugement du public, c'est-à-dire que j'aime mieux juger en moi-même le public que le livre. » En ce sens, tout le monde est un peu sociologue, aimant lire ce que lit tout le monde. (Mais tout le monde n'est pas Montesquieu !) La raison qu'il donne là explique le succès de beaucoup de livres : on ne les lit pas pour eux-mêmes.

Il dit encore que la qualité d'une littérature est ordinairement à son plus haut degré quand le pays auquel elle appartient atteint sa plus grande puissance. La littérature contemporaine du pays le plus fort l'emporte en effet sur toutes les autres. Le monde aime savoir comment on vit là où il y a le plus d'argent ; ce qu'on pense là où est possible plus de loisir.

XV
L'ORIGINALITÉ

Tout livre est aux yeux de l'érudit l'ouvrage de plusieurs individus au nombre desquels se trouve peut-être le soi-disant auteur.

L'originalité se confondait d'abord avec la supériorité : question de goût ; elle se confond maintenant avec la nouveauté : question de dates.

On trouve en lisant comme en écrivant. Où est l'auteur ?

XVI
ON NE PRÊTE QU'AUX RICHES

« En amour, vaincre, c'est fuir. » Ce mot a été attribué à Napoléon. On le lit dans Bossuet, qui le donne comme étant de saint Grégoire de Nysse. Mais que le

cireur de bottes trouve quelque chose, on lui demande:
« Où as-tu entendu cela? »

XVII

SAIT-ON JAMAIS ?

Ne dis pas trop de mal de l'intelligence du public:
s'il se mettait à te lire!

XVIII

BARRIÈRE

Si le public savait quelle barrière est dressée contre
les écrivains qui le respectent!

XIX

LECTEURS IMPATIENTS

Les Français sont des lecteurs impatientes: leurs
prosateurs omettent les idées intermédiaires.

XX

PROUST

Proust dit un grand nombre de choses pour nous
en faire voir une. Mais « ce qui fait ordinairement une
grande pensée, c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait
voir un grand nombre d'autres ».

XXI

NULLA DIES SINE LINEA

Qu'on s'astreigne chaque jour à écrire une ligne, la
règle peut être bonne pourvu qu'on ne publie pas tant.

XXII

LONGUEUR

Une phrase est assez courte si elle ne contient aucun
mot inutile. Il y a des phrases longues qui n'ont que
trois mots. Mais qui entend encore une phrase complexe?

xxiii

DEUX LIGNES

« Vous admettez avec moi qu'il est plus facile d'écrire deux lignes que deux pages. — Oui, mais il est moins facile de résumer deux pages en deux lignes. »

xxiv

PONCTUATION

La ponctuation est une analyse logique en raccourci. Trop souvent elle sert à suppléer la pauvreté de la syntaxe.

xxv

LA ROCHEFOUCAULD

La même idée exprimée de trois cents manières. Cela fait un recueil de maximes, genre censé le plus concis.

xxvi

STÉNOGRAPHIE

Par rapport au latin, le français est une sténographie. Sa beauté est dans le trait. Un certain air d'improvisation lui sied. Tout ce qui s'en éloigne a l'air endimanché.

xxvii

BOUCHE-TROUS

La Bible et La Rochefoucauld doivent faire les délices des metteurs en pages. En tout cas, les célèbres maximes et les versets inspirés, couramment employés par eux comme bouche-trous, leur simplifient beaucoup la tâche.

xxviii

LA PROSE

Monsieur Jourdain, votre maître de philosophie se moque de vous : vous ne faites pas de la prose, qui est un art encore plus difficile que la poésie.

XXIX

TEMPLE

Par excludre toute banalité de son livre, on le rend inaccessible, comme un temple aux colonnes trop rapprochées.

XXX

LE RESTE...

Il veut chaque page, chaque ligne, chaque mot pleins de littérature, comme Van Gogh voulait ses tableaux pleins de peinture. Le reste est mauvaise littérature.

XXXI

JALOUSIE

Jalousie des premiers lecteurs. Le succès ne vient jamais par eux. Il gêne leur plaisir, les en fait douter. On a un public avant d'avoir des apôtres.

XXXII

IDÉAL

Être naturel et fidèle au génie de la langue française.

XXXIII

LE MILIEU

C'est, le plus souvent, en dépit de tout, contre son propre intérêt, que l'écrivain parvient à faire son oeuvre. A Boston, sa ville natale, le génie d'Edgar Allan Poe doit peu de chose. C'est plutôt son ivrognerie qu'on attribuerait à son milieu.

XXXIV

CONSEILS

Comme écrivain, renâcle à tout pensum. Laisse au lecteur le soin de suppléer les épithètes. Dis ce que tu penses poliment, posément, implacablement et en français.

XXXV

INSATISFACTION

Quand je lis des réflexions détachées, je rêve au discours dont elles feraient partie. Mais de quel texte suivi n'ai-je été tenté de faire des extraits?

XXXVI

JULES LEMAÎTRE

Jean Rostand remarque que Jules Lemaître, auteur d'ingénieuses recettes pour faire des maximes, n'en a, pour sa part, réussi aucune; c'est que « les belles maximes viennent du plus profond de l'être ».

XXXVII

AMBITION

Être lu sans peine et relu studieusement.

XXXVIII

TRANSMUTATION

Convertir son ambition en additions, sa jalousie en corrections.

XXXIX

RECONVERSION

L'écrivain reconvertit l'énergie en matière.

XL

TENTATION

De même que l'orateur est enclin à élever la voix et à en jouer, ainsi l'écrivain; quand les mots se présentent à son esprit en plus grand nombre que les idées, il est tenté de s'abandonner à sa verve.

XLI

LA MANDIBULE

Chez l'orateur, comme chez le singe, la mandibule se développe aux dépens de la boîte crânienne.

XLII

TÂCHE DE L'HISTORIEN

Faire entrer l'histoire dans un livre, comme le contenant dans le contenu!

XLIII

TESTAMENT

L'écrivain consciencieux met toute sa vie à rédiger en bonne forme son testament, et ne laisse rien d'autre. Héritier qui veut, qui peut.

XLIV

TRAVAIL

À côté du travail que demande une page, tout autre semble aisé.

XLV

CRÉDIT

La discipline que tu t'imposes mesure le crédit que tu t'accordes.

XLVI

INVENTEURS

Saint-Evremond et Fontenelle ont inventé le flegme britannique. Avant eux, Rabelais avait inventé l'humour anglais.

XLVII

PROBLÈME

Comment louer avec verve? Avoir du trait dans l'éloge? Les mauvaises langues ont souvent bon style.

XLVIII

LA MESURE

On n'a jamais si bien écrit que là où tout ce qui passait la mesure faisait rire: Athènes, Paris.

XLIX

BOSSUET

Bossuet, d'après le P. Ledieu, son biographe, s'étonnait qu'on pût avoir la patience de faire un livre pour le seul plaisir. C'est plutôt du contraire que je m'étonnerais.

L

DEUX PIEDS

Même les philosophes tirent à la ligne. Nietzsche conseille de donner deux pieds à une pensée, c'est-à-dire de la répéter en d'autres termes.

LI

NIETZSCHE

Le gaure annonce à grand fracas une vérité inouïe, mais l'oeuvre reste inachevée: on dirait une longue phrase allemande à la fin de laquelle manqueraient les trois ou quatre verbes attendus.

LII

MONTAIGNE

« Je voudroy que chacun escrivist ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait, » dit-il. Mais il a écrit trois livres pour dire: « Que sais-je? »

LIII

PAROLE SANGUINAIRE

« Si c'est la nécessité qui l'oblige à écrire, Dieu veuille qu'il n'ait jamais l'abondance, afin que, tout en restant pauvre, il enrichisse le monde! » (De Maistre).

LIV

COMMENT GAGNER ?

Un riche Américain conseillait aux jeunes auteurs pauvres de se faire laitiers. Mais qui s'intéresse aux pensées de son laitier? D'ailleurs, « la médiocrité de l'état

fait que ses pensées sont médiocres ». C'est bien simple, me dira-t-on : écrivez un bon livre ! Malheureusement, le succès de librairie se distribue au hasard. Et, s'il est vrai qu'un bon ouvrage finit par s'imposer, encore est-ce le plus souvent après la mort de l'auteur. Les plus grandes gloires ont commencé par de petits deuils.

LV

JOUR DE GLOIRE

Chez Druant, place Gaillon, à Paris, le même jour, au milieu de la même cohue, bon an, mal an, on proclame les nouveaux Goncourt et Renaudot ; puis les jurys se retirent dans leurs salons respectifs où les attend un fin repas, tandis que journalistes et badauds se ruent vers l'escalier pour se rendre chez les éditeurs où les lauréats griffonnent des dédicaces en clignotant sous les éclairs de magnésium : grimaces de nouveau-nés.

LVI

RÉCLAME

La meilleure réclame se fait de bouche en bouche et part des lèvres de l'auteur.

LVII

EN PRINCIPE

L'écrivain ne songe pas à gagner, mais à mériter.

LVIII

L'ART EXIGEANT

Écrire demande encore plus de sacrifices que de travail.

LIX

COMMENT ÉCRIRE

Il y a des auteurs dont les oeuvres proprement dites sont tombées dans l'oubli depuis longtemps, mais dont se lisent toujours avec plaisir les lettres, les notes, tout ce qu'ils ont écrit pour eux-mêmes, sans égard au goût de leur temps. La leçon est claire.

LX

SEULES RÈGLES

Les seules bonnes règles sont celles auxquelles on ne peut satisfaire sans l'aide de l'inspiration.

LXI

VALÉRY

Il est curieux que cet auteur, épris de rigueur, ne se soit point imposé d'abord la plus dure de toutes les contraintes, qui est de paraître limpide, au lieu de se contenter de faire des vers obscurs, c'est-à-dire plus ou moins faciles.

LXII

RÉBUS

L'obscurité tue la poésie. Homère est mort d'un rébus.

LXIII

OS

Pour tenir l'esprit critique en respect, le poète doit lui jeter de ligne en ligne une idée claire.

LXIV

POÉSIE

En poésie, les licences valent mieux que la liberté. La versification était un remède contre le narcissisme. Les règles servaient à rebuter les impuissants et à faire attendre les impatientes. Rien ne peut naître ici-bas de la hâte. Le génie est un bénéfice de temps. Les poètes ont abandonné la rime, puis la raison, gardant quelques lecteurs : psychiatres et snobs.

LXV

ÉPIGRAPHE

A mettre en épigraphe à la poésie moderne, ce mot de Montaigne : « La difficulté est une monnoy. »

LXVI

LA SUBLIME PORTE

A propos de tous ces écrivains soi-disant audacieux et d'avant-garde à grand renfort d'obscurité, je me rappelle un libelle de Voltaire où, selon l'usage de la Sublime Porte, il est ordonné que, dans toutes les conversations, on ait à se servir de termes qui ne signifient rien.

LXVII

CÉSAR

De tous les écrivains de l'Antiquité, César est peut-être celui qui a écrit avec le plus de clarté Or, pour comprendre les *Commentaires*, il ne serait pas de trop d'être à la fois philologue, astronome, archéologue, géographe et militaire.

LXVIII

L'INVENTION

On a mis longtemps à comprendre que l'invention réside dans le style. Vauvenargues dit à propos de La Fontaine: « Je crois qu'on peut trouver dans ses écrits plus de style que d'invention. » Il a fallu attendre Joubert pour lire une idée claire sur la question.

LXIX

SUIVRE

Suivre son goût, n'écouter que soi, c'est vite dit. Mais on croit d'abord aux autres. On ne se dégage de son milieu et de son temps qu'avec l'âge, la solitude, la réflexion et l'inspiration.

LXX

PRÉMONITION

Observer qu'un auteur se piète pour se grandir fait pressentir l'effondrement à plus ou moins brève échéance de son oeuvre ambitieuse.

LXXI

PRÉJUGÉ FAVORABLE

L'imitation jouit du préjugé que ce qui a réussi réussira. D'où tant de romans.

LXXII

MÉMOIRE DE L'AVENIR

L'imagination est comme la mémoire de l'avenir. Mes fictions sont devenues plus ou moins autobiographiques.

LXXIII

PAUVRETÉ DE L'IMAGINATION

Il m'a bientôt paru que l'imagination la plus débridée est pauvre à côté de la vie, et que ce n'est pas dans l'histoire, mais dans le style que doit se trouver l'invention. En fait de génie, celui de la langue suffit.

LXXIV

PAON

La splendeur de ses métaphores qui cache un manque d'idées fait penser à la magnifique queue où le paon enfouit sa petite tête.

LXXV

NIAISERIE

Certains auteurs, pour parler comme La Rochefoucauld, ne font qu'un emploi habile de leur niaiserie.

LXXVI

PAIN COUPÉ

Si tu composes bien ton livre, on ne pourra pas en piller les détails; mais *pain coupé n'a pas de maître*. — Les plagiaires m'aideront à répandre mes idées comme les mouches transportent le pollen!

LXXVII

CYNIPS

Piquer le lecteur et lui laisser un germe d'idée, comme le *Cynips* pique une feuille et y dépose un oeuf.

LXXVIII
CYNIQUE

Dans une lettre écrite peu de temps après le *Discours*, Descartes recommande à un philosophe en herbe le collègue jésuite de La Flèche.

LXXIX
SURSUM CORDA

Formule incantatoire pour conjurer l'ennui.

Devise pour un écrivain non « engagé ». Engagés, nous le sommes toujours trop. C'est l'effort pour s'élever qui est louable.

De Gui Patin, bourru passionné, ou de Saint-Evremond, élégant sceptique, qui lit-on encore ?

LXXX
VOCABULAIRE

Regarder et trouver les mots qui peignent. Ces deux choses se tiennent, d'ailleurs. Chez tous, l'étendue du champ de vision correspond à celle du vocabulaire : on ne voit bien que ce qu'on peut nommer. Le *Petit Larousse* est encore plus utile que des lunettes !

LXXXI
DROITS DE VUE

Comment parler des autres ? Il y a des droits de vue à respecter. Silence ou vagues allusions, verres dormants.

LXXXII
DOUBLE AMOUR-PROPRE

L'auteur, attaché à son oeuvre comme à sa personne, est affligé d'un double amour-propre.

LXXXIII
PRIÈRE À L'USAGE DE L'HOMME DE LETTRES

« Mon Dieu, guérissez les autres de la susceptibilité d'auteur ! »

LXXXIV

CACOPHONIE

On trouve dans Montesquieu: «...presque que quand...»

LXXXV

LE DIFFICILE

Critiquer est facile; ce qui est difficile, c'est de se critiquer.

LXXXVI

LE FILET

Une bonne histoire est pour le romancier comme le filet tendu sous l'acrobate.

LXXXVII

TRAME

Les uns ont besoin d'une trame, (par exemple, la Bible pour Claudel); les autres jettent leur fil en l'air.

LXXXVIII

PEUT-ÊTRE

Si les auteurs ne tenaient pas par-dessus tout à signer leurs livres, il y en aurait peut-être un plus grand nombre attribué à Dieu.

LXXXIX

IMPUTATION

Le *Discours sur les passions de l'amour*, attribué à Pascal, contient au moins une pensée indigne de ce grand coeur, et que, du reste, contredit sa biographie: « Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition! » C'est finir en queue de poisson!

XC

INTERVALLES

On oppose généralement Pascal à Montaigne sans tenir compte du fait que les *Essais* sont l'oeuvre d'un

quinquagénaire, tandis que les *Pensées* sont le commentaire d'un homme encore jeune. Si Pascal eût vécu vingt ans de plus? . . . Du stoïcisme des premiers essais à l'épicurisme des derniers, il y a presque aussi loin que de cet épicurisme au jansénisme!

XCI

VIATIQUE

Pour aller au devant de l'inspiration, il faut avoir beaucoup de choses à dire, une riche expérience, d'abondantes réserves de mots, d'idées et d'anecdotes où puiser à volonté, ample provision de tout fait, sans quoi il n'est pas de longue aventure ni guère de trouvailles à espérer en cours de route.

XCII

CHAPELET

Posséder son sujet, en avoir examiné tous les aspects, toutes les questions et leur enchaînement, et, pour ainsi dire, avoir usé les grains de son chapelet à force de les rouler entre les doigts.

XCIII

L'IMITATION

C'est peut-être le livre qui m'a influencé le plus. On me l'avait offert le jour de ma première communion. Je l'ai lu et relu. A la fin, mon exemplaire tombait en lambeaux. Il faut dire que je n'ai longtemps connu que la traduction de La Mennaie. Seule la prose la plus sobre me semblait convenir à une telle oeuvre. La traduction en vers de Corneille me fit l'effet d'un manque de goût presque sacrilège. J'étais bien loin de me douter de la pretintaille du texte latin! Peut-être suis-je là injuste envers le génial compilateur du moyen âge. Mais la traduction de La Mennaie a toujours ma préférence. Ce n'est d'ailleurs pas la seule traduction qui soit supérieure à l'original. Ajoutons que, des nombreux traducteurs de *l'Imitation*, aucun n'a imité la modestie de son auteur anonyme: toutes les traductions sont signées. Quelle influence exerce donc un livre?

XCIV

L'ART DE LA TRADUCTION

La traduction est un art, parce que l'exactitude est un idéal qu'elle ne peut atteindre: il n'y a pas de vrais synonymes. Rien ne donne une idée de sa relativité comme de comparer les diverses traductions d'une même oeuvre. Les traductions de l'*Iliade*, par exemple: celle de Jamyn, secrétaire de Ronsard, ressemble à la *Franciade*; celle de Dacier, au *Télémaque*, et celle de Leconte de Lisle, à ses *Poèmes barbares*.

XCV

ÉQUIVALENCE

La traduction dans une langue étrangère du vers de Racine « Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon coeur » doit donner quelque chose d'équivalent au résultat qu'on obtient en changeant les mots principaux par des synonymes: La journée n'est pas plus limpide que mes sentiments profonds.

XCVI

DEUX PARTS

En traduction, partie est à traduire, partie à trouver. Une traduction est parfaite quand elle passe l'original.

XCVII

SUPÉRIORITÉ DE L'AUTEUR

La supériorité de l'auteur sur le traducteur repose sur le fait qu'il est plus facile d'aller de la perception du signe à la signification, que de l'intention de signification à l'expression articulée.

XCVIII

LE PASTICHE

C'est, comme la traduction, une synonymique appliquée; c'est aussi une manière de vulgarisation: elle fait connaître aux rieurs des oeuvres qui les assommeraient par leur sérieux.

XCIX
LE SEL

De l'amertume, ne garde que le sel.

C
FORTICHE

Il faut être quelqu'un de très fort pour écrire un livre qui ne prête tant soi peu à rire.

CI
LE RIRE CONDAMNÉ

Dans la Bible, le rire est pris au criminel. Noé maudit son fils moqueur. Elisée suscite deux ours pour dévorer quarante-deux gamins qui se gaussent de sa calvitie. La vieille Sara se fait rabrouer par l'ange parce qu'elle sourit à l'annonce de ses prochaines couches. Mon Dieu n'est pas si lourd.

CII
L'ÉTOURDI

Un personnage est d'autant plus comique qu'il comprend moins ce qui lui arrive. Ayant trop de déboires, il ne les compte plus; et ils ne comptent plus, car il en est plus étonné qu'attristé. Tous les personnages de Molière pourraient s'appeler comme le premier, l'Étourdi.

CIII
SI RIDICULES

Pour rire, il faut de l'imagination. Mais on ne cultive que la mémoire. De là vient que nous rions si peu dans un monde où abonde le ridicule. De là aussi que nous sommes nous-mêmes habituellement si ridicules.

CIV
MUSIQUE GAIE

En aucun des essais d'explication du rire, on n'a fait assez grande la part de l'imagination. Qu'elle soit pour-

tant essentielle, on en a une confirmation dans le fait que la musique, qui ne comporte pas de représentations, ne peut être comique, mais tout au plus gaie.

CV

THÉORIES

La théorie de Bergson, qui assimile le rire à une brimade, présuppose l'existence d'une société raffinée; la théorie de Freud, où intervient l'idée de refoulement, présuppose l'existence des tables de la loi. Or, le rire, qui est le propre de l'homme, a dû se produire avant que ne se réalisent les conditions dont l'un et l'autre le font dépendre.

CVI

TROIS GRANDS RIEURS

Au cours de l'entrevue qu'il m'accorda, Paul Claudel me dit qu'il considérait la province de Québec comme l'Himalaya du catholicisme. Peut-être voulait-il me faire plaisir. Chose certaine, ici le passant est sérieux comme un pape! Essayez de vous rappeler un visage souriant dans la rue. Nous sommes trop heureux, en un sens: bons salaires, vacances payées, chômage renté, etc. La Providence a été pour nous une berceuse.

A mon retour, je me suis réhabitué avec moins de peine au manque de vin qu'à cette absence de gaieté populaire, l'un n'allant peut-être pas sans l'autre, d'ailleurs. Aussi, quand Gilbert Picard m'a demandé quels seraient les trois auteurs que je recommanderais à mes compatriotes, j'ai répondu spontanément: Rabelais, Montaigne et La Fontaine.

D'abord Rabelais, qui a écrit la vie très horricque du grand Gargantua, père de Pantagruel, et les faits et prouesses épouvantables du fils: à tout seigneur, tout honneur. Comme l'Italie a Dante, l'Espagne Cervantes, l'Angleterre Shakespeare et l'Allemagne Goethe, la France a Rabelais, de tous ces poètes majeurs sans doute le plus grand et pour sûr le plus sain. François était médecin de son état, et curé de Meudon. Or, ce médecin

BIBLIOTHÈQUE
SAINTE-SUZANNE

a accouché la littérature française, et ce curé l'a baptisée dans une cuve de vin. Car Rabelais a choisi de rire au lieu de pleurer, parce que, comme il nous le rappelle au début de son oeuvre, le rire est le propre de l'homme. C'est aussi la meilleure arme qu'il ait trouvée contre tout ce qui veut lui en imposer et le réduire en esclavage. L'homme est esprit. L'esprit doit régner. Mais ses triomphes sont éphémères. Toujours revient le temps où les cafards persécutent les saints, où les universitaires prennent la place des auteurs, où la suffisance humilie la valeur, où l'importance bafoue le talent, où la bête domine l'ange. Alors le moyen âge recommence. Un nouveau fatras fait prime. Des tours s'élèvent. Les plus hautes flèches ne sont plus que des gratte-ciel. Diplodocus devient la mesure des choses. Partout l'imposture étend son empire. L'ennui s'empare du monde. L'hypocrisie avec son triste cortège de vices en occupent toute la scène. Enfin surgit un bon géant, qui rétablit l'ordre. C'est Samson, qui renverse les colonnes du temple; c'est Hercule, qui nettoie les écuries d'Augias; c'est Gargantua, qui enjambe les cathédrales changées en cavernes de voleurs; c'est Pantagruel, qui avale tous les in-folios. Un homme au milieu d'enfants et de nains, un homme debout au milieu de dormeurs, un esprit éveillé paraissent toujours gigantesques.

Rabelais a fait entendre le plus grand éclat de rire depuis Aristophane. Ce rire torrentiel semblait devoir emporter tout: les docteurs avec leurs in-folios, les murs, les tours et les bourdons. Tout fut emporté, sauf les docteurs, qui fomentèrent les guerres de religion. On s'était abruti en masse de latin de cuisine; on se battit à coups de citations grecques et de piques. Au milieu des fanatiques, des hommes de sang, Montaigne osa raison garder, penser, douter et sourire. Ce sourire devait aller plus loin que le rire sonore de Rabelais. Le rire de Rabelais cachait une foi humaniste; celui de Montaigne se cache sous une profession d'ignorance. Le premier mot de Rabelais est: « À boire! » En d'autres termes, je veux tout savoir. Le dernier mot de Montaigne est: « Que sais-je? » Cinquante ans de réflexion séparent l'un de l'autre.

À l'enthousiasme a succédé l'expérience. Les *Essais* ne sont pas les chroniques de bons géants symbolisant l'homme qui se redresse; c'est, au contraire, le portrait d'un homme entre autres. Mais, pour honorer l'homme, il suffit de le montrer comme il est: tout autant le diminue ce qu'on lui ajoute que ce qu'on lui ôte. C'est aussi un portrait continuellement retouché, car l'homme est ondoyant et divers, inconstant, même inconsistant. Créateur plutôt que créature, il ne cesse d'inventer des dieux; il se transforme lui-même.

Comme Rabelais a brassé quarante mille mots, Montaigne agite quarante mille idées. Il n'en sert aucune; il s'en sert à propos, de manière à jouir le plus possible de la vie, qui est en fin de compte la meilleure chose. Entre l'orgueil meurtrier et l'humiliation mortelle, il a trouvé dans le doute le climat le plus favorable. Au demeurant, ni ange ni bête, étant par ailleurs bien entendu que le corps est plus souvent l'ange, et l'âme coupable des plus lourdes bourdes. Plus tard, Pascal le contredira avec passion et, à son tour, sera contredit avec esprit par Voltaire, qui le sera par Rousseau, qui le sera par Chateaubriand, qui le sera par Stendhal. Montaigne ouvre l'incomparable débat entre les grands écrivains de la France.

Il est une autre sorte de rire, qui ne se dérobe ni ne dissimule rien; il erre sur les lèvres du rêveur. Tant il est clairvoyant et pur, il semble divin. On le dit aussi énigmatique, parce qu'il naît d'une contemplation intérieure. Tel est le sourire de la Joconde. Tel, le sourire de la Fontaine.

Ouvrons les *Fables*. Le monde y apparaît dans le jour le plus crû: le cochon s'y aperçoit comme un cochon; le loup, comme un loup; le renard, comme un renard; le mouton, comme un mouton; bref, nous y voyons ce que nous sommes en réalité, des animaux bons ou méchants. Il n'y a que l'auteur qui semble absent de son oeuvre.

Paradoxalement, la personne du fabuliste se trouve dans un des livres les plus sombres: *les Dialogues* de

Jean-Jacques! Croyant s'y dépeindre comme il aimait se voir, Rousseau a tracé le portrait le plus ressemblant de La Fontaine, qu'il exérait, — on ne pardonne pas à un autre d'être ce qu'on voudrait!

Comme son Adonis, qui ne voit presque pas l'onde qu'il considère, La Fontaine rêvait dans le monde. Exacte comme elle est, sa satire de la société ne pouvait être d'un observateur. L'observateur voit tout au travers de ses passions et de ses préjugés; c'est toujours lui-même que son regard capte; partout le trahit sa déformation particulière. Seul un distrait comme La Fontaine pouvait ne voir que ce qui est, d'un regard vide, en souriant et bonhomme.

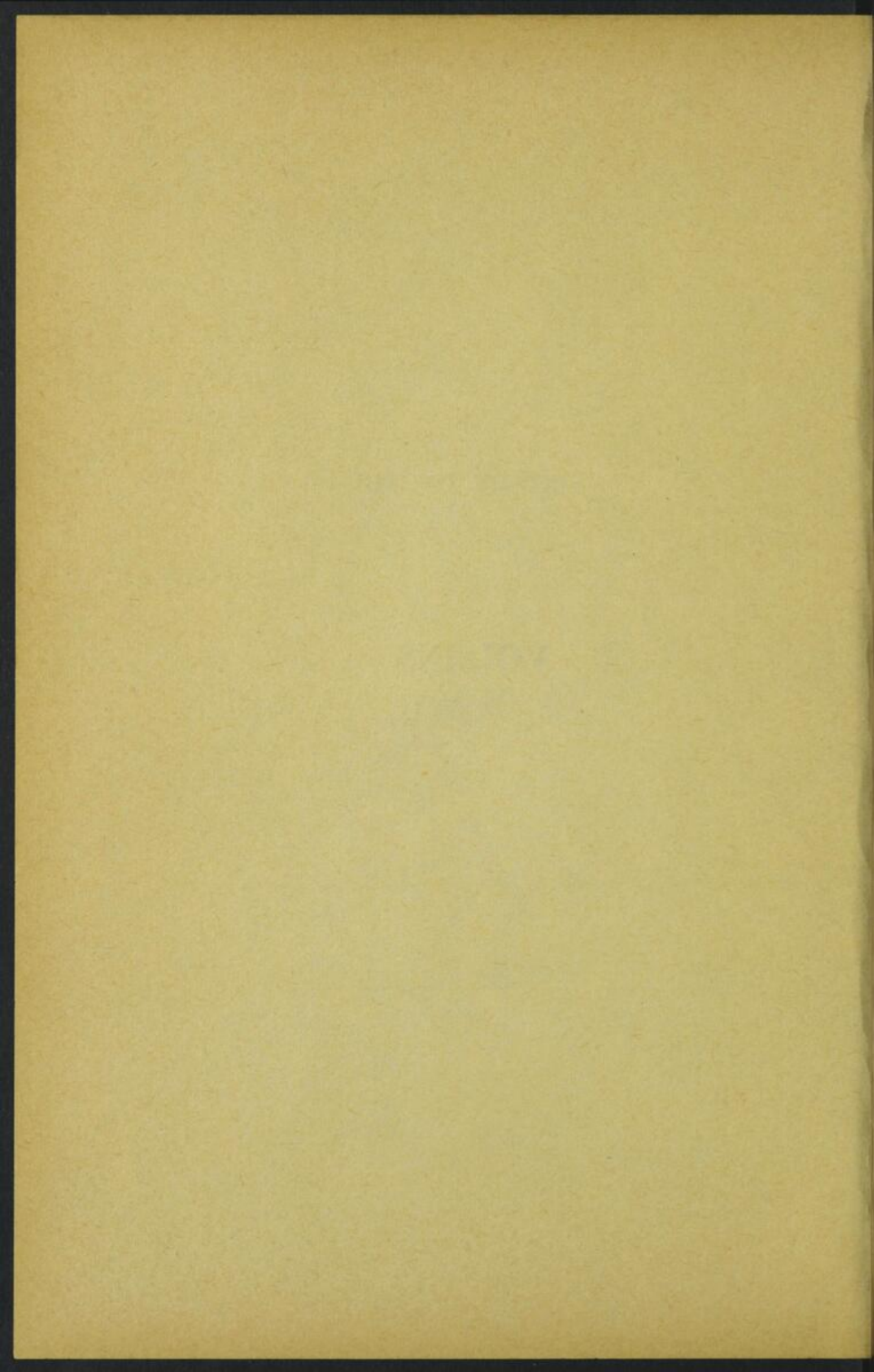
CVII

CAUTION DU STYLE

Ce qui n'a pas de style est comme sans répondeur.

SIXIÈME PARTIE

VOISINS



Maurice de Vlaminck

De tous mes voisins, pendant les dix années que j'ai vécu en Normandie, le plus célèbre était sans doute Maurice de Vlaminck.

Il habitait, dans la commune de Rueil-la-Gadelière, en pleine campagne, une maison d'un étage, flanquée d'une tour : *la Tourillière*. C'était la réalisation d'un rêve de sa jeunesse, inspiré par un tableau de Claude Monet, *la Maison du peintre à Vintheuil*, qui lui avait fait l'effet d'une vision du paradis.

Là, au milieu de ses fermes, de ses bois et de ses bêtes, pouvant presque vivre en économie fermée; jouissant d'ailleurs d'une réputation universelle, fondée sur une personnalité forte qui avait trouvé son moyen d'expression; indépendant autant qu'un homme peut l'être, et prêt à toute éventualité: un million de francs dans une poche et un revolver dans l'autre; se carrant dans son gros fauteuil en cuir jaune ou dressé sur le socle de ses lourdes chaussures, d'une voix de stentor, franchement et crûment, Vlaminck disait sa pensée, et riait. Luxe rare.

La première fois que je suis allé le voir, c'était pour lui prendre une interview. On m'avait dit que ce grand peintre n'aimait guère les journalistes, et refusait de se laisser photographier. En réalité, il fuyait la publicité indiscreète, qui confond les valeurs. Le maître m'accueillit de bonne grâce et, à la fin de notre entretien, il m'invita à revenir. Par la suite, je retournai souvent à *la Tourillière*, seul ou avec des amis désireux de faire la connaissance du père du fauvisme.

J'allais jouer aux échecs ou entendre la lecture du dernier manuscrit. Ses livres, lus et commentés par lui-même, devenaient excellents. Je pense que Vlaminck se

serait imposé dans la littérature, s'il en avait fait sa principale étude. De l'écrivain, il avait la principale faculté, le sens critique. Ses *Portraits avant décès* le montrent assez. Sur Cocteau, par exemple, il trouve ceci : « Jean Cocteau est le fils spirituel de Picasso et de Max Jacob, mis en nourrice chez la comtesse de Noailles. »

À ses yeux, peu de jeunes auteurs trouvaient grâce. « Ils veulent paraître malins, disait-il. Ils écrivent avec des gants en caoutchouc, de peur de laisser leurs empreintes digitales ! Pour dire ce qu'ils pensent, ce qu'ils sentent, ils n'ont pas assez de courage. Car il faut maintenant en avoir une bonne dose pour avouer que l'on croit toujours en Dieu, ou qu'on aime encore sa femme après dix ans de mariage ! » D'être sans fausse honte ne suffisait pas cependant : « Un homme qui se plie à toutes les lois, à toutes les conventions ; qui est poli avec tout le monde, et qui gagne la vie de sa famille ; enfin, un type tout à fait comme il faut, croyez-vous qu'il peut avoir quelque chose à dire ? demandait-il. Non, celui-là ne produira jamais rien de neuf. »

« Moi, si je n'avais pas peint, disait-il, j'aurais jeté une bombe sur la Chambre des députés ! » À ce propos, la femme de Marcel Jouhandeau m'a raconté que, lorsqu'elle était jeune fille, toutes les fois qu'elle sortait avec Vlaminck, la promenade se terminait au poste de police : par ses propos incendiaires, son compagnon, jouant à l'anarchiste, ne manquait jamais de provoquer une bagarre !

« Il y a quarante mille peintres à Paris, disait Vlaminck. Deux ou trois ont du talent... » Les autres, il fallait les décourager. Si on l'avait écouté, on aurait fermé les portes des Beaux-Arts. « L'École n'a plus de raison d'être, expliquait-il. Depuis Corot, le métier n'a plus de valeur ; on ne peut plus en vivre depuis que la photographie existe. Pour tout dire, le talent, le génie est la seule chose qui ait jamais compté. Ce qui s'apprend, ce qui s'achète n'a pas d'importance : n'importe qui peut l'apprendre ou l'acheter. » Les conditions de la vie moderne lui semblaient néfastes à la peinture : « Sur l'asphalte, disait-il, il ne pousse pas de fleurs ! »

L'avenir du monde ne lui semblait pas moins sombre que celui de l'art. En politique, Vlaminck se montrait effroyablement pessimiste. Pour lui, l'humanité courait à l'abîme; la fin de toute vie se préparait dans les laboratoires. Il voyait dans le machinisme une sorte de cancer incurable, une prolifération anarchique envahissant tout. Le progrès n'était à ses yeux que du passé travesti en avenir.

Entre les deux guerres, — je le tiens de Marcel Sauvage*, — Vlaminck avait passé pour le meilleur conteur d'histoires de Paris. C'était encore volontiers par une histoire de son invention qu'il exprimait sa pensée. Il ne se contentait d'ailleurs pas de la raconter, il la jouait avec le talent d'un comédien. Ainsi au cours d'une même réunion, il lui arrivait d'improviser cinq ou six monologues, tous plus comiques l'un que l'autre. Sa verve était vraiment extraordinaire. Un après-midi, Henry Miller était là. Il parut terne à côté de Vlaminck. Parfois son auditoire avait l'air épouvanté des statuettes nègres accrochées aux murs du studio! En partant, ils disaient de lui: « C'est une force de la nature! »

II

Jean de la Varende

Jean de la Varende vivait au château de Bonneville, à Chamblac, près de Broglie, en plein pays d'Ouche. Il ne s'en éloignait guère. Habitué au climat de la Normandie, il supportait mal l'air de Paris. La solitude lui était d'ailleurs indispensable. C'est, avec le silence et l'amour ou l'ennui, la triple source de l'inspiration.

* Le meilleur livre sur Vlaminck est celui de Marcel Sauvage, *Vlaminck, sa vie et son message*, édité à Genève par Pierre Cailler.

Cette retraite n'avait cependant rien de farouche. Toute sociable, au contraire, elle s'alliait fort bien avec l'hospitalité du gentilhomme normand. Ses visiteurs canadiens étaient particulièrement bienvenus. « Les Canadiens, m'écrivait-il en 1950, me feront toujours plaisir et honneur en pénétrant chez moi, des derniers héritiers de Mgr de Montmorency-Laval, votre premier évêque de Québec, dont le portrait est l'objet le plus précieux de la maison. » Cette invitation ouvrait les portes du château avec la grâce d'une révérence.

La vieille grille du parc était toujours ouverte. Une longue avenue conduisait au château, dont la muraille de briques et le toit d'ardoises apparaissaient en rouge et noir entre les arbres, comme une chasse à courre.

Les remparts avaient été jetés à bas, et comblées les douves. Ces moyens de défense primitifs avaient été remplacés par une zone protectrice d'art, d'un enchantement graduel. À mesure qu'on s'approchait, tout se polissait, s'humanisait : les roches devenaient des vases, les arbres taillés se changeaient en meubles d'époque vivants, les lions gardiens de l'entrée arboraient des têtes de marquises à perruques hautes : lions à la française comme le jardin, au fond duquel les ifs et les buis formaient un vertugadin aussi gracieux qu'une figure de ballet.

La cour, protégée par les deux ailes du château, contenait, dans une niche entourée de vignes vierges, une madone du XV^e siècle et, parmi deux touffes de buis, un puits hors d'usage, qu'une bouteroue préservait du choc des carrosses... De choc, il n'y avait plus là que celui du temps jadis brusquement rendu présent à l'esprit. Cette cour et le jardin, avec leurs vases et leurs sculptures, et toute l'ébénisterie pratiquée dans le vif des arbres et des arbustres, ménageaient entre le dedans et le dehors une sorte de transition, étant presque une décoration d'intérieur en plein air.

On pénétrait dans le château par un étroit corridor vitré compris entre les deux ailes. Ce vestibule aurait pu inspirer l'illustrateur des oeuvres de La Varenne. Là,

sous une troupe de sirènes dorées, des modèles réduits de bateaux voguaient vers des terres lointaines, tandis qu'au bas d'un escalier, une chaise à porteurs semblait arriver du pays où se déroulent les aventures héroïques et galantes des seigneurs et des dames de Normandie, racontées avec tant de ferveur et de brio par le maître de céans, unissant en lui le talent de conteur d'Alexandre Dumas avec la magnificence de style de Flaubert.*

Fait peut-être sans précédent en littérature, La Varende, qui ne faisait que romancer la chronique de sa famille, vivait dans les mêmes décors que ses personnages. Avec une piété filiale et une patience de collectionneur, il avait réuni chez lui tous les souvenirs familiaux : portraits, tapisseries, meubles, panoplies, faïences, dispersés dans les châteaux et chez les antiquaires des environs. En outre, il avait fabriqué, d'après des documents, plus de trois cents maquettes de bateaux, qui occupaient sept salles ! Par là s'exprimait l'hérédité bretonne qu'il tenait de sa mère. On sait d'ailleurs que La Varende a écrit les vies de Suffren, de Surcouf et de Tourville et *la Navigation sentimentale* qui résume l'histoire de la marine à travers les âges. Cette familiarité avec les gens et les choses de la mer lui avait surtout permis d'écrire les excellentes nouvelles groupées sous le titre d'*Heureux les Humbles*.

Toutes ces collections avaient une profonde raison d'être pour La Varende. Il en avait besoin comme le sourcier a besoin de sa baguette de coudrier. C'était souvent autour d'un objet, qu'il chargeait de pensée humaine, selon sa propre expression, que se cristallisait en lui la matière romanesque. Sans le support d'une chose réelle, son imagination s'élançait moins loin. Ainsi, à un endroit de *la Normandie en fleurs*, il exprime son regret de ne pas avoir conservé la canne dont un vieux facteur avait tant et tant de fois piqué le sol du pays d'Ouche, certain qu'il était qu'elle l'aurait aidé à connaître mieux le vieil employé des postes. Enfin il semblait que

*Parfois le contraire, hélas !

pour La Varende tout vestige, ne fût-ce qu'une dague ou une chaîne de montre à pendeloques, murmurât de souvenirs et de confidences comme un coquillage marin.

Parfois, dans le feu de la composition, il lui semblait ne servir que de truchement à ses ancêtres. D'après lui, une connaissance approfondie de l'hérédité nous aurait peut-être livré le secret de l'inspiration.

L'inspiration qui le visitait si mystérieusement ne le dispensait pas de travailler d'arrache-pied. Chacun de ses ouvrages a connu de multiples états. De gros manuscrits ont été comprimés en volumes de trois cents pages. La Varende était d'avis qu'un roman doit pouvoir se lire en une journée. Il attachait la plus grande importance au « cadre ». Le chapitre était conçu par lui comme une séquence. Telle description, plus lyrique que le reste, il l'isolait par des blancs. Il ne négligeait rien. Après mûre réflexion, il avait adopté la ponctuation de l'éditeur Lemerre. Par exemple, l'usage du tiret à l'intérieur d'une citation, faute duquel se produisent les coq-à-l'âne les plus saugrenus. N'était-ce pas mâcher trop la besogne au lecteur? « Non, disait-il, l'application du lecteur est perdue pour la communication de l'auteur. » Il disait encore: « Le style doit être à la pensée ce qu'est la propulsion à la flèche. »

Au fond, La Varende croyait surtout au travail. « Il ne faut pas attendre l'inspiration, disait-il. Autrement on ne ferait à peu près rien. Tous les matins, vers sept heures, je me prends par la peau du cou, je me traîne à ma table et m'astreins à écrire. Car je suis le plus paresseux des hommes. Je trouve toujours mille excuses pour gagner du temps. Mais je ne m'écoute pas. Et je fais mes plus belles trouvailles au bout de nombreuses heures d'effort stérile. S'asseoir à sa table, disposer son papier, ses plumes, s'obliger à écrire, c'est comme parer l'autel. L'inspiration vient comme une réponse. Si l'on ne commençait pas par prier, comment serait-on jamais exaucé! »

Le portrait de Mgr de Laval-Montmorency ornait la cheminée du salon. Au-dessous, offrande d'automne, un bouquet de balsamines rouges et de boules de neige.

D'après ce portrait, La Varende l'a décrit ainsi : « C'était un homme très grand, un peu voûté, avec un long nez, un teint de couperose, la bouche fine et les yeux gris. »

— En apercevant ce portrait, me dit-il, le recteur de l'Université de Québec s'est étonné que Mgr de Laval fût en bleu. C'est qu'à cette époque, la robe des évêques était de cette couleur. Seuls leurs bas étaient alors violets.

Il m'apprit encore que l'autonomie de l'Église canadienne, qui devait être d'une telle conséquence lors de la conquête, avait été obtenue par son ancêtre contre le gré des Normands, qui en auraient encore gardé rancune à ses descendants !

Dans la salle à manger, deux grandes tapisseries, qui avaient appartenu à Mgr de Laval, recouvraient la muraille. L'une d'elles représentait le jugement de Salomon ; l'autre représentait l'exécution de Joab. À la première était accroché un petit cadre où était conservé sous verre l'acte de vente au marquis de La Varende, son neveu propre, et quatrième aïeul de Jean de la Varende, portant la signature de Mgr de Laval, alors évêque de Pétrée.

La Varende espérait que Mgr de Laval-Montmorency serait un jour canonisé. La sainteté du premier évêque de Québec est attestée par toute l'histoire de sa vie. De plus, La Varende avait une raison toute particulière d'y croire. Une guérison miraculeuse avait été obtenue dans sa famille, qu'il attribuait avec certitude à l'intercession de son illustre ancêtre.

Dans le salon encore, vis-à-vis du portrait de Mgr de Laval était celui d'un grand-oncle qui avait fourni le modèle de *Nez de cuir*. Du film tiré de son roman, l'auteur était peu content : « Le héros, disait-il, y est représenté comme un coureur de jupons ! Or, en réalité, il s'agissait d'un bien autre homme. Par exemple, la fin de sa vie fut très édifiante. Il tenta d'acquérir par l'austérité la plus sévère les vertus qui lui avaient tant manqué. »

Dans l'atelier situé sous les combles, où l'on remarquait des pinces, des scies, des rabots, des gouges, bref tout l'outillage d'un artisan, ainsi que palettes, pinceaux, pots de couleur, tout le matériel d'un peintre, car La Varende avait d'abord fréquenté l'École des Beaux-Arts, se trouvait son propre portrait peint par lui-même dans des tonalités brunes, qu'on aurait pris pour un Cézanne première manière, et qui demeure sa meilleure image, parce que c'est une œuvre d'art, et qu'à la ressemblance la plus fidèle s'ajoute la vérité psychologique.

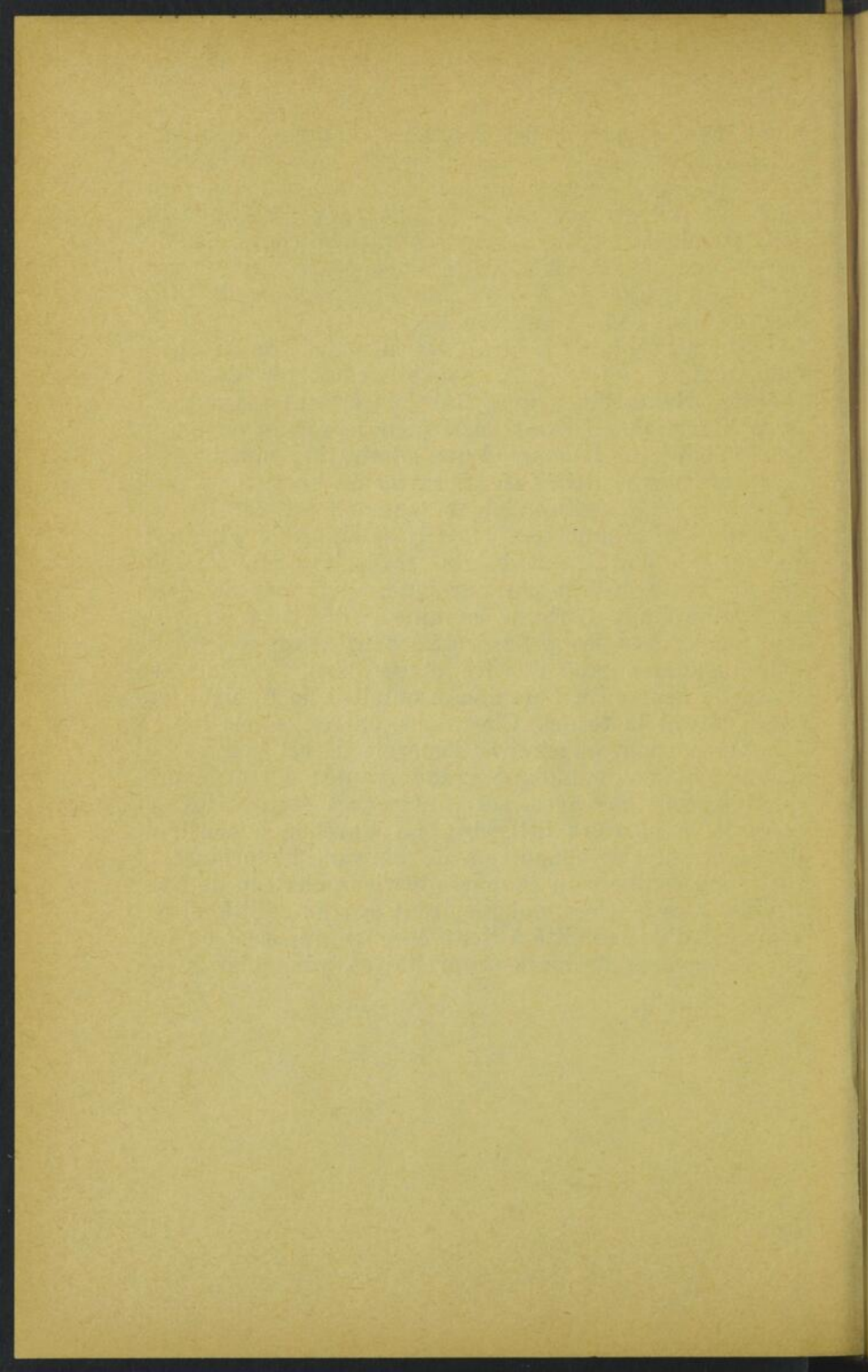
La Varende avait le teint clair, les yeux bleus, une moustache d'argent, de la carrure, mais le dos un peu voûté et les épaules tombantes. Il était vêtu d'un ample veston de coupe anglaise à l'élégance duquel répondaient ses manières courtoises. Avec lui la conversation ne languissait pas. C'étaient tout à tour l'historien, le conteur, le poète, l'artiste et le seigneur normand qui s'exprimaient avec un vocabulaire aussi varié que pouvaient l'être les sujets que proposaient une grande expérience et de vastes connaissances. Quand il s'indignait d'une injustice ou s'emportait contre quelqu'un, il arrachait ses lunettes et marchait de long en long, semblant avoir dans la main une cravache et en cingler l'air. Un jour, son départ de l'Académie Goncourt étant venu sur le tapis, le ton monta rapidement : « J'ai reçu cent vingt-trois lettres de félicitations, le jour où j'ai quitté les Goncourt ! dit-il. Pouvais-je, moi, déjeuner en face d'un Carco, d'une Colette ? La table est le dernier endroit où l'on puisse encore choisir sa compagnie ! » Et quelqu'un lui ayant objecté le style de Colette : « De la vieille dentelle ! lança-t-il. C'est l'art de l'adjectif, qui n'est pas le grand art. La phrase doit tirer de sa substance même sa force de propulsion. » Puis, élargissant le débat, il déplora en termes vifs le battage fait autour de la littérature malsaine, qui s'autorise d'un paradoxe de Gide, à savoir que c'est avec des bons sentiments qu'on fait de la mauvaises littérature. « On ne lit déjà plus Gide ! »

C'était le plus souvent dans son bureau qu'il me recevait. Là, ce qui arrêtait d'abord le regard, c'était un lit à couvre-pied rouge et blanc, un de ces « lits bril-

lants, fleuris comme des reposoirs, hauts et douillets, prêts à vous ensevelir instantanément, dans leur caresse, leur complicité désarmante... Loin des modernes divans, ces parents pauvres de la nuit, ceux-ci s'avouaient, se déclaraient: « Nous servions à quelque chose, nous! » Le vicomte Jean Mallard de la Varende, le futur auteur de *Pays d'Ouche*, du *Nez de Cuir*, du *Centaure de Dieu*, était né dans ce lit à la polonaise.

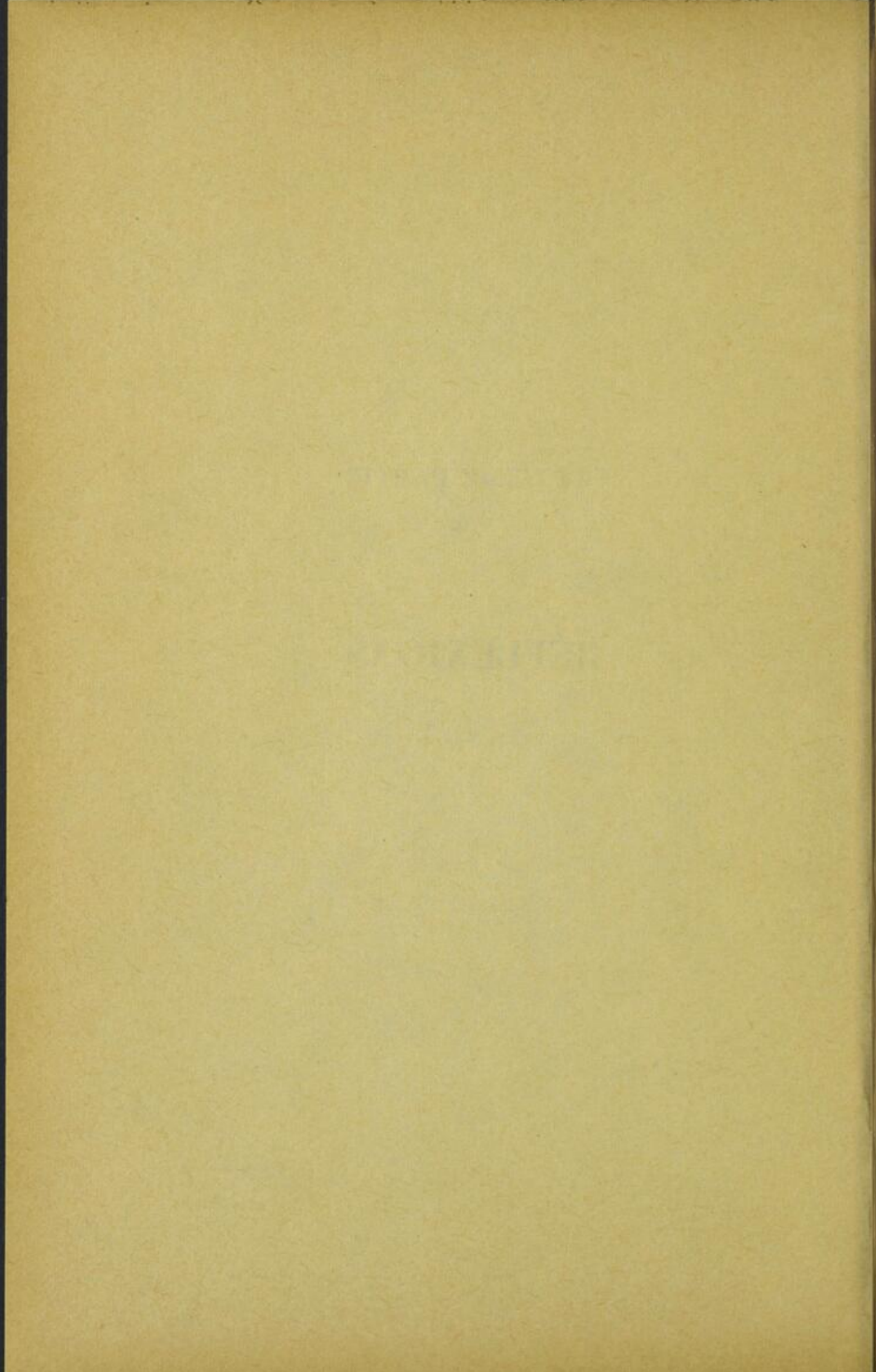
Sur sa table se trouvait les mémoires de Saint-Simon, petits *elzévir* qu'il pouvait emporter dans les champs. Saint-Simon avec Rabelais étaient ses auteurs de prédilection. Il avait aussi pour le roman ou plutôt pour l'épopée de *Salammbô* une admiration sans bornes. Selon que ses visiteurs en pensaient du bien ou du mal, ils montaient ou descendaient dans son estime. En revanche, pour Maupassant, le fils spirituel de Flaubert, La Varende n'avait que dédain. Il disait: « Maupassant, qui, du reste, n'était pas normand, sinon par accident, sa famille étant d'origine lorraine, a décrit les gens de Normandie par les petits côtés, sans tenir compte de leurs solides vertus d'ordre et de labeur. » Puis, en levant le nez: « En Lorraine, ajoutait-il, le fumier s'entasse devant la ferme. Chez nous, on range cela loin! »

On ne peut qu'admirer l'énergie de cet homme qui n'avait jamais joui d'une grande santé: outre sa production, cent ouvrages, ses conférences et tous les ennuis de la carrière littéraire, La Varende a construit des centaines de maquettes de bateaux historiques et maintenu contre vent et marée le vieux château de Bonneville. Ces édifices, qui respirent la tranquillité, et qui semblent d'une solidité à toute épreuve, reposent en fait sur les épaules de leurs propriétaires, véritables Atlas.



SEPTIÈME PARTIE

RÉFLEXIONS



I

Celui qui voit les choses comme elles sont, et qui en parle franchement, est encore plus déprimant qu'elles.

II

Une vérité triste est une vérité combattue par un espoir naïf.

III

Parce qu'il a horreur de ce qui est laid, et que ses phrases sont courtes, on dit qu'il est pessimiste. Qu'on se demande plutôt si ce qu'il dit est juste!

IV

Le véritable pessimiste, c'est l'amuseur. Pour de l'argent, au mépris du verbe et d'autrui, il affecte ce lâche optimiste qui va jusqu'à farder les morts.

V

Le pessimiste, qui espère du ciel ou de la masse l'amélioration du monde, a pour opposite l'humaniste.

VI

Personne n'est dépourvu d'imagination, car tout le monde à l'occasion ment.

VII

La mort n'est que la séparation de l'âme et du corps. Le mensonge, qui y introduit la contradiction, est comme

la mort de l'âme même. Aussi les anciens aimaient-ils mieux mourir que de devoir leur salut à un faux témoignage.

VIII

Tant qu'il n'est pas question de vie ou de mort, on a peine à prendre rien au sérieux.

IX

On peut être exagéré dans ses impressions comme dans ses expressions.

X

On apprend à dissimuler ses sentiments un peu avant de n'en avoir plus.

XI

L'humanisme est un esprit européen. Tel bistrot est plus humaniste que la plupart des bacheliers américains.

XII

La malice remplit les têtes vides comme la vermine infeste les trous.

XIII

Médire laisse dans la bouche un mauvais goût.

XIV

Quand le coeur se brise, l'esprit se trouble. Les larmes brouillent la vue.

XV

Le dogme de l'infaillibilité devrait convaincre les catholiques qu'à l'exception d'un seul d'entre eux, et

encore pour celui-là dans un cas précis, ils peuvent tous se tromper comme les autres.

XVI

On ne devine pas avec quelle ferveur il préserve sa lucidité. Marbre froid, mais, pour l'esprit, combien ardent!

XVII

Fuir toute compagnie avec laquelle on ne se sent pas parfaitement à son aise, de peur de prendre l'habitude de feindre.

XVIII

Dès que l'intérêt entre en jeu, il n'est plus question de vérité, mais de croyance.

XIX

Si une question a un historique, il y a peu d'apparence qu'elle ait jamais une solution.

XX

Sans l'idée de la mort, on ne ferait rien, non plus que sans l'illusion d'en triompher. La conscience est donc science et fiction.

XXI

Adam a préféré la conscience au bonheur: paradis perdu, homme trouvé.

XXII

Ce que l'on croit vraiment, c'est sa vie qui en témoigne.

XXIII

Je classe mes interlocuteurs d'après le temps plus ou moins long qu'ils peuvent parler avec sang-froid politique ou religion.

XXIV

On peut être notaire, avocat, médecin, chirurgien, psychologue et psychiatre, même professeur de philosophie, et ne pas penser par soi.

XXV

Toute parole dite pour m'émouvoir me fait l'effet d'un coup bas.

XXVI

Il y a des esprits hardis à justifier l'autorité. Fanfarons du nombre et de la force.

XXVII

Que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, est suggéré dans toutes les langues par la supériorité numérique des termes péjoratifs.

XXVIII

L'instruction fait perdre à plusieurs personnes toute sagesse, tout bon sens; elle les leur fait même tenir également à mépris.

XXIX

Le goût de la solitude et de la réflexion est peu compatible avec la carrière littéraire.

XXX

On devient oublieux, crédule, niais, menteur, haineux, à seule fin de pouvoir continuer de vivre.

XXXI

Certaines émotions vous vieillissent tout d'un coup, comme un choc mûrit soudainement un fruit.

XXXII

Chaque coup qu'on reçoit dans la vie est une poussée dont le sens dépend de soi.

XXXIII

La grandeur d'un pays se mesure à la largeur d'esprit de ses habitants.

XXXIV

Là où seul le ton en impose, où la conversation ne sert qu'à vous révéler en votre interlocuteur quelqu'un qui n'a pas l'habitude de penser par lui-même, cette liberté, cette grâce, on court risque de devenir sentencieux.

XXXV

Celui qui cherche un sens à la vie manque d'élan.

XXXVI

Plein de doutes, j'étais attiré par les auteurs que le ton de leurs écrits et la perfection de leur style faisaient paraître sûrs d'eux-mêmes, je veux dire les moralistes.

XXXVII

L'intuition jaillit de l'expérience comme l'éclair d'un nuage.

XXXVIII

Désintéressement, détachement, sérénité, hauteur, noblesse, toutes qualités poétiques.

XXXIX

La contemplation et le sacrifice sont les deux modes d'acquisition de l'âme.

XL

L'art rend quelquefois à ses amateurs, pendant un court laps de temps, le désintéressement, l'innocence de leurs jeunes années.

XLI

L'enfant est attiré par les personnes gaies. Les autres lui semblent fausses. Il ne changera guère sa manière de voir plus tard, mais il exceptera les malades et les malheureux, c'est-à-dire le grand nombre.

XLII

Très malheureux, on n'excite pas la pitié; on inspire l'horreur. C'est ce que signifient le tas de fumier de Job et l'enveloppe de mouches immondes d'Oreste.

XLIII

Juger un arbre à ses fruits reviendrait à n'admettre d'autre critère que l'utilité au mépris de la beauté et de la vérité.

XLIV

On perd ses illusions, mais on gagne des préjugés.

XLV

L'homme léger a la légèreté de la chose usée.

XLVI

On n'a pas le temps de juger bien un autre. Ce serait l'affaire de toute une vie. Tout jugement est une épitaphe.

XLVII

Un réflexion de La Bruyère, et qui va loin: « Personne presque ne se doute du mérite d'un autre. »

XLVIII

La modestie du génie s'accorde avec son besoin de louanges.

XLIX

Nos jugements des autres manifestent surtout notre disposition à leur égard.

L

Une certaine finesse est à mettre au nombre des causes d'erreur dans les jugements qu'on porte des autres et de soi-même.

LI

Les conseils qu'on vous donne ne servent qu'à vous révéler combien est fausse l'idée qu'on se fait de vous, quand ce ne sont pas des critiques transparentes de tout ce que vous êtes et faites: erreur sur la personne ou reproche indirect.

LII

La gomme de mon crayon me rappelle qu'il est de la nature de l'homme de se tromper.

LIII

Les autres existent à une certaine distance et par intervalles. Vue de trop près et trop souvent, la personne se désagrège, comme digérée.

LIV

Ce qu'on reproche surtout au malheureux, c'est son humeur sombre.

LV

On porte volontiers l'originalité d'un étranger au compte de sa nationalité.

LVI

Tout ce qui permet de juger autrui: décalogues, codes, canons, etc., est terrible.

LVII

On juge toujours selon la lettre: l'esprit comprend tout.

LVIII

Ce n'est pas encore pardonner que s'en remettre à la justice divine.

LIX

Demander à Dieu qu'il pardonne à nos ennemis, c'est nous mettre au-dessus de lui.

LX

Comment humilier les superbes sans flatter les humbles?

LXI

C'est de soi-même qu'il est le plus difficile d'obtenir le pardon d'une faute.

LXII

Tu ne peux t'envoyer au diable pour longtemps.

LXIII

La notion évangélique du prochain doit s'étendre jusqu'à soi-même.

LXIV

On s'accroît de ce qu'on donne et on s'élève par ce que l'on pardonne.

LXV

Je ne retiens que le mal que j'ai fait ou, plus généralement, ce que j'ai mal fait. Mes souvenirs sont, pour ainsi dire, du passé qui ne passe pas! C'est parce qu'il leur manque quelque chose qu'ils me restent. Ecrire ma vie serait la compléter pour l'oublier.

LXVI

C'est pour moi un tourment que de lire une histoire. Pour aller jusqu'au bout, je dois continuellement regarder au style. Toute fin, soit-elle la plus heureuse, m'attriste. Au contraire, le poème, qui exalte un moment, qui l'éternise, me comble.

LXVII

On ne devrait raconter son histoire, ne remuer ce fumier, que si on peut y faire passer l'Alphée de la poésie.

LXVIII

L'histoire d'un homme est sans queue ni tête: elle commence avant lui et finit plus tard.

LXIX

Dans la conscience, les lointains, passé et avenir, occupent le premier plan.

LXX

Est étranger à un être tout ce qui lui répugne. Ce peut être sa vie entière.

LXXI

Les souvenirs servent à tuer le reste du temps.

LXXII

Les morts enterrent les morts; les vivants les sauvent.

LXXIII

La psychologie n'est que de la neurologie: l'esprit échappe à l'esprit.

LXXIV

Dans la connaissance du coeur humain, on n'avance pas; on s'enfonce.

LXXV

Les péchés capitaux sont divisés arbitrairement comme les couleurs du spectre solaire. Pour faire sept, on a ajouté l'orgueil.

LXXVI

Faire de nécessité vertu: sagesse antique; faire de vertu nécessité: idéal chrétien.

LXXVII

La vertu, c'est la pratique de toutes les vertus. Si on néglige la plus petite, comme la politesse, on n'est pas vraiment vertueux. On n'est alors qu'une espèce de virtuose.

LXXVIII

Que la paresse soit la mère de tous les vices, il en doute: c'est encore elle qui l'en préserve le mieux!

LXXIX

La suffisance de cet enfant le mettra à l'abri des ambitions médiocres et des intérêts vils tout comme aurait pu faire la vertu d'humilité.

LXXX

A tout ce qu'endure l'homme patient s'ajoute la réputation d'être sans coeur.

LXXXI

La patience du petit employé en butte aux tracasseries de son supérieur transforme son énergie en mauvaise graisse.

LXXXII

Il croit encore entendre son patron quand, d'une voix de stentor, la fille de service lance à la cuisine: «Faites marcher une cervelle!»

LXXXIII

Le chant intérieur du petit employé est un tic-tac.

LXXXIV

Penser lui a valu quelques piécettes. Il les a trouvées en se promenant la tête basse.

LXXXV

L'importance d'un personnage souvent se mesure au mal qu'il peut faire impunément.

LXXXVI

Certaines personnes en persécutent d'autres de tant de manières qu'il semble que la méchanceté leur tienne lieu d'imagination.

LXXXVII

L'enfant qui n'imité pas les grandes personnes promet d'être un grand homme.

LXXXVIII

L'expression « rendre la pareille » suggère d'abord un échange de mauvais procédés.

LXXXIX

Le sourire du petit employé lui tord la bouche comme une crampe.

XC

La patience est une activité créatrice, une invention perpétuelle. C'est aussi un genre de lutte qui a ses ceintures noires.

XCI

Tourner son mauvais côté à l'intérieur.

XCII

On nous sait toujours gré de cacher notre peine.

XCIII

La plupart des mécontents ne sont pas sincères, car ils ne savent ce qu'ils veulent.

XCIV

L'auteur inspiré de la Bible accorde peu à la rêverie : le paradis est tout de suite perdu, et le reste, larmes, sueur et sang, a trait aux choses sérieuses.

XCV

L'être jeune a le très redoutable pouvoir d'engager pour la vie l'étranger qu'il porte.

XCVI

Dans quel pétrin on s'est déjà mis quand on arrive à l'âge de la réflexion ! Il ne reste plus qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

XCVII

La liberté consiste à faire de bonne grâce ce qu'on ferait autrement par contrainte. Marcher au lieu d'être traîné.

XCVIII

Parfaire queque chose m'a toujours beaucoup plus intéressé que ce qu'on appelle réussir.

XCIX

Si tu te contentes de trop peu, tu te condamneras à la solitude de la vieillesse.

C

L'austérité, la frugalité, la chasteté sont les aspérités de la pauvreté. Mais il n'y a que l'âne qui fasse ses délices du chardon.

CI

On a beau dire, on aime les riches. Il n'est jamais parlé d'eux avec indifférence.

CII

Puérilité de celui que ne préoccupent jamais les soucis matériels; brutalité de ceux qui n'en ont jamais connu d'autres.

CIII

Les riches se rattachent au commun des mortels par l'ennui.

CIV

On ne peut dire petits les soucis d'argent, qui oppriment l'âme. Plaies d'argent sont mortelles.

CV

Une longue indigence laisse comme stigmaté une certaine ladrerie.

CVI

Les grands biens qu'on laisse en mourant exposent tout le bien omis dans sa vie.

CVII

Le souci du surlendemain ne convient qu'aux vieillards, chez lesquels il entretient le vain espoir d'y atteindre.

CVIII

Le mauvais goût entraîne les folles dépenses.

CIX

J'admire les petites autos qui se tamponnent à l'envi dans les foires et la presse rotative qui rythme l'opinion mondiale.

CX

Réveil semble le diminutif de *rêve*.

CXI

L'autre est un détour plus ou moins long pour revenir à soi.

CXII

Après une longue absence, on trouve le zèle de ses amis moins vif, mais l'hostilité de ses ennemis diminuée. L'un dans l'autre . . .

CXIII

C'est en son absence qu'on se rend compte de la place qu'un être cher occupe dans sa vie. Définition par le vide.

CXIV

Au pluriel, *amour* change de sens comme de genre.

CXV

Le sujet d'*amo* est passif; celui d'*amor*, actif.

CXVI

Il appelle le seul moment de sa vie où il lui a été donné d'être heureux, une « aventure »!

CXVII

L'amitié qui succède à l'amour est comme une poterie sortie du fourneau.

CXVIII

L'apostrophe de la première *Catilinaire*, qui m'aurait dit qu'il m'en souviendrait si souvent, à propos de tant d'êtres ?

CXIX

Les deux premiers défenseurs de l'émancipation de la femme sont Laclos et Sade. Il est vrai que l'un et l'autre sont devenus aussi bonhommes que La Palice.

CXX

Il disait : « Les sociétés ont pour têtes quelques-uns de leurs membres. »

CXXI

On ne pense guère aux grandes choses quand on est à même de les réaliser. Le pouvoir frappe d'impuissance les hommes qui le prennent. Il y a comme une avarie fatale des chefs politiques.

CXXII

Que le pouvoir corrompt, témoigne fort contre la nature humaine.

CXXIII

Ce qui me réconcilie avec le genre humain, c'est la déception qu'il cause aux meilleurs et plus encore mon mécontentement de moi.

CXXIV

Les dictatures ne durent guère, mais se succèdent.

CXXV

Je n'aime pas trop le mot de maître s'il ne veut pas dire : plus grand. Dans tous les autres cas, ne devrait-il pas faire le même effet que « magister » ?

CXXVI

Il n'y a pas assez d'âme dans le monde et il y en a trop pour le corps.

CXXVII

Dévoration universelle. Dieu même se donne à manger.

CXXVIII

Spirituel, on ne l'est jamais autant que dans les deux acceptions du mot à la fois.

CXXIX

On finit par ne plus jouir que de l'espèce de bien-être qui résulte de la distraction.

CXXX

Un homme intelligent et sensible bientôt se survit.

CXXXI

Lu sur un tombeau: « Ote-toi de là que je m'y mette! »

CXXXII

Celui qui tâche de redonner courage à un désespéré est comme le médecin qui prolonge la vie d'un malade au prix de nouvelles souffrances.

CXXXIII

On n'est pas jeune longtemps et après on n'est plus rien.

CXXXIV

Mes contemporains n'en finissent plus de gagner du temps.

CXXXV

En fait de vacances, le sommeil devrait suffire.

CXXXVI

L'impatient a toujours trop de temps devant lui. Il est prompt au renoncement.

CXXXVII

Je ne comprends pas qu'on cherche l'aventure. Tous les jours il m'arrive trop de choses. Le temps va trop vite.

CXXXVIII

Qu'est-ce pour moi, l'avenir? Un peu d'ordre à mettre dans mes idées. Mais le fouillis augmente et le temps passe.

CXXXIX

A la fin, ce qu'on préfère de la vie, ce sont les longueurs.

CXL

La parole la plus amère que j'aie entendue est peut-être celle-ci: « Les meilleurs d'entre les hommes préféreraient ne pas être. »

CXLI

De ma joie ou de ma tristesse, qu'est-ce qui l'emporte? Je ne saurais le dire, comme je ne peux démêler l'impression que me fait cette glycine en fleur, mélange

de force et de tendresse, du Michel-Ange avec du Botticelli !

CXLII

Il s'exprimait par épigrammes autrefois. Avec l'âge, l'exil, il s'est adouci, de même que la feuille de houx, à une certaine hauteur, perd ses épines.

CXLIII

Chercher la perfection, quelle équipée ! Mais l'impossible tente une volonté forte. Et puis il ne s'est fait rien de bon sans une ambition démesurée.

CXLIV

La science a purifié la religion de tout ce qui lui était étranger, comme la photographie a fait pour la peinture. Mais qu'est-il advenu de celle-ci ? La vie ne supporte pas trop de pureté.

CXLV

L'humanité est en péril quand la mystique se combine avec la force.

CXLVI

Le fanatisme est virtuellement la fin du monde.

CXLVII

Ces soi-disant croyants ne croient pas en eux-mêmes.

CXLVIII

Pour chaque accès de méchante humeur d'un ministre de Dieu, le monde compte peut-être un incroyant de plus.

CXLIX

La révélation des mystères me semble plus mystérieuse que les mystères mêmes.

CL

Les fondements de la foi seraient une traduction, cet à-peu-près, et la tradition orale, cet on-dit.

CLI

Il est difficile de reconnaître la vérité quand elle est transmise par de sombres imbéciles.

CLII

Je suis chrétien coeur et âme. Tant bien que mal, ma raison s'en arrange. A moi particulièrement s'adresse le conseil de l'Apôtre, de ne porter trop loin les recherches dans les matières de foi.

CLIII

Commander à des enfants sous peine de mort d'âme des choses presque impossibles, c'est les occuper beaucoup d'eux-mêmes, et jouir de la paix en préparant la guerre.

CLIV

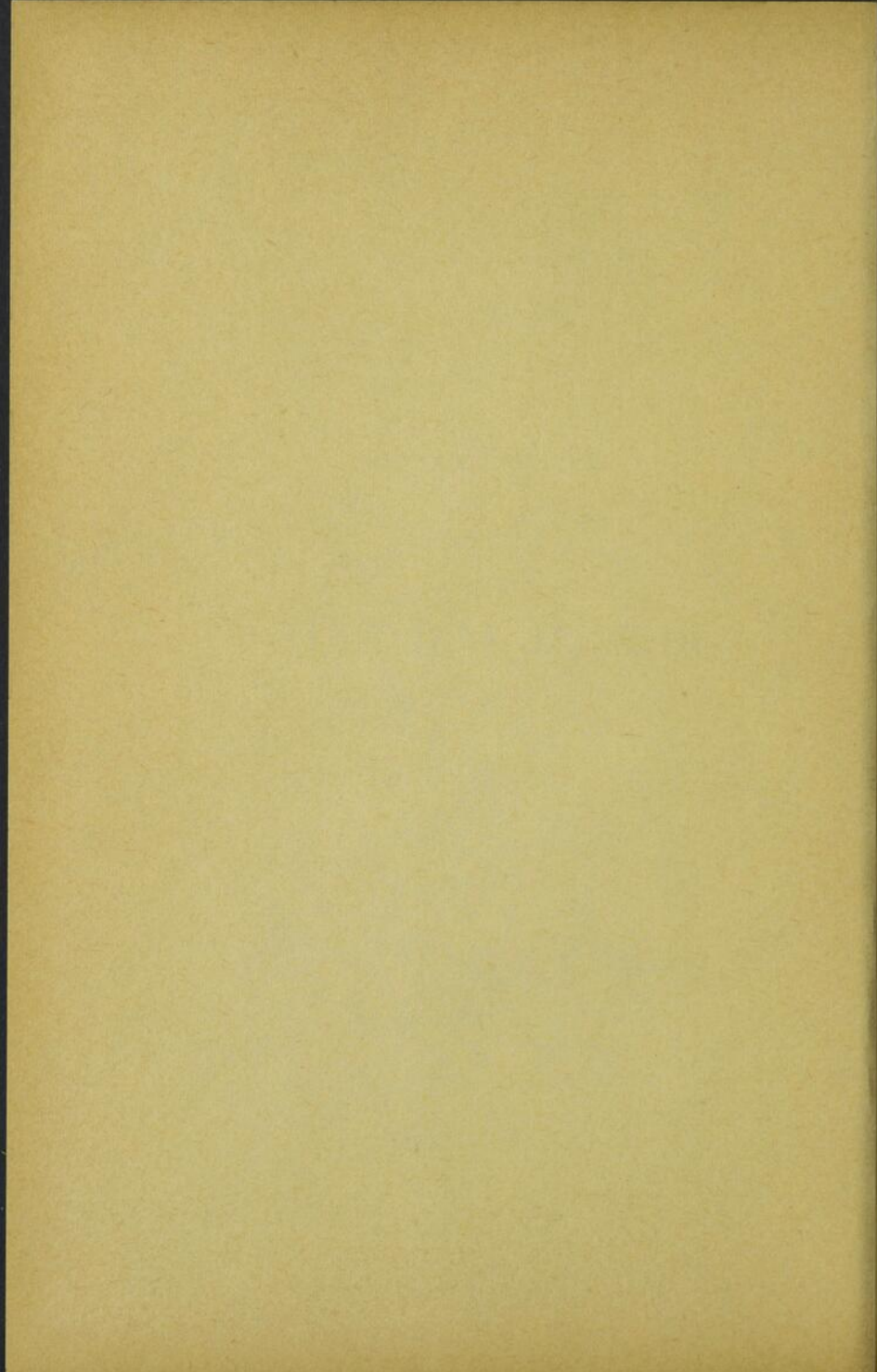
Les écrivains les plus importants sont les fourriers du Jugement dernier.

CLV

L'amour est toujours heureux. Tu existes, ô toi que j'aime, et j'en exulte!

HUITIÈME PARTIE

JOURNAL D'ALCESTE



I

La chose la plus rare

1

L'amour, exaltation, perfection et justification de la vie, semble aussi rare que l'inspiration.

2

On se réchauffe à l'amour comme près du feu, pas trop près.

3

L'amour peut faire qu'un être intelligent écoute parler pendant des heures une sotte.

4

Un éclair de raison ne répare pas l'effet d'un coup de foudre: il en fait seulement apercevoir le dégât.

5

Si tu es assez lâche pour être jaloux, tu n'es certes pas assez libre pour aimer.

6

De deux amants, celui qui aime moins n'aime bientôt plus: l'autre lui semble bête.

7

« Il est triste d'aimer sans une grande fortune, et qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, etc. » La Bruyère aurait pu ajouter que ceux qui en ont les moyens ne les y emploient guère!

8

Il n'est spectacle plus odieux que l'être à qui on vient de briser le coeur.

9

L'amour est une folie qui a pour remède sa contagion.

10

Le refroidissement du soleil ne chagrine personne. Après mes petits-enfants, le déluge!

11

On rend l'égoïsme presque attrayant en le donnant pour un vice qui fait rapporter tout à soi. En réalité, c'est une privation toujours plus grande d'amour.

12

Être rempli de soi-même jusqu'à ras de bord, c'est être parfaitement inhumain.

13

Parole souvent entendue: « Le grand amour, ce n'est pas pour moi! » Or, il n'y en a pas d'autre: pas plus de petit amour que de petit infini.

14

Tous les commandements de Dieu se ramènent à celui d'aimer, qui ne se commande pas.

15

A ceux qui s'aiment, il ne manque absolument rien. Tout manque aux autres. Les choses sont vides. Où l'amour fait défaut, commence le néant.

L'amour n'est pas aveugle; il est ébloui par l'invisible.

La dureté de cœur des autres me rejette vers Dieu, comme la falaise repousse le flot vers le large.

II

Mots de Célimène

1

On devrait bien faire ses féminités avant ses humanités.

2

Tant qu'elles plaisent, les femmes s'aiment: elles aiment après. L'amour succède chez elle à la beauté; c'est un signe de vieillesse.

3

La femme est trop possessive pour qu'il y ait avec elle amour partagé.

4

Une femme ne sait à la fois aimer et dominer. Elle ne peut non plus aimer sans admirer. Elle est soumise ou infidèle.

5

En littérature, une de mes rares convictions, je la dois aux femmes de lettres: *le style, c'est l'homme.*

6

L'homme écrit pour se consoler des autres ; la femme écrit pour se consoler d'elle-même.

7

Les femmes dignes des plus grands éloges le doivent à leurs qualités masculines.

8

Hommasse, tout comme *femmelette*, est un diminutif.

9

La parure est l'apanage du mâle dans tout le règne animal, à l'exception de l'espèce humaine où c'est un des défauts de la femme.

10

La science nous enseigne que la femme est avec l'araignée femelle la seule qui subisse malgré elle l'assaut du mâle !

11

La science, depuis qu'elles s'en barbouillent, alourdit de sa terminologie le bavardage des femmes.

12

Ce que je connais de plus répugnant au monde, c'est la lourde troupe des riches bourgeoises.

13

Les vieilles dévotes me feraient croire que Dieu a ses propres âmes damnées.

14

Si une femme te résiste, excite sa pitié : pour s'exalter à ses yeux, elle tombera.

15

Envers toutes les femmes qui t'auront résisté, un jour ou l'autre, tu seras plein de reconnaissance.

16

En se donnant, une femme croit faire la chose du monde la plus généreuse. L'homme qui se charge d'elle fait bien davantage, sinon mieux!

17

Les femmes n'ont pas d'amies: elles se connaissent trop! (Les hommes ont des amis parce qu'ils sont moins fins!)

18

L'esprit médisant chez une femme qui a été belle, laisse croire qu'elle ne l'a jamais été.

19

Une femme méprise l'homme tout occupé d'elle. Voyez cet épagueul éploré au pied de sa maîtresse!

20

Tout le mal qu'on dit des femmes s'applique aussi aux hommes; non pas tout le bien.

III

Mots d'Arsinoé

1

Le couple, forces parallèles et de sens contraire.

2

L'Amour dit à l'homme: « Quitte tout et suis-moi. »
Et la femme prend tout.

3

On se marie pour être bienheureux (au ciel).

4

On ne se marie ni pour le meilleur ni pour le pire, mais pour la médiocrité.

5

Quand on a connu un grand nombre de ménages, on s'explique le mot d'Hésiode: « La moitié vaut mieux que le tout. »

6

Quand on est jeune, on s'imagine que la femme est un être poétique, plus poétique que l'homme, en tout cas. En réalité, si la femme est poétique, le poète, c'est l'homme. Il n'est jamais si fortement relié au monde réel que marié: alors on a bien les deux pieds sur terre, mais ce sont ceux de la femme.

7

Il disait: « Je suis contre les longues fréquentations, et n'en connais pas de pires que le mariage. »

8

Même, terme péjoratif par excellence: les *mêmes* choses, les *mêmes* gens, ah! *toi-même* et *moi-même!*...

9

Le premier signe d'ennui détruit l'union de deux êtres; il n'est avoué plus complet qu'un bâillement, ce vomissement de l'âme.

10

Dans une rupture, la femme a souvent l'honneur de l'initiative, parce que, bien avant qu'il ne s'en rende compte, elle devine la lassitude de son amant.

11

Les femmes se confessent de tromper leurs maris, mais elles ne se font aucun scrupule de les décevoir de tout autre façon.

12

L'artiste, sa femme et l'oeuvre: couple à trois.

13

Une femme est bien tentée d'abuser d'un homme qui a plus de coeur que de caractère.

14

Quand la femme travaille, l'homme n'en a pas pour *leur* argent.

15

Que la femme est plus dure que l'homme est assez prouvé par la statistique: plus de veuves que de veufs.

16

La reconnaissance de l'homme et l'enlaidissement de la femme font la solidité du couple.

17

L'humanité a pour moteur l'homme, et pour frein la femme.

18

Don Juan, épris de toutes les femmes, et le Misanthrope, qui les méprise toutes, finissent dans une même désolation.

19

Le solitaire est rarement célibataire.

IV

La solitude

1

Si le monde a une surface et une profondeur, la première s'appelle société, et la seconde, solitude.

2

Presque toutes les réunions sont une conspiration contre l'âme.

3

Quand la conversation tombe, on dit qu'un ange passe. Il s'arrêterait peut-être si elle ne reprenait aussitôt !

4

La solitude te pèse? classe-toi parmi les raseurs.

5

Il est bien plus facile de se plier au bon plaisir d'autrui que de s'en tenir impitoyablement au sien.

6

La ruse du démon, c'est d'entourer le saint des plus méchantes gens, soit pour le perdre par leur contagion ou pour le faire perdre de vue dans leur nombre.

7

Il ne veut avoir avec les autres que des rapports amicaux: c'est un solitaire. La solitude est une forme de la pureté.

La solitude grandit et s'approfondit par la révélation des vérités qu'elle permet de découvrir.

L'écrivain n'exerce une action étendue et profonde que s'il garde une certaine distance: solitude, silence. C'est aux étoiles qu'on a attribué la première influence connue.

Il y a une astrologie véritable et un scintillement des solitaires.

Il faut aimer et protéger sa solitude. Par elle seule est possible la communication avec autrui. Si on la fuit, on se trahit soi-même; on se disperse, on s'aveulit et s'avilit; alors, malgré qu'on en ait, désespérément en vain, on demeure seul.

Qu'on ait ou non la foi, on ne peut que se ranger à l'avis des vieux théologiens sur le monde.

Le « bon esprit » est grégaire. L'esprit est seul et va de l'avant.

Celui qui dépasse tant soit peu les autres n'est ni bien ni mal vu d'eux: il est devenu invisible.

Le solitaire fait peur comme le vagabond. Pourtant il n'est accueil plus chaleureux que le sien. La solitude fait d'un coeur tendre une braise.

16

Je ne sors plus. Assez de comparaisons!

17

Voir un ami de temps à autre, comme boire un peu d'eau salée contre le mal de mer.

18

L'amitié véritable est un bonheur que bien rarement deux êtres méritent ensemble.

19

En général, l'amitié n'est qu'une fiction commode pour s'entretenir de soi.

20

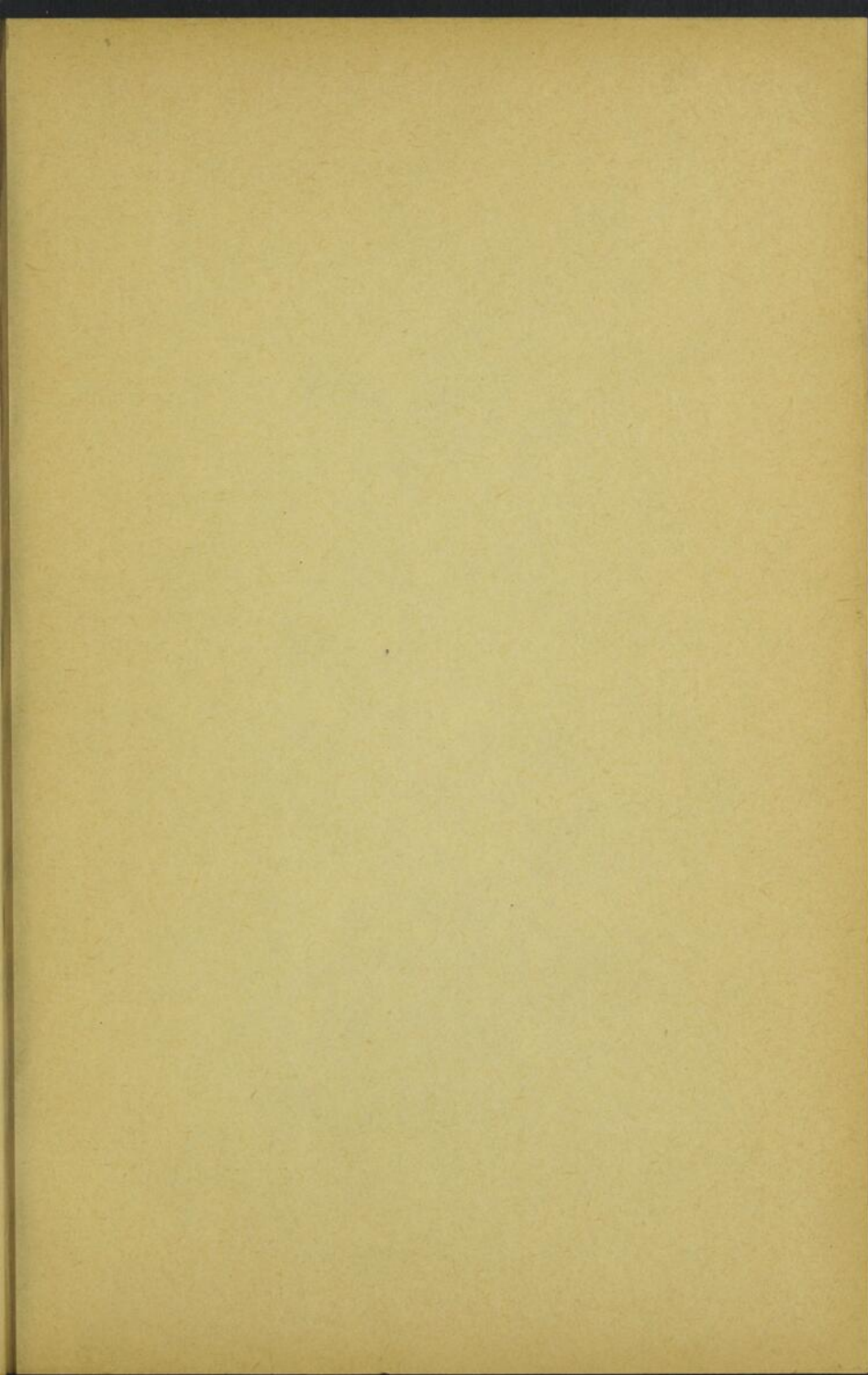
L'âme s'épanouit dans la solitude comme le cactus dans le désert.

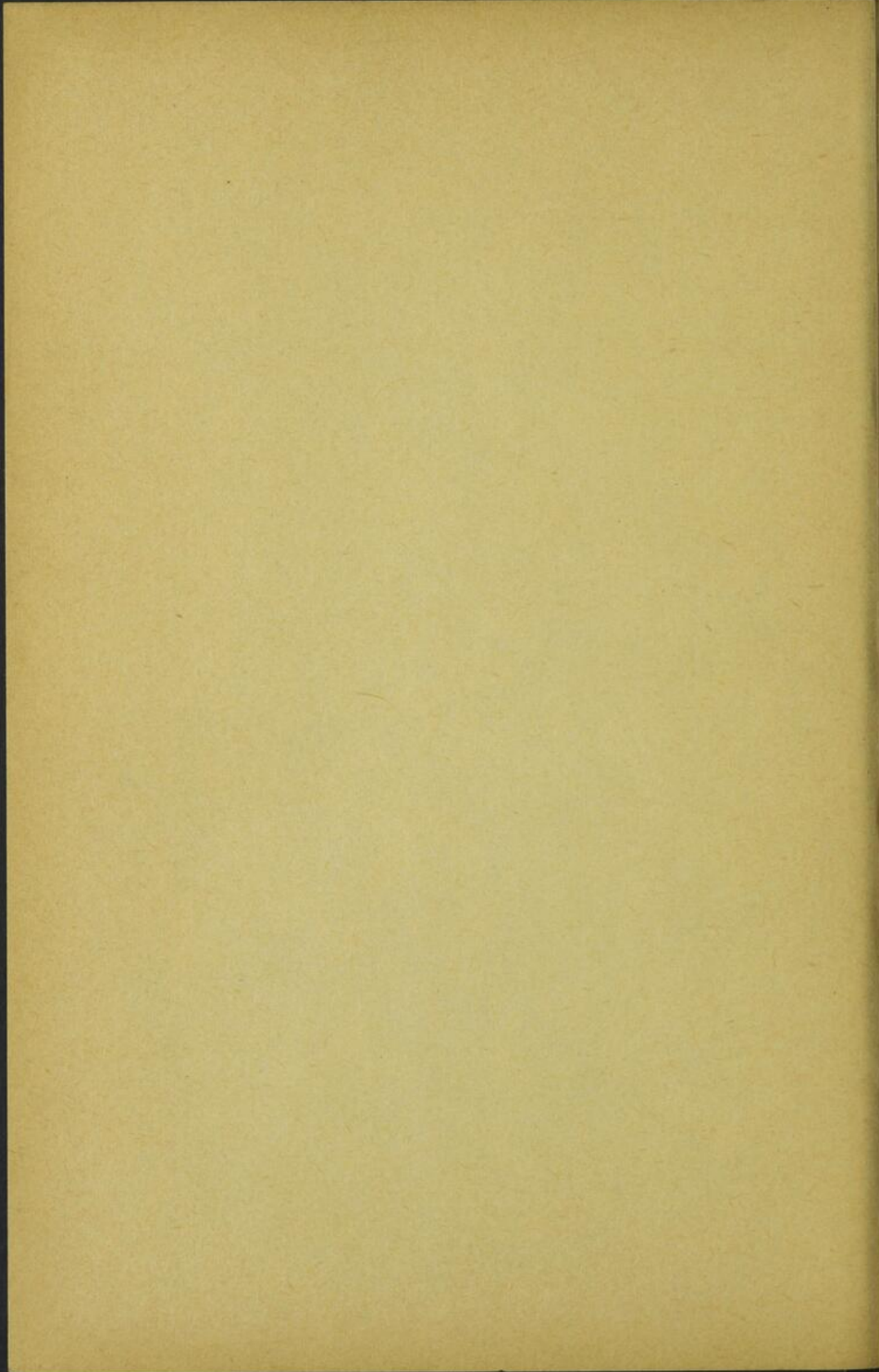
21

Je me sens partout de plus en plus étranger. J'entrerai familièrement dans l'éternité.

22

Ma devise, c'est l'image d'un arbre avec cette légende: *Enfonce-toi et domine.*





INDEX DES NOMS PROPRES

- Arioste : 48.
 Aristophane : 100.
 Aristote : 47, 82.
 Asselin (Olivar) : 39, 47, 70, 73.
 Bach : 64.
 Barbeau (Victor) : 31.
 Barnum : 50.
 Baron : 37, 38.
 Beethoven : 63, 64.
 Bergson : 99.
 Blondel (Maurice) : 19.
 Bloy : 49.
 Boileau : 37.
 Bossuet : 89.
 Botticelli : 135.
 Brunet (B.) : 16, 57, 69, 70, 71, 72, 73.
 Buies (A.) : 70.
 Carco (F.) : 112.
 Cartier (Jacques) : 34.
 Cervantes : 99.
 César (Jules) : 67, 69, 92.
 Cézanne : 112.
 Chapelle : 37.
 Chaput (Marcel) : 71.
 Charlevoix (le P. F. X.) : 34.
 Chateaubriand : 43, 47, 101.
 Chénier (André) : 75.
 Chevalier (W.) : 70.
 Choquette (Adrienne) : 77.
 Churchill : 69.
 Claudel : 95, 99.
 Clémenceau : 74.
 Cocteau : 106.
 Cohen (Gustave) : 23.
 Colette : 112.
 Comynnes : 69.
 Corneille : 96.
 Corot : 106.
 Crémazie (Octave) : 48.
 Dacier (A.) : 97.
 Dante : 99.
 Debussy : 64.
 Descartes : 54, 94.
 Disraëli : 69.
 Dos Passos : 44.
 Dostoïevsky : 14, 56.
 Duplessis (Maurice) : 28, 39.
 Dupré (Marcel) : 64.
 Durant (Will) : 43.
 Eckstein (W.) : 63.
 Edouard VII : 26.
 Emerson : 44.
 Fallon : 34.
 Faulkner : 42, 44.
 Flaubert : 113.
 Fontenelle : 88.
 Fournier (Jules) : 47, 70.
 Francoeur (Louis) : 48.
 Freud : 99.
 Gagnon (J.-L.) : 70.
 Galiéni (Abbé) : 57.
 Garneau (F.-X.) : 43.
 Garneau (SaintSDenys) : 31, 40, 41.
 Gaspé (P. A. de) : 48.
 Gélinas (Gratien) : 31.
 Gibbons : 31.
 Gide (André) : 47, 112.
 Goethe : 65, 99.
 Grégoire le Grand (saint) : 19.
 Grégoire de Nysse (saint) : 83.
 Groulx (Abbé Lionel) : 31, 43.
 Hemingway : 42, 44.
 Homère : 81, 91.
 Ibert (Jacques) : 64.
 Jacob (Max) : 106.
 James (H.) : 42, 75.
 Jamyn : 97.
 Joubert : 48, 92.
 Jouhandeau : 106.
 Keats : 31.
 Labiche : 16.
 La Bruyère : 37, 139.
 Lacos (Choderlos de) : 10, 132.
 La Fontaine : 37, 38, 81, 92, 101, 102.
 Laliberté (A.) : 61, 62, 63, 64, 65, 66.
 La Mennaie : 96.
 La Rochefoucauld : 85, 93.
 La Varende : 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113.
 Leconte de Lisle : 97.
 Lediou (Abbé François) : 89.
 Lemaître (Jules) : 87.
 Lemerre : 110.
 Longfellow : 67, 68.

- Louis XIII: 66.
 Lubac (P. Henri de): 48.
 Lulli: 37.
 Maistre (Joseph de): 89.
 Marie de l'Incarnation: 69.
 Marx (Karl): 81.
 Maulnier (Thierry): 64.
 Maupassant: 113.
 Mayrand: (Oswald): 56.
 Medtner (Nicolas): 62, 65, 66.
 Melville: 42, 65.
 Mercier (François): 24.
 Michel-Ange: 135.
 Mignard: 37.
 Miller (H.): 107.
 Molière: 37, 38, 98.
 Monet: 105.
 Montaigne: 10, 14, 47, 89, 91,
 95, 99, 100, 101.
 Montesquieu: 41, 83, 95.
 Montherlant: 37.
 Montmorency-Laval (Mgr de):
 108, 110, 111.
 Morin (Paul): 66, 67, 72.
 Mozart: 62.
 Muller (Charles): 48.
 Napoléon: 65, 69.
 Nietzsche: 65, 89.
 Noailles (Anna de): 68, 106.
 Pascal: 47, 95, 96, 100.
 Patin (Gui): 94.
 Picard (Gilbert): 99.
 Picasso: 106.
 Platon: 55, 82.
 Poe: 18, 42, 86.
 Pradon: 47.
 Proust: 84.
 Rabelais: 10, 37, 41, 47, 88, 99,
 113.
 Rachmaninov: 65.
 Racine: 14, 47, 64, 97.
 Reboux (Paul): 48.
 Régnier (H. de): 68.
 Renard (Jules): 74.
 Richelieu: 69.
 Ringuet (P. Panneton): 48, 77,
 78.
 Ronsard: 97.
 Rostand (Jean): 87.
 Rousseau (J.-J.): 10, 34, 47, 66,
 101, 102.
 Sade: 132.
 Saint-Evremond: 40, 88, 94.
 Saint-Just (Letellier de): 56.
 Saint-Simon: 66, 113.
 Satie (Erik): 64.
 Sauvage (Marcel): 107.
 Scriabine: 63.
 Shakespeare: 31, 40, 64, 99.
 Stendhal: 10, 14, 47, 75, 101.
 Suffren: 109.
 Surcouf: 109.
 Swift: 31.
 Sylvestre (Guy): 40.
 Tardivel: 39.
 Thomas d'Aquin (saint): 55.
 Toupin (Paul): 74.
 Tourguéniev: 75.
 Tourville: 109.
 Valéry: 54, 91.
 Van Gogh: 86.
 Vauvenargues: 92.
 Verlaine: 14.
 Veillot: 49.
 Vlaminck: 105, 106, 107.
 Voltaire: 10, 14, 28, 47, 92.
 Wagner: 64.
 Whitman (Walt): 42.
 Wright (Richard): 25.
 Zola: 78.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Le scandale est nécessaire

I. Un rêve	9
II. Le rôle de l'écrivain	11
III. Préhistoire	13
IV. Absence de public	15
V. Fuite de la réalité	18

DEUXIÈME PARTIE

Épigrammes

TROISIÈME PARTIE

Influences

I. Les mauvaises influences	47
II. Le Jardin	50
III. La réputation	51
IV. Le mauvais esprit	53
V. Par ma très grande faute	55

QUATRIÈME PARTIE

Portraits

Avant-propos	61
I. Alfred Laliberté	62
II. Paul Morin parle	66
III. Berthelot Brunet	69
IV. Ringuet	77

153

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

CINQUIÈME PARTIE

Littérature

SIXIÈME PARTIE

Voisins

I. Maurice de Vlaminck	105
II. Jean de La Varende	107

SEPTIÈME PARTIE

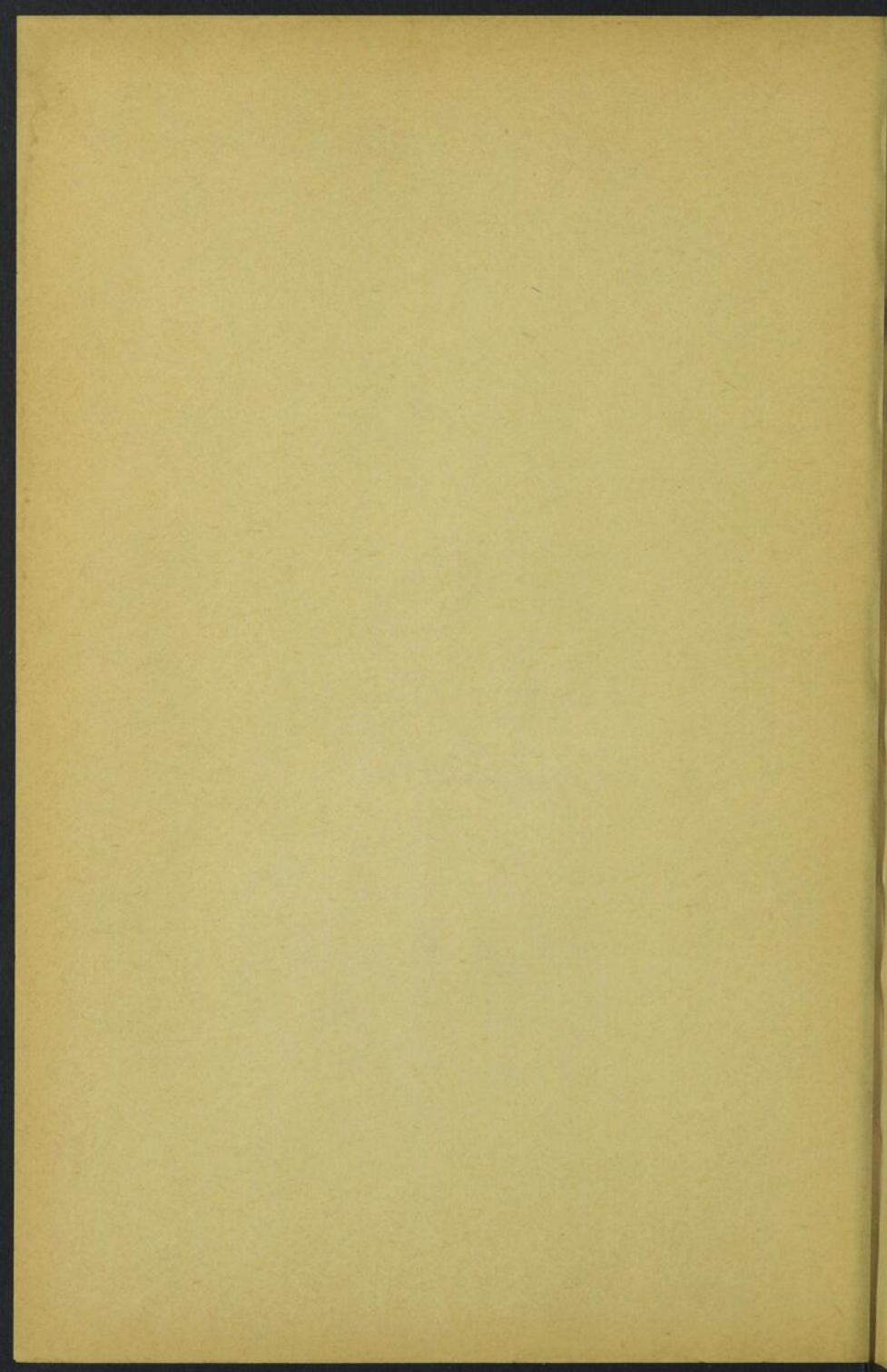
Réflexions

HUITIÈME PARTIE

Journal d'Alceste

I. La chose la plus rare	139
II. Mots de Célimène	141
III. Mots d'Arsinoé	143
IV. La solitude	146
<i>INDEX DES NOMS PROPRES</i>	151

LA MAQUETTE DE LA
COUVERTURE EST UNE
CRÉATION DU STUDIO
JACQUES GAGNIER



CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

1.	Le nouveau parti (<i>Stanley Knowles</i>)	\$1.00
2.	Les doléances du notaire Poupart (<i>Carl Dubuc</i>)	\$1.00
3.	L'école laïque (<i>en collaboration</i>)	\$1.00
4.	En pleine forme (<i>Alphonse Gagnon</i>)	\$1.00
5.	Un monde fou (<i>150 caricatures de Berthio</i>)	\$1.00
6.	Les fous crient au secours (<i>J.-C. Pagé</i>)	\$1.00
7.	L'encyclique « Mater et Magistra » (<i>S.S. Jean XXIII</i>)	\$1.00
8.	Pourquoi je suis séparatiste (<i>Marcel Chaput</i>)	\$1.00
9.	Psychologie de la vie quotidienne (<i>Théo Chentrier</i>)	\$1.00
10.	Montréal, Paris d'Amérique (<i>Michel Régnier</i>)	\$1.00
11.	Comment joindre les deux bouts (<i>Roland Parenteau et Jean-Paul Lefebvre</i>)	\$1.00
12.	L'histoire bouleversante de Mgr Charbonneau (<i>Renaude Lapointe</i>)	\$1.00
13.	Les secrets de maman Fonfon (<i>Claudine Vallerand</i>)	\$1.00
14.	La crise de la conscription (<i>André Laurendeau</i>)	\$1.00
15.	L'automobiliste et la loi (<i>Me C.-A. Sheppard</i>)	\$1.00
16.	Chez Miville... comme si vous y étiez	\$1.00
17.	Comment je suis devenu alcoolique (<i>J.-C. Pagé</i>)	\$1.00
18.	Si la bombe m'était contée (<i>Yves Thériault</i>)	\$1.00
19.	La cuisine du jour (<i>Robert Pauly</i>)	\$1.00

DANS LA COLLECTION « Les Romanciers du Jour » :

R-1	La cruauté des faibles (<i>Marcel Godin</i>)	\$1.50
R-2	La mort d'un nègre (<i>Jean-Louis Gagnon</i>)	\$1.50
R-3	Le député (<i>Charlotte Savary</i>)	\$1.50
R-4	Le jour est noir (<i>Marie-Claire Blais</i>)	\$1.50
R-5	Perdre la tête (<i>Roland Lorrain</i>)	\$1.50

DANS LA COLLECTION « Les Livres d'Art » :

L-1	Montréal, Paris d'Amérique (<i>Michel Régnier</i>)	\$7.50
-----	--	--------

DANS LA COLLECTION « Les Idées du jour » :

D-1	L'Eglise et le Québec (<i>en collaboration</i>)	\$1.50
D-2	La crise de l'enseignement au Canada français (<i>en collaboration</i>)	\$1.50
D-3	Justice et paix scolaire (<i>en collaboration</i>)	\$1.50
D-4	Le renouveau du Théâtre au Canada français (<i>Jean Hamelin</i>)	\$1.50
D-4	Les robes noires dans l'école (<i>Frère H. A. Parenteau I.C.</i>)	\$1.50
D-6	L'Eglise et les laïcs mariés (<i>en collaboration</i>)	\$1.50

DANS LA COLLECTION « L'histoire vivante » :

H-1	Les mœurs électorales dans le Québec de 1791 à nos jours (<i>Jean et Marcel Hamelin</i>)	\$1.50
-----	---	--------

DANS LA COLLECTION « Les Pays du Jour » :

P-1	Voyage en Pologne (<i>Alice Poznanska-Parizeau</i>)	\$1.50
-----	--	--------

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES OU CHEZ L'ÉDITEUR

LES ÉDITIONS DU JOUR

(dirigées par Jacques Hébert)

3411 SAINT-DENIS, MONTRÉAL 18 — VI. 9-2228

DISTRIBUTEURS

MONTREAL

Distribution Laval, 590 boul. Pie IX 525-3424

CANTON DE L'EST, RIVE SUD, ABITIBI

Distribution Loiseau, 500, 1ère Rue, Richelieu, P.Q. OL. 8-8152

RÉGION DE HULL

Distribution Rolland, 62 Hôtel de Ville, Hull, P.Q. HU. 8-6881

TROIS-RIVIÈRES

Jalbert Distribution, 788, rue Hertel, Trois-Rivières, P.Q. FR. 6-3787

CHICOUTIMI


Jalbert Distribution (Saguenay) Enrg., 362, rue du Havre,
Chicoutimi, P.Q. LI. 3-6374

QUÉBEC

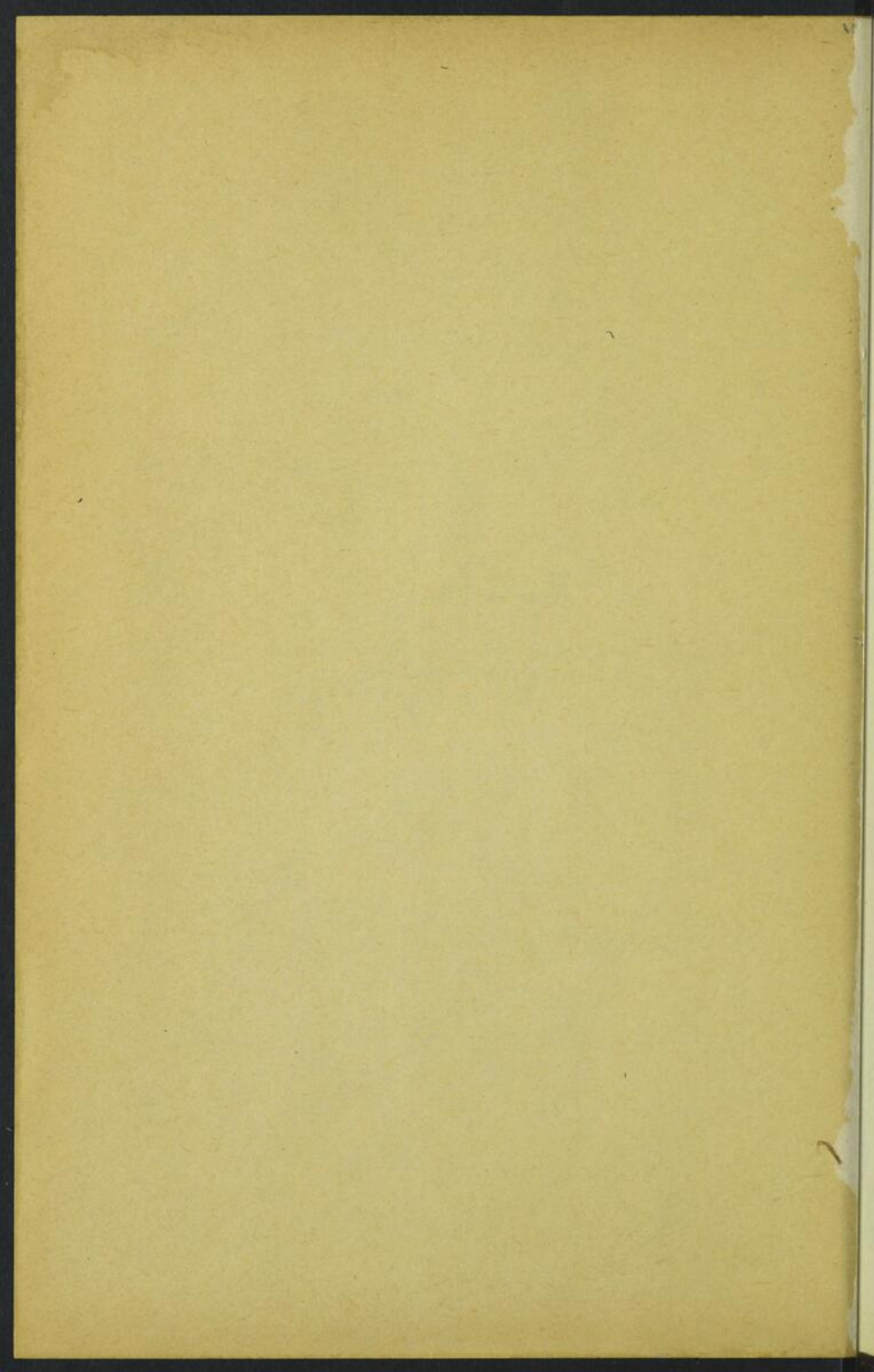
Agence Provinciale, 226 est, rue Christophe-Colomb, Québec 525-4737

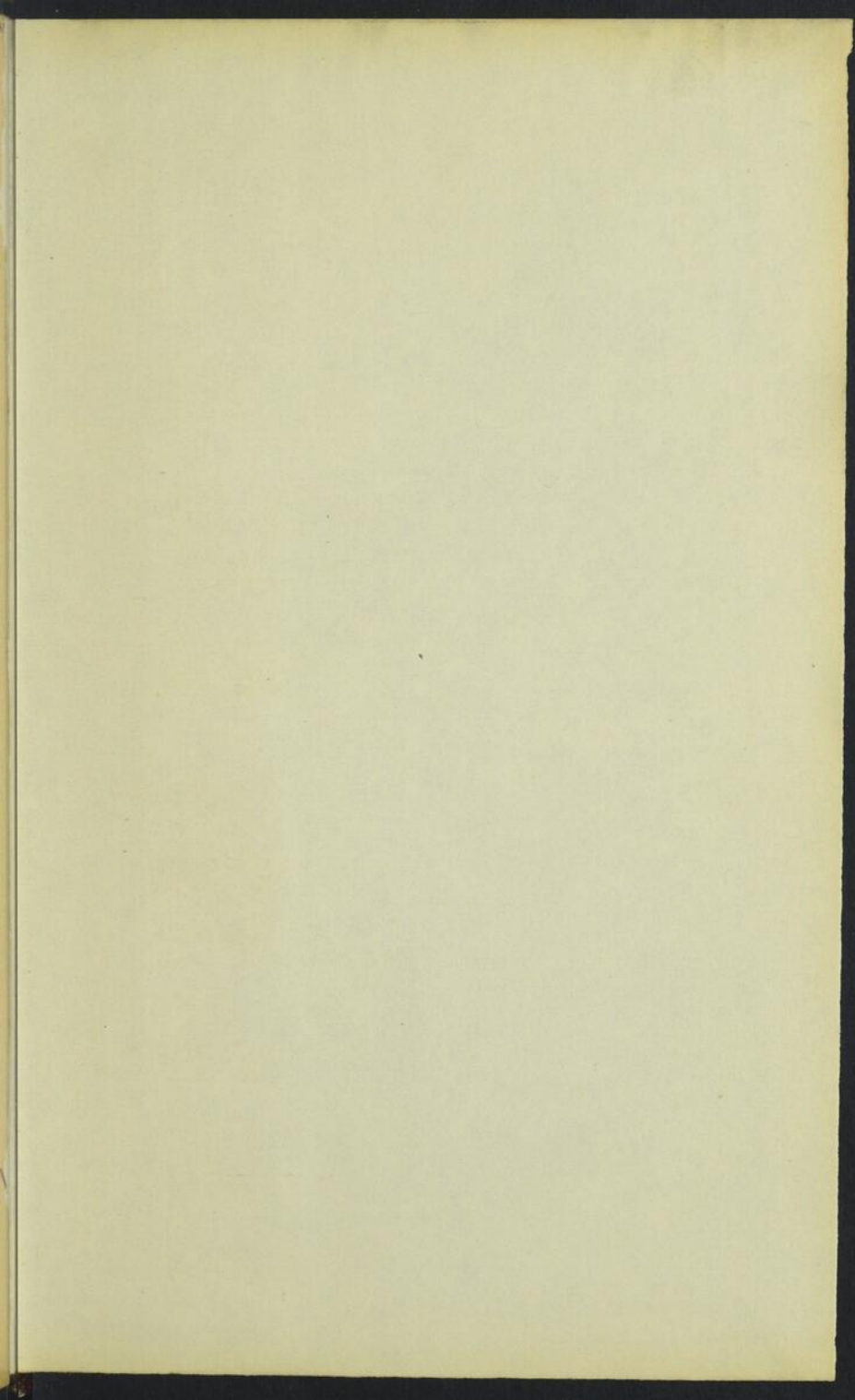
ACHEVE D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DES ATELIERS

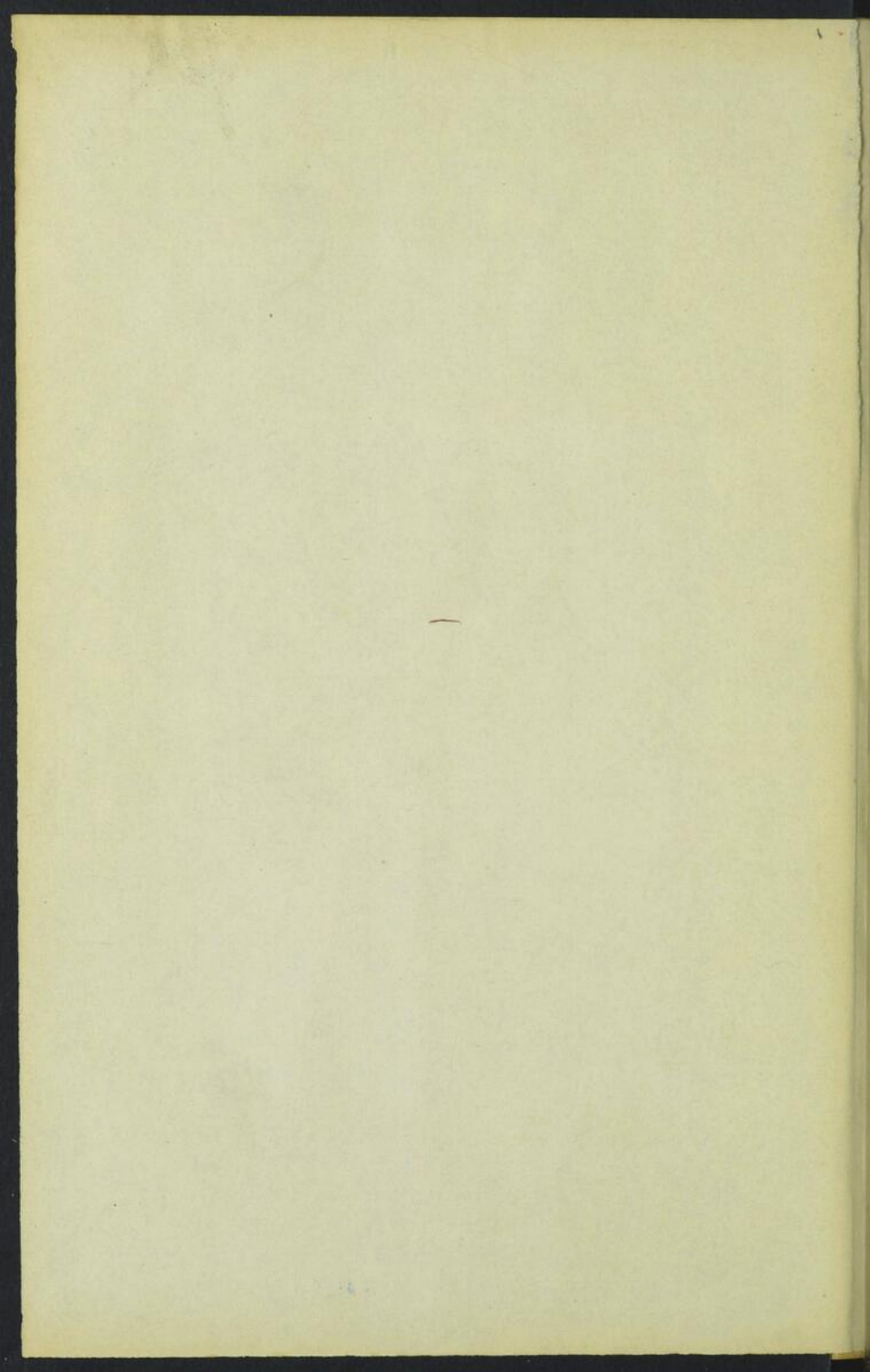
Pierre Des Marais

Imprimeur Graveur  Printeur Engraveur
Lithographe Lithographe

LE CINQUIÈME JOUR DU MOIS D'AVRIL
EN L'AN MIL NEUF CENT SOIXANTE-DEUX
POUR LES ÉDITIONS DU JOUR







204097

BNQ



000 409 873